# La Vie Intellectuelle

T. XVI — Nos 1-2 JUILLET-AOÛT 1932

## SOMMAIRE

### ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

Marie Fargues . . CATÉCHISME . . . . . 8

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Trois livres sur l'École Unique*, par **Pierre Mesnard**, p. 38. — *Sur un manuel de morale laïque*, par **B. Mouthiez, O. P.**, p. 46. — *Films éducatifs*, par **Louis Valray**, p. 51.

### PHILOSOPHIE ET SCIENCES

Cristan de Athayde. ESSAI SUR LE PROGRÈS . . . 54

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Maine de Biran et son œuvre philosophique*, par **Henri Gouhier**, p. 83. — *Léon Ollé-Laprune, moraliste chrétien*, par **C. de Pontevès**, p. 84. — *L'Ontologie du Vedânta*, par **E.-B. Allo, O. P.**, p. 87. — *Le mouvement des idées scientifiques. Chimie moderne et Physique*, par **André George**, p. 90.

### QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Marcel Prélot . LA CONSTITUTION DE LA SECONDE RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE . . . 104

NOTES ET RÉFLEXIONS. *De Valera ou Cosgrave*, par **Jean Philcire**, p. 127. — *Le droit de colonisation*, par **C. A. R.**, p. 135. — *Romantisme et sociologie*, par **Georges Renard**, p. 138.

## LES LETTRES ET LES ARTS

**René Dumesnil.** L'esthétique de Flaubert et sa méthode . . . . . 142

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Lettres étrangères*, par **Daniel-Rops**, p. 156. — *« Le Monde sans Ame »*, par **André George**, p. 177. — *Le témoignage de Céline Lhotte*, par **Jeanne Ancelet-Hustache**, p. 183. — *Pour faire connaître Dante*, par **Jacques Madaule**, p. 187. — *Quelques livres*, par **M. Borderie**, p. 189. — *Deux expositions : Borès — Chana-Orloff*, par **P. P.**, p. 191.

# ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

MARIE FARGUES. *Catéchisme.*

Il y a un « problème » du catéchisme, qui intéresse au premier chef la religion et la pédagogie. En quoi consiste-t-il? Quelles en sont les difficultés spéciales? Comment les méthodes « nouvelles » qu'on expérimente dans l'enseignement général peuvent-elles ici être mises en œuvre?

Voici la réponse, riche d'expérience, d'une éducatrice avertie.

PIERRE MESNARD. *Trois livres sur l'École Unique.*
Agrégé de l'Université.

L'École unique se fera... Comment se fera-t-elle? c'est la question qu'il faut poser. Les présentes réflexions sur trois livres récents aideront à faire le point.

B. MOUTHIEZ, O.P. *Sur un manuel de morale laïque.*

Comment apprendre aux enfants leur « métier d'hommes »?

LOUIS VALRAY. *Films éducatifs.*

M. R. Lambry, qui naguère nous donnait ici même ses *Réflexions sur l'enseignement du dessin,* a appliqué sa méthode dans une « leçon animée » qui est un petit chef-d'œuvre cinématographique et pédagogique.

# Catéchisme

Le catéchisme est sans doute un admirable petit livre. Composé au temps de la Réforme comme un précis théologique à dresser en face des propositions hérétiques, il parvient à satisfaire les esprits exigeants tout en se faisant entendre des moyens. On ne saurait mieux qu'il ne fait exprimer tant de choses en si peu de mots et plus clairement séparer ou grouper les idées. Celui qui regarderait son catéchisme d'un œil neuf à cet âge de l'adolescence que les psychologues appellent « des intérêts rationnels », serait surpris de ce qu'il y découvrirait.

Mais ce n'est pas une aventure fréquente.

Peut-être plus souvent arrive-t-il, du moins on nous l'assure, que, sorte d'apologétique anticipée, les formules mémorisées pendant l'enfance et restées d'abord incomprises préviennent, lorsqu'on s'est élevé à leur niveau, les défaillances de la foi. A condition qu'on s'en souvienne ; qu'on les écoute ; qu'elles s'accompagnent de ce qui peut satisfaire le cœur ou stimuler la volonté. A quel âge l'appétit de vivre se bornerait-il aux « intérêts rationnels » ?

Le catéchisme « a supérieurement rempli son rôle, disait récemment le cardinal Liénart (1), lorsque l'éducation dans le foyer était à base de christianisme, lorsque le père et la mère donnaient l'exemple d'une religion vivante et vécue : l'idée chrétienne était alors familière aux enfants ; placés devant ce petit livre technique, ils ne

(1) Conclusion du Congrès pédagogique de l'Union des trois Ordres de l'Enseignement catholique, Lille, 8 février 1932.

heurtaient pas à des mots inintelligibles. Les temps sont changés. our faire entrer dans ces petites cervelles l'enseignement religieux, ne suffit plus de ces formules sèches qui épuisent les ressources s catéchistes. D'où nécessité de perfectionner nos méthodes et de ous adapter. »

Ce devoir d'adaptation n'incombe pas seulement aux atéchistes, mais à leurs auxiliaires laïques, chargées sou- ent de la tâche la plus délicate, celle du début. Se con- enter de faire porter aux familles la responsabilité des checs n'est autre chose que du défaitisme. La carence du ilieu social est justement, hélas, une des données du roblème à résoudre. Problème difficile, soit, non insolu- le. Certainement une méthode catéchistique à grand endement est possible qui suppléerait à ce qui manque. ieu la doit à ses apôtres.

Ce qui manque paraît à première vue irremplaçable ; 'est ce qu'une petite Anne de Guigné définissait ainsi : tout ce que j'ai appris sur les genoux de maman ». On 'apprend plus rien sur les genoux de sa mère, je parle ici on des privilégiés, de plus en plus rares du reste, mais e la masse. Des parents qui ont été élevés à l'école laïque t n'ont pas pratiqué depuis leur première Communion roient se montrer généreux envers l'Église s'ils lui nvoient leurs enfants deux fois par semaine pendant deux ns.

A ce système, combien de persévérants sur cent pre- iers communiants?

Et cependant, ce n'est pas ainsi qu'il faut départager les checs et les réussites. Le catéchiste n'a pas échoué, s'il ompte beaucoup de Jocistes, par exemple, parmi ses nciens élèves. Une flamme s'est ranimée, qui sommeillait ous la cendre ; n'est-ce pas lui qui jadis l'a allumée?

Malgré l'indifférence religieuse de la famille, il peut, il loit y avoir des catéchismes qui réussissent. Nous disons

« catéchismes » pour nous conformer à l'usage ; en réalité, le livre du catéchisme n'est qu'un des éléments de cette formation, il n'est plus le guide unique. Mgr Girbeau, évêque de Nîmes, appelle les leçons du catéchisme « une rencontre d'idées abstraites » à laquelle « rien n'a préparé l'intelligence qui sort à peine de ses langes » (1).

Guide unique, il n'aurait jamais dû l'être. L'enfant est invulnérable au livre-catéchisme comme à tout enseignement théologique.

Je me souviens d'une petite fille, élevée par une mère chrétienne et pas plus sotte qu'une autre, qui suivait, bien sage à son banc, M. le Premier Vicaire, un saint prêtre très consciencieux, expliquant à ses compagnes le chapitre sur les sacrements. Et la petite fille admire ingénument que des enfants de son âge — onze ans — soient à la hauteur d'un pareil enseignement. Il est question, ce jour-là, de matière et de forme, la petite fille s'en souvient encore, après quarante ans passés, ce qui prouve qu'elle était attentive et que, interrogée, elle devait répondre correctement ; d'ailleurs elle obtint un « très bien » à l'examen. Quoi qu'il en soit, une conviction la domine : c'est à celles qui peuvent comprendre que s'adresse M. l'Abbé, par-dessus sa tête. Pour elle, puisqu'on lui a fait une place dans ce savant auditoire, qu'elle tâche humblement de saisir des miettes.

Il est fort probable que plusieurs, parmi ses compagnes inconnues, partageaient la même impression. Mais d'autres, ayant plus profondément subi la déformation scolaire et habituées à suivre des cours qu'on ne comprend pas, donnant cependant aux maîtres l'illusion de compren-

(1) Cité dans *Les Documents de la Vie Intellectuelle*, septembre 1930.

e, assistaient au catéchisme en pleine sécurité d'esprit. Cette petite fille a fini par apprendre son catéchisme; s grandes de quinze ans, dans sa pension, y étaient treintes. Mais à dix et onze ans, à quoi devait-elle sa i et sa piété? Elle avait lu, en cachette, des vies de ints; elle avait récité tout haut le chapelet pendant les romenades de tout un mois, une sœur de Bon-Secours i répondant; elle avait lié des amitiés spirituelles avec e saintes âmes, elle avait dit ses péchés à un prêtre apôe, et enfin, elle avait communié. C'est pour toutes ces isons et quelques autres qu'à quinze ans elle a pu comrendre son catéchisme...

Voici d'autres exemples tout récents, pris dans un ilieu populaire, parmi les enfants de neuf à dix ans, qui 'iront ni au pensionnat ni au séminaire. Lucien récite mperturbablement le début de la leçon sur les sacrements : définition générale, liste des sept sacrements. Une question maligne de la dame catéchiste vient déconcerter sa science si assurée, et compromettre, pense-t-il, a bonne note, 5 sur 5, qu'il escomptait déjà, l'obtenant oujours : « As-tu déjà reçu un sacrement? » Il ne sait as; sacrement n'est pas un mot de son vocabulaire. On a l'éclairer. Une grande personne ne voit rien de plus clairant qu'un syllogisme « Le baptême est un sacrement, tu viens de me le dire. Or tu as été baptisé, n'est-ce pas? Donc tu as reçu un sacrement. » Le mot est mainenant dans le vocabulaire de l'enfant. Mais la chose? Lucien récite toujours du même ton : « sacrement... signe sacré... produire la grâce », et il se confessera jeudi prochain avec la même inconscience routinière.

Gaston est plus avancé; il joue sur tout un clavier : âme, péché mortel, enfer, éternité, lui sont des mots familiers. On peut lui poser les questions classiques en s'écartant de la lettre du catéchisme : « Où va notre âme après la

mort si elle est en état de péché mortel? » Sans hésitation il répond : « Elle va en enfer. » Cependant il arriva que ses réponses correctes laissèrent un doute dans l'esprit de sa répétitrice. Comment reconnaît-on qu'un enfant pense on ne pense pas ce qu'il dit, quand il parle avec aisance, quand son regard manifeste une certaine attention et la bonne volonté de dire ce qu'il faut? Qu'y a-t-il au delà des mots? De quelles notions fondamentales est pétri le jeune cerveau? A l'abri du moi conventionnel que les parents envoient régulièrement à l'église deux fois par semaine, quel moi profond tire, de tout l'ensemble de la vie familiale, scolaire, sociale, la nourriture de l'homme qui se révélera demain?

Il fallait causer. On causa. Des camarades se mêlèrent à la conversation. Pour la première fois de sa vie peut-être, le garçon tira vers la surface ce qu'il portait au fond de lui touchant la destinée, la vie, la mort. Et cela se résumait ainsi : on va à l'école, on apprend un métier ; quand on est grand, on fait comme papa, car les garçons sont destinés à devenir des hommes. Et, ça se voit tous les jours, vieux, on meurt. Le cimetière. Des larmes. Un cercueil, un trou. C'est fini.

C'est sur ce « fini » qu'il fallait insister. « Quand tu seras mort, on fera comme cela pour *toi*? On te mettra dans la terre, *toi*? Mais quoi de *toi*? Ton corps? Ton corps, c'est tout toi? Il n'y a rien d'autre? Alors, une fois le trou comblé, il n'y aura plus de Gaston? Ce sera tout à fait *fini* de toi? » L'enfant ne paraissait plus même soupçonner d'autres vérités. Car on n'était plus dans la salle de catéchisme, on pouvait ne plus s'y croire ; l'air du dehors s'y était engouffré au point d'en masquer les attributs pieux qui la rendent si différente de la rue, de la maison et de l'école ; au point de renverser ces attitudes mentales qui s'imposent à vous dès le porche. Ainsi un acteur

sse dans sa loge, avant d'entrer en scène, pour couvrir personnage qu'il est d'habitude du costume et de la rruque d'un autre ; et voilà que de la loge il est repassé ns la vie réelle ; il ne sent plus le costume et la perru- e, il est redevenu *lui*.

On jeta un mot : ton âme. Le mot fut reconnu comme ot, comme mot seulement. Un mot vide, froid, sans cun lien avec ces réalités de la vie, de la mort, et du metière qui termine tout.

Il fallait chercher un autre pont. Heureuse expérience ! Leçon sur l'homme, à des petites filles. Dieu a fait le rps de l'homme avec de la terre, dit le catéchisme, et il créé l'âme « à son image », dit-il encore, deux lignes us loin. On commente, puis on pose une interrogation llective et on tend bien l'oreille (il est rare que l'enfant terrogé seul se révèle ; intimidé, il se tait, s'il ne con- it pas la réponse « qu'il faut faire »). Comment l'âme de omme a-t-elle été créée ?

Une petite voix parmi les autres : « Avec une image ». Les autres répondent-elles bien ? Plusieurs disent : avec rien », se souvenant sans doute du sens du mot éer. Aucune ne dit : « à l'image de Dieu », assemblage i n'est pas textuellement dans le livre, auquel cas il rait suffi de répéter. Beaucoup se taisent, pas assez har- es pour exprimer ce qu'elles ont, elles aussi, dans l'es- it : « avec une image » ; parce que certaines choses qui ccommodent très bien du clair-obscur d'un cerveau enfant risquent de tomber en morceaux quand on les et dehors. L'incompréhension des grandes personnes e. Tout un groupe de garçons, à la même question — s garçons n'ont pas peur — répondit avec entrain et très rieusement ce même « avec une image ».

Ne dites pas que « avec une image » est inintelligible, n'est pas la question. La question est : cela répond-il

à quelque chose dans un cerveau d'enfant? Est-ce que, dans notre propre cerveau, les rêves de la nuit ne construisent pas des tableaux de cette sorte, dont une partie seule a des contours nets? *Image*, c'est si brillant, si réel, qu'on peut bien attacher à sa remarque ce pâle petit mot, *âme*, dont on ne sait pas grand'chose, sinon que cela ne se voit pas. Image : l'esprit a accroché *image* et ne le lâche plus, tandis que la pauvre catéchiste entasse des explications bien claires, bien élémentaires, concrètes autant qu'il se peut, autour de la définition de l'âme, qui ressemble à Dieu comme un portrait au modèle; on ne la suit pas, quoiqu'on la regarde avec attention; *image* continue à occuper tout le champ de la conscience.

On pourrait multiplier à l'infini les exemples.

Il faudrait pouvoir observer, écouter, faire parler dix fois plus qu'on n'en a le temps. Des tâches plus urgentes vous accaparent; mais on saisit au passage tout ce qui est vraiment significatif, et on en fait son profit.

Malheureusement, ceux qui ont le plus d'autorité et de savoir-faire n'ont guère le moyen d'observer de très près. Les réactions d'une grande partie de leurs auditeurs leur échappent. Et on se lamente : je leur ait dit cela bien des fois, il ne le savent pas! L'a-t-on bien dit? Les règles les plus élémentaires sont difficiles à observer; ainsi celle-là : parler lentement. Très rarement un catéchiste parle assez lentement; pour beaucoup il faudrait se refaire! Celle-ci : répéter. On a peur d'ennuyer en répétant. Et pourtant c'est nécessaire; nécessaire aussi, bien entendu, que les enfants soient attentifs à nos répétitions; pour cela, on renouvelle le décor de l'idée à retenir. La troisième des règles élémentaires : isoler les propositions essentielles. La complexité de nos discours produit dans les cerveaux enfantins une confusion dont nous ne nous faisons guère idée.

***

Mgr Landrieux, dans sa célèbre lettre pastorale de 1922, orté un coup sérieux au petit livre du catéchisme. Mais réformes vont à petits pas. Dans les paroisses où l'on t, avec conscience et fidélité, une méthode « qui a fait preuves », on croit difficilement au devoir d'essayer e réforme. Récitation du mot à mot de la leçon, quelques questions sur le sens et distribution de bons points; plication de la leçon suivante, exhortation pieuse... les fants sont à peu près « sages », ils « apprennent bien », urquoi changerait-on? Le cadre tient depuis des généions : vingt-cinq minutes de ceci, dix minutes de cela, is un quart d'heure d'autre chose... les doses sont prées, mesurées. Continuer, c'est être compris des parents, nt la figure se ferme lorsqu'ils nous disent : « de mon mps, ce n'était pas comme ça ». Pourquoi ne pas regarr plutôt la figure des enfants? A la sortie de ce catéisme, où l'autorité se fait à la fois militaire et bienveilnte, ce sont des élèves bien appliqués, qui appréhendent xamen; à la sortie de cet autre, dont l'allure est bonmme, et où l'on encourage le rire, ce sont des gamins à me débraillée, qui s'amusent bien là, et s'amuseraient ieux au cinéma; ici, le mauvais esprit affleure les lèvres le regard : « assez écouté l'abbé pour un jour, vivement enons notre revanche ! » Les garçons sont, de beaucoup, s plus affligeants.

Oui, pourquoi changerait-on? la méthode est bonne en oi, si les enfants sont mauvais ; ce serait pire avec une utre.

Dans d'autres endroits, où l'on travaille au jour le jour, ns beaucoup de méthode préconçue, avec cette vague quiétude que, la tâche étant difficile, on y pourrait bien

échouer comme tant d'autres, on est moins invulnérable à l'esprit de réforme. Le succès du *Catéchisme par l'Evangile*, de l'abbé Charles, de *la Religion enseignée aux Petits* de l'Inspecteur diocésain Dupont, du *Catéchisme à l'école de Notre-Seigneur*, de Cécile Bruel, indiquent des progrès dont Mgr Landrieux se fût réjoui.

Si toutefois l'on reste encore fidèle, en première comme en seconde année, à l'ordre instauré par le livre du Catéchisme, des ouvrages de grande autorité, comme *le Carnet d'un Catéchiste*, de l'Abbé Quinet, se préoccupent plus que jadis d'adaptation pédagogique. Et non pas partout, hélas! mais dans beaucoup de paroisses, on s'ingénie à rendre attrayant, sans lui enlever de sa dignité, l'enseignement religieux. Raconter des histoires, montrer, distribuer des images, sans doute cela s'est toujours fait, mais n'apporte-t-on pas dans ses choix un soin plus attentif qui, au fond, est commandé par une crainte sourde, bien légitime : « Si je ne les intéresse pas, ils ne viendront plus. » Et l'on meuble sa salle d'un appareil à projections.

Intéresser, c'est se faire comprendre. On progresse certainement dans l'art de se faire comprendre. — Mais se fait-on écouter?

Autrefois, l'importance attachée par les familles à l'enseignement religieux, une certaine passivité d'esprit, générale chez la gent écolière, le sens de la discipline ou plutôt l'entraînement à la « sagesse » des membres et de la langue, faisaient que les enfants, auditoire docile, écoutaient sans demander à comprendre.

Aujourd'hui, même si l'on peut comprendre, on n'écoute plus, on laisse simplement son oreille ouverte ; il y entre ce qu'il peut. Quant à la docilité! Après une leçon sur Dieu, entendue d'un bout à l'autre : « Mon père dit qu'il n'y a pas de bon Dieu » ; sur le devoir pascal : « Je ne communierai pas avant « la grande » communion

nan ne veut pas » ; sur l'obligation de la messe domi-
le : « Moi, je n'ai pas de chaussures ». La négation
a famille a fait échec, pendant tout l'exposé, à l'affir-
ion du catéchiste ; celle-ci est rejetée d'avance et sans
nen ; peut-on dire qu'elle a été écoutée?
leureux encore serait-on d'obtenir toujours une demi-
ntion ! L'intelligence humaine, en germe dans ce cer-
u étourdi, a de belles ressources pour réunir, au long
jours à venir, les données de son futur savoir et, de
e miettes recueillies au hasard, construire un système
érent, proportionné, logique.
Mais combien souvent entend-on cette plainte : *ils* n'é-
tent pas ! ils ne laissent pas même les mots entrer
is leur oreille ! Ils ? Non pas tous, sans doute, mais la
jorité aujourd'hui, demain dix sur trente, dix qui n'é-
tent *jamais*. Et tel, qui écoutait au début des caté-
smes, est resté malade pendant trois mois ; il ne suit
s le fil, il renonce. Tel, qui écoute toujours, a été
ent la semaine où l'on a cité des exemples si prenants
la primauté du spirituel : lacune qui ne sera jamais
nblée, car il est des leçons qu'on ne fait pas bien deux
s dans l'année ; et si, la deuxième et dernière année,
te notion est reprise, ce sera comme pour les autres
ne manière trop rapide, ou trop complexe, ou trop
vée. Tel qui répond à toute occasion profère, parmi
s choses sensées, d'énormes bêtises qu'on attribue à son
urderie ; au moins, dit-on, celui-là recueille. Il faudrait
e : celui-là grappille. Son attention capricieuse n'est
nais présenté qu'aux histoires et aux exemples ; et seu-
nent à leur côté pittoresque ; il nous quitte avant la
nclusion, il assimile ce qui est sans importance, il laisse
happer le principal. Des questions clairement posées
vraient déclencher la réponse juste à la manière d'un

réflexe, quand elles portent sur les données élémentaires essentielles.

En voici d'autres, bien sages à leurs bancs, qui ne s'amusent jamais et vous regardent dans les yeux. Ils n'écoutent pas. Ils sont comme ces gamins à la barrière du passage à niveau quand passe l'express : voient-ils les voyageurs, peuvent-ils seulement compter les wagons? Le bruit de vos paroles *passe*, entre les deux oreilles.

Et voici des rangs entiers tendus vers leur catéchiste. Ceux-là écoutent? Oui, ils écoutent, non seulement avec leur oreille, mais avec leur intelligence, et ils comprennent. Ils comprennent le sujet d'aujourd'hui, la confession. La semaine dernière il était question de la grâce, et ils n'ont pas compris : le catéchiste ne l'a pas su, ou l'a oublié, et il poursuit son programme. Trois, quatre leçons bien suivies sur la multiplication des pains, le discours de la Promesse, la Cène, la Croix ; une leçon mal suivie sur la messe... la moyenne nous satisferait-elle? Non, puisque la dernière avait pour but d'intégrer les premières dans la vie personnelle des enfants;... et voici des chrétiens qui, jusqu'à la fin de leur vie, ignoreront ce qu'est la messe. La leçon sur la confession sera probablement mieux écoutée que la leçon sur l'absolution et la satisfaction; l'obligation du jeûne eucharistique intéressera, celle de l'intention droite, non. Le catéchiste dit tout ce qu'il faut dire, il le « met à la portée » des enfants, suivant une expression dont on abuse; ce n'est pas dans son cours qu'il y a des lacunes, c'est dans l'attention, c'est dans le cerveau de ses auditeurs.

Il faudrait organiser le contrôle méthodique des acquisitions. Le système pédagogique de Winnetka, en Amérique, fait cela pour l'enseignement profane. On gravit les échelons de la connaissance l'un après l'autre ; après, chacun est soumis à des tests individuels de contrôle, qui,

ls sont satisfaisants, vous donnent le droit de passer à question suivante. Tout n'est pas à retenir de cette éthode, ni des divers systèmes qui individualisent non ulement le contrôle, mais les acquisitions. La religion st pas une affaire individuelle, et les séances de caté- isme doivent continuer à grouper les enfants, à les faire rer ensemble, à les entraîner collectivement à la prière. autre part, on ne peut pas multiplier les examens, et il t pratiquement difficile de faire souvent dans les caté- ismes des « leçons écrites » : distribution de feuilles et crayon, questions numérotées, écrites au tableau noir, mandant à peine quelques mots de réponse; surveil- nce sévère, pour obtenir la sincérité des réponses. Mais s avantages du système vaudraient l'essai.

On ne craindrait pas de poser des questions très élé- entaires; il ne s'agit pas d'embarrasser les bons élèves, ais de s'assurer qu'aucun des mauvais n'ignore l'essen- el. La difficulté est de les poser de telle sorte que les ponses ne soient en rien suggérées; par exemple on rira sur trois lignes :

« Une personne a la grâce dans son âme.
» Elle ne s'est pas confessée.
» Peut-elle quand même communier? »

Aucun enfant ne doit hésiter avant d'écrire *oui* sur sa uille, aucun regard ne doit se tourner vers le voisin. ne hésitation signifie : je ne comprends pas « grâce », i : « il me semble qu'on doit toujours se confesser avant e communier ». Notez les enfants qui hésitent et prenez- s en particulier pour le dépistage des probables lacunes : des idées fausses.

Sans doute on passe des examens dans les catéchismes. 'est autre chose. Les questions sont nombreuses. A plu- eurs on répond au hasard, et des signes impondérables

indiquent aux moins bons élèves s'il convient de dire plutôt ceci ou plutôt cela. Les correcteurs donnent des points, qu'ils additionnent, de sorte qu'un élève peut obtenir une note au total satisfaisante, même s'il a mal répondu à une question de première importance. Enfin, l'on ne peut multiplier de tels examens. La leçon écrite prend, tout compris, cinq minutes, et peut se renouveler souvent.

Le « problème » du catéchisme, ainsi qu'on commence à dire maintenant, se pose ainsi : il s'agit, *en quelques heures* (équivalant, dans les diocèses où seulement deux années sont exigées, à environ 27 journées de classe) et *contre un milieu* pratiquement étranger ou hostile aux préoccupations religieuses, de former un chrétien, capable de le rester ou de facilement le redevenir ; il s'agit de créer des habitudes mentales qui puissent, venu l'âge difficile, étayer des habitudes morales : les idées commandent les actes. (Il est évident qu'une éducation bien menée impose les habitudes morales avant que l'enfant soit conscient de ses idées, mais l'action du catéchiste est trop tardive et trop peu constante pour assurer cette formation normale et équilibrée.)

Or il n'est pas de discipline scolaire plus défavorisée que l'enseignement religieux. Au point de vue physique d'abord. L'attitude artificielle requise au catéchisme n'est plus guère de mise que là : trente centimètres sur un banc de bois, restez tranquilles et écoutez ; rien dans les mains : les crayons, images, bouts de ficelles, seront confisqués... En résumé, défense d'agir avec les muscles : or le chemin du cerveau de l'enfant, a-t-on pu dire, passe par ses muscles. « Ajoutez qu'on a pris sur le temps de ses jeux, que la leçon est une surcharge, qu'il la subit plus qu'il ne la reçoit, après de longues heures de classe, quand

prit est déjà lassé et le corps impatient de mouvement (1). »

À l'école, les élèves peuvent s'appuyer à leur pupitre, diverses positions leur sont permises ; le maître les nt très peu de temps immobiles, ils ont des livres à illeter, des devoirs à écrire ; on trempe sa plume dans ncrier, on taille son crayon, on tourne sa page, on cher- e son buvard : ces petits actes apportent un secours mense à l'attention, à la puissance de travail ; ils repo- nt à courts intervalles. Physiologiquement, il est beau- ip plus facile pour un petit de supporter une heure de sse qu'une heure de catéchisme.

Intellectuellement aussi, si l'on fait du catéchisme un ercice intellectuel. L'arithmétique, dans une bonne ole, c'est manier et compter d'abord ; la géographie, st, au moins, dessiner des cartes avec des crayons de uleur ; la grammaire, la plus ingrate des disciplines à it ou neuf ans, la grammaire elle-même peut se traduire gymnastique qui n'est pas sans attraits ; et que dire de istoire avec ses personnages magnifiquement habillés les bizarres aventures dont ils sont les héros ? que dire s leçons de choses ? Dans le livre de lecture, de petits cits faciles ; dans celui de récitation, des fables avec des imaux ; au solfège, on chante ; à la leçon d'écriture, on ssine de belles majuscules ; quelle variété, que de prétextes à action du corps ou à séduction de l'esprit !

Au catéchisme, un petit livre austère : questions et ponses. Un maître à écouter. Pas de devoirs, pas de des- n. Heureux encore s'il l'on chante un cantique ! Ainsi tout conspire, ajoute Mgr Girbeau dans la lettre pasto- le déjà citée, à rebuter l'enfant et à le détourner du atéchisme ».

(1) Mgr Girbeau, *op. cit.*

Il ne faut pas être grand prophète pour prédire que, dans vingt ans, nos salles de catéchisme auront changé leur mobilier ; déjà l'on y met, ici et là, des tableaux noirs ; ce n'est pas assez. N'aurons nous pas un jour au catéchisme des tables, des cahiers, du papier à dessin, des plumes et des crayons, des ciseaux à découper et des pinceaux à colle, des collections d'images, des livres à consulter, bref, la possibilité d'un travail vraiment attrayant, bien adapté aux besoins physio psychologiques des enfants? On peut l'essayer dans les institutions privées ; et on l'essaye ici et là. Pauvres enfants des écoles publiques !

Un premier pas dans la voie de l'activité totale serait un plus général usage de ces précieuses leçons de choses que l'Église met à notre portée. Jamais un enfant quelque peu timide ne devrait être amené à sa première confession sans avoir d'abord *touché* le confessionnal, s'être agenouillé sur le petit banc, vu s'ouvrir le guichet ; jamais il ne devrait faire sa première communion sans avoir été prévenu de toute surprise par une communion « à blanc ».

On peut aussi utiliser un matériel didactique déjà existant : des classements d'images représentant le prêtre aux divers moments du saint sacrifice apprennent à suivre la messe, des vues et des cartes de la Palestine accompagnent les récits de l'Évangile.

Une plus profonde réforme serait l'utilisation des méthodes des Jardins d'enfants, des écoles Montessori, des écoles Decroly. J'ai vu, dans un jardin d'enfants dirigé par une Israélite, centrer l'intérêt des leçons de tout le mois de décembre autour de la Crèche. Cela venait après le conte de La Belle au Bois dormant. On avait construit la grotte, fabriqué les personnages, les petits moutons, et même, je crois, appris une chanson qui ressemblait à un cantique. Cela n'avait aucune valeur religieuse, quoique,

ois le reconnaître, le respect fût sauf. Il y manquait
chose : l'esprit de prière.
ais que l'on reprenne exactement les mêmes exerci-
la même activité multiforme et joyeuse, et qu'on lui
e, sans l'en alourdir, de la prière, l'on aura une leçon
religion de premier ordre, à laquelle l'enfant tout
er aura participé : ses muscles, ses sens, son imagina-
, sa sensibilité : le corps et l'âme.
a méthode Gahéry, plus commode à pratiquer, offre
noindre intérêt ; le matériel, tout prêt, ne fait aucun
el à l'esprit créateur et constructif de l'enfant ; c'est la
tresse, le plus souvent, qui manie les petits personna-
et les enfants regardent, alignés sur les bancs. Cepen-
t, puisqu'il y a mouvement, il y a vie ou simulacre de
; un tableau qui se transforme sous les yeux du petit
tateur est infiniment plus séduisant qu'une image fixe,
éduisante déjà. La même observation vaut pour les
s. Mais les films ont cet inconvénient irrémissible de
er de la confusion dans l'esprit. Un progrès dans la
hnique de leur emploi est devenu tout à fait néces-
e. Un film présenté à de petits enfants devrait se
ouler à allure très modérée, durer une minute, puis
rêter, au besoin recommencer, pour permettre l'assi-
ation. Il y a là une belle œuvre à tenter. Un Pathé-
oy suffit pour les groupes moyens ; ce qui manque, ce
t des bandes où la qualité des images suppléerait à une
antité, non seulement inutile, mais nuisible.
es projections fixes aussi captivent l'attention. Mais
arquoi s'évertuer à en passer cinquante le même jour ?
profit serait bien autrement profond si l'on se conten-
t de quelques-unes, qui resteraient longtemps sur
cran, pendant qu'on raconterait mille choses intéres-
ntes. Ceux qui ont feuilleté des livres d'images avec des
fants me comprennent. Laissez-les faire, le plus bel

album aura épuisé son intérêt au bout de quelques minutes, et, si vous voulez le reprendre : « Je connais déjà tout ça! » Réservez-vous de tourner les pages, on vous écoutera, ou on parlera, pendant dix minutes, les yeux fixés sur la même scène.

Mais tableaux Gahéry, cinéma, projections fixes, simple présentation d'images, risquent le plus souvent de trouver et de laisser l'enfant passif; les fabrications d'objets, habituelles au jardin d'enfants, ont une valeur bien autrement efficace.

Malheureusement, si les catéchismes de tout-petits évoluaient à la ressemblance d'un « jardin du Petit Jésus », une très petite proportion des enfants en bénéficierait. Un plus grand nombre pourrait suivre, si elle existait, « l'école Decroly de l'Enfant Jésus » (le Dr Decroly n'a pas prévu cela...) qui s'adresserait à de plus âgés. Par exemple, ils seraient invités à apporter des documents et échantillons de toutes sortes, se rapportant à la religion. Exposition, triage, classement : on forme de petits musées et des albums, on illustre des cahiers.

On ne peut donc nier que nos méthodes catéchistiques soient pédagogiquement en retard sur les méthodes d'enseignement général, elles-mêmes en retard, en France tout au moins et sauf quelques exceptions, sur l'évolution sociale.

Pourquoi ce retard? La transmission de la doctrine serait-elle mise en danger par des pratiques qui relèvent d'un progrès indéniable de la psychologie enfantine, science d'hier? Mais de quel progrès la foi aurait-elle quelque chose à craindre?

La stabilité exagérée des méthodes, dans ce domaine, provient plutôt, j'aime à le croire, de la stabilité nécessaire des programmes. Quand le contenu de l'enseignement à donner varie en même temps que les conditions

nérales de l'adaptation à la vie, il est naturel que la dagogie aussi vraie. En religion l'une de ces données ste obligatoirement fixe : le *Credo*, les Commandements Dieu et de l'Église, la grâce et les sacrements, en for- nt la base immuable. On pourrait remarquer cependant e les tendances actuelles déjà soulignées visent à enri- ir ce programme d'une connaissance plus détaillée de vangile, ce qui oblige à des allégements en d'autres apitres.

D'autre part, la pédagogie nouvelle risque des aventu- s que l'enseignement religieux ne peut courir. Faire inventer à l'enfant les éléments de la science, lui laisser choix de son travail, exercer son sens critique, se justi- en matière profane ; que seulement le bon sens de ducateur le garde d'aller jusqu'au bout des théories ! ais le principe de la libre recherche est en soi contra- ctoire avec le fait d'une vérité révélée. Il ne peut s'agir d'inventer ; aucune permission de s'égarer, même pro- soirement.

Ces conditions spéciales de l'enseignement religieux suf- ent-elles à tout écarter des théories en faveur ? Celles-ci nt inspirées par un sentiment sincère de respect de l'en- nce qui déjà mérite lui-même notre respect. On ne se uciait pas assez, jadis, ni à la maison, ni à l'école, ni à la lle de catéchisme, de ne jamais imposer aux petits, sous étexte qu'ils ne peuvent comprendre et doivent cepen- nt apprendre, une vérité rapetissée ou déformée. La édagogie actuelle met l'accent sur ce devoir du respect es jeunes intelligences ; et les catéchistes ici ne sont pas s derniers.

Mais ont-ils tous bien accepté l'autre leçon : le maître ne oit pas imposer aux élèves une attitude *passive* en face e l'objet de la connaissance ? Que l'enfant *reçoive* la érité, c'est justice vis-à-vis de la vérité et vis-à-vis de

l'enfant lui-même, pour qui rien n'est plus normal que d'obéir et de croire. Mais qu'il la reçoive avec élan, qu'il coure au-devant d'elle. Et s'il n'a pas le droit de l'*inventer*, qu'il ait au moins la joie de la *deviner*.

Comment faire éprouver, je ne dis pas au bon petit enfant bien pieux que parents et maîtres ont préparé à l'envi, mais au petit païen d'école laïque qui vit toutes ses heures, sauf celles de l'église, dans une ambiance matérialiste, comment lui faire éprouver un intérêt vivant pour les choses religieuses? La transformation matérielle indiquée tout à l'heure ne va pas au fond du problème. L'intérêt spécifique de l'enseignement religieux n'est pas lié à ces choses. Comment expliquerait-on que nos salles de catéchisme soient pleines, même quand on y accumule toutes les erreurs pédagogiques? Et qu'on y donne souvent des leçons vivantes dans le vieux cadre ingrat des bancs alignés où l'immobilité des membres est de règle? Des leçons où ce n'est pas seulement le maître, mais les enfants qui sont actifs, où ceux-ci sont plus qu'intéressés dans leur intelligence, mais *séduits* dans leur âme tout entière? On l'explique d'un mot : l'intérêt de l'enseignement religieux lui est *intérieur*. On ferait plus de tort à la vie religieuse des enfants en convertissant la leçon de catéchisme en perpétuelle leçon de choses sensibles qu'en faisant un trop constant appel à la conscience intime qu'ils ont déjà de Dieu. Dans le premier cas, on transpose et on peut perdre contact, dans le second on tend à l'excès et on peut lasser ; or, comme des élèves fatigués échappent, on songe à parer à ce danger-ci ; au lieu que des élèves amusés ne paraissant pas échapper, on ne s'aperçoit pas que la leçon de religion s'est vidée, chemin faisant, de tout contenu réellement religieux.

* * *

n attendant la possibilité des changements matériels reste désirable et nécessaire dans un avenir plus ou ns proche — « adapter, adapter, ou mourir ! » — com- it concevoir une leçon de catéchisme qui fasse appel à érêt spécifique de l'enseignement religieux pour atti- et retenir non sur les à-côtés, mais sur le fond?

u'on me permette d'en esquisser les grandes lignes.

out d'abord, le premier but visé, à chacune des séan- doit être une « conversion » des enfants. Ce sont de ts laïques, le cerveau plein de « l'esprit du monde » ; ut trouver moyen d'en faire, en quelques minutes, des s véritables de Jésus ; la prière imposée de prime abord réussit pas. Peu de chose suffit pour créer l'atmo- ère. Un jour on dira : « Faites attention, nous allons mencer notre prière en dessinant sur nous une croix, Croix de Jésus. Regardez-le, notre pauvre Jésus ! nme il nous aime ! Du Ciel, il nous voit en ce moment. us faisons notre signe de croix avec beaucoup de res- t. »

Jn autre jour : « Tout à l'heure, dans notre prière, en itant le : *Je vous salue, Marie...*, nous nous rappellerons stoire de la semaine dernière : l'Ange Gabriel a salué la te Vierge, il lui a dit : Pleine de grâce. La sainte rge est belle ! son âme est toute pleine de la grâce de u... Saluons-la comme l'ange. Un beau signe de croix, r commencer... »

Du bien on se contente d'une simple petite recomman- ion : « Le bon moyen de prier sans distraction, c'est de mer les yeux. Tenez-vous bien, le corps droit, les pieds nts : nous sommes devant le Bon Dieu. » Recomman- ion à ne pas répéter souvent, on ne l'écouterait plus.

Un autre jour, sans directement préparer la prière, on

rappellera les résolutions pratiques prises à la leçon précédente. Un petit retour sur soi : « Est-ce que j'ai bien commencé ce Carême? Ai-je fait des pénitences? Si je n'ai pas donné au Bon Dieu tout ce que je lui avais promis, je vais lui en demander pardon, et lui promettre, cette fois pour de bon, de faire bien attention pendant ce catéchisme. »

L'essentiel ici est de varier. Réciter à l'arrivée du catéchiste, et chaque fois, un *Notre Père*, un *Je vous Salue, Marie...*, et le reste, cela manque d'imprévu; comment l'enfant ne serait-il pas distrait? Mais, si la prière est préparée, elle est sincère, bien faite, au moins dans l'intention; elle opère une sorte de « conversion », un retournement de l'âme vers Dieu. Une conversion à chaque catéchisme, pendant deux ans, quel bénéfice! L'habitude aura creusé sa trace, qui ne disparaîtra jamais tout à fait, comme ces routes à travers le désert, que quinze siècles de vent et de sable ne sont pas parvenus à effacer aux yeux de l'aviateur.

Cette « conversion », il la faut maintenir, au moins pendant une heure. Il suffit, pour l'instant, d'aménager les positions conquises, c'est-à-dire d'utiliser la bonne volonté toute fraîche. Ce n'est pas le moment de dire les choses qui s'écoutent toutes seules, les histoires, par exemple : on ne commence pas un dîner par le dessert. Ce n'est pas le moment non plus d'un exposé aride, la mise en train n'est pas suffisante, les auditeurs ne sont encore qu'au bord de la vie spirituelle. A notre tour de fournir un effort, l'effort qui les entraînera; s'ils nous échappent avant dix minutes ou un quart d'heure, c'est sur notre poitrine qu'il faudra frapper le *mea culpa*.

Un peu de doctrine : on expose son sujet, et sans timidité, quelque magnifique qu'il soit. Les enfants sont acces-

es aux plus hautes vérités religieuses et aux plus essen-
les : Dieu Créateur, Témoin et Juge, la spiritualité de
ne et son immortalité, la Rédemption, l'Eucharistie, la
nmunion des Saints. Il n'y faut qu'une condition :
on aille au fond des choses. Le verbalisme, voilà l'en-
ni. Pour que l'enfant s'ouvre à la vérité, nous nous y
ons d'abord. Nous mettons notre âme à nu, cela est de
te nécessité ; nous sommes sur le plan même des
ants, enfants de Dieu, nous aussi, humbles et croyants
ant la vérité qui est grande pour nous comme pour
; nous restons tout le temps en scène, nous-même,
c toute notre foi, toute notre espérance, toute notre
rité. Le curé d'Ars ne faisait pas autrement. Ses caté-
smes sont d'une simplicité élémentaire, ils étaient irré-
ibles, disent les témoins. Pourquoi ? parce qu'ils étaient
*ects*. Et si l'on n'est pas un curé d'Ars, cependant au
ment où *il faut* que les enfants prennent contact avec
*âme*, le bon Dieu souffle le ton ; en tout cas, on peut
lui demander, ce qui est déjà efficace par soi. Le pire
de se dresser au-dessus des enfants, comme un profes-
r qui remplit son devoir d'enseigner ; une impression
te qui, d'abord inconsciente, survit aux années de caté-
sme : la religion est un système d'idées, on apprend ça
and on est petit.

Point besoin au catéchiste de s'échauffer : le débit de la
nviction est tout simple et tout uni. Si le petit peuple
st pas trop nombreux, on remplace avec avantage
xposé par des questions ; on fait réfléchir, on tend des
ges ; le sourire n'est pas défendu. Puis on reprend seul
parole, pour une mise au net.

On nous conseille : il faut *toujours* partir du concret.
l'entend-on par concret ? Dire : « Voici une feuille de
fle, *une* seule feuille, *trois* folioles... », c'est du concret,
ais cela n'éclaire pas le mystère de la Sainte Trinité.

Une fois arrêtés devant une image ou une comparaison les enfants négligent bien souvent de nous suivre sur le chemin de l'idée religieuse.

Dire : « Tu invoques le Père, le Fils et le Saint-Esprit *trois* personnes ; c'est comme si tu disais : au nom de Dieu, *un* seul Dieu », c'est être suivi, grâce au geste qui accompagne, c'est être compris.

Et sans doute, ce geste est du concret, mais du concret consacré. Je crois que l'Église, pédagogue divine, a déjà tout utilisé de ce qui est utilisable, et elle nous indique la manière : tout de suite franchir la limite, passer dans la vie intérieure. L'école, après le milieu paganisant, maintient l'enfant dans le plan terrestre ; est-ce que l'objet propre de la leçon de religion n'est pas de l'en détacher? Elle ne l'en détachera pas, si l'exemple concret qui lui sert d'appât est curieux par lui-même, séduisant.

Je dirais plus volontiers : il faut partir du fait déjà assimilé et de l'expérience personnelle. Le signe de la croix qui répond à ces conditions, est de plus une affirmation la nouvelle leçon — un seul Dieu en trois Personnes — s'appuie sur cette affirmation déjà admise, et se borne à la rendre consciente. Les expériences personnelles de enfants ne sont pas seulement d'ordre sensible. Si l'école se borne à rappeler celles de cet ordre, ce qui est à court vue, le catéchisme n'a pas à décalquer ses procédés. Sa méthode propre consiste essentiellement à multiplier les prises de conscience, en d'autres termes, à faire appel à l'expérience de l'invisible, dont l'enfant est déjà riche.

Au fond, l'Évangile lui-même, qui est l'illustration nécessaire et providentielle des choses de Dieu, ne nous est-il pas plus proche par la vie de l'Église invisible que par les actes du Sauveur pendant sa vie mortelle? Dire à un enfant : « N'as-tu pas été baptisé? tu es donc de la famille chrétienne et frère de Jésus », l'intéresse plus

rectement que le récit du Baptême au bord du Jourdain,
i n'est que de l'histoire tant qu'il n'a pas senti le rap-
rt entre ces faits passés et son présent à lui. Et sans
ute la connaissance de la vie du Christ est nécessaire,
rtout aux enfants, qui ont besoin de voir et de toucher,
ais nous aurions beau raconter tous les faits de l'Évan-
e et les rendre palpables à leur imagination, nous ne les
rions pas rendus vivants à leur conscience, ce qui est
tre but, si nous ne pouvions toujours, et à propos de
ut, leur dire : « descendez en vous-mêmes ». L'enfant n'a
s de vie intérieure, prétend-on? Quelle erreur! Il est
ılement vrai de dire que sa vie intérieure est fruste, et
'il ne s'y attarde pas. Mais lequel reste sourd à ces évo-
ions : « Rappelle-toi cette grâce... cette prière... cette
te contre une tentation... ce remords... cette joie de ta
nfession bien faite... »?

Au bout de peu de temps, le point de doctrine est
mpris, et appris. Car on a limité son sujet, le mettant
en en lumière, l'isolant, par la forme de l'exposé, des
nnées secondaires qui doivent l'encadrer, le colorer,
nrichir, sans le submerger. Les enfants ont besoin de
pos. « Je vais vous raconter une histoire » est une
ınière merveilleuse de relâcher en un instant la tension
rébrale et de donner, sans en avoir l'air, la permission
remuer un peu. Changer de position est une nécessité
ysiologique à cet âge. On n'abusera pas de la permis-
n, puisque l'histoire attend. Le choix de celle-ci est
ne importance capitale. Il y a des esprits qui ne rece-
ont jamais rien que par ce canal. En voici une, à titre
exemple, telle qu'elle a été recueillie dans un journal
temps des persécutions du Mexique (1927) :

alvator Vergas mourut en criant : « Pour Dieu et pour sa gloire! »
mère, septuagénaire, disait peu après : « On a refusé de me

remettre son corps, mais le corps ne compte pas: l'âme seule compte, et je l'ai confiée ce matin au Cœur de Jésus. »

Admirable illustration des « fins dernières », ou paraphrase du principe évangélique : une seule chose est nécessaire. On peut prendre des libertés avec le texte. Celui-ci est intéressant parce que proche de nous dans le temps. On entoure le récit de détails pittoresques, on utilise le discours direct, et, pour ne pas décentrer l'intérêt, on passe rapidement, cette fois, sur le drame de l'exécution. Un fils est mort, et sa mère est touchée. Les enfants savent ce que c'est que de perdre un proche, et combien l'on tient à soigner sa tombe : ne vont-ils pas avec leurs parents porter des fleurs au cimetière à la Toussaint? Ils comprennent les démarches que fait une mère pour donner les derniers soins au corps de son fils. Échec, amertume de la déception : il faut faire sentir la réalité toute humaine de ce premier mouvement. Mais la chrétienne se ressaisit, et, bravement, la mère prend son parti : « Le corps n'est rien, l'âme, c'est tout! mon fils est au Ciel! » Vous pouvez, après un tel récit, suffisamment ému, répéter plusieurs fois, et faire répéter aux enfants : « Le corps n'est rien, l'âme c'est tout! » Et si ensuite vous posez quelques questions de ce genre : « Aimez-vous mieux que ce soit votre corps ou votre âme qui vive? — Aimez-vous mieux souffrir et aller au ciel, ou être à l'aise sur la terre et ensuite aller en enfer? — Aimez-vous mieux avoir l'âme malade de péché, et le corps bien portant, ou avoir une belle âme et un corps malade? » les réponses ne seront pas de complaisance : « Aller au Ciel! — Une belle âme! » Pour bien faire, il faudrait suggérer une résolution pratique : « Tout à l'heure, en sortant, notre corps aura froid : personne ne se plaindra. » Les circonstances nous aident souvent.

out cela est de l'activité d'esprit, mais non pas encore effort volontaire. Si nous devons renoncer au travail ique tel que le demandent les méthodes rappelées à l'heure, pourquoi renoncerions-nous au travail llectuel? Celui-là ne nécessite aucune installation iculière. On a stimulé l'attention en s'adressant à l'i-ination, à la sensibilité, à la mémoire ; il faut mainte-t s'adresser à la réflexion, engager la volonté.

pporter à l'enfant toutes préparées les notions qu'on eut voir commander sa vie, c'est solliciter sa mémoire, au plus son intelligence superficielle. Qu'il les décou-donc lui-même au prix d'un véritable effort qui sera joie. Par exemple, on ne dira pas : la charité com-id l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; mais, s que la parabole du bon Samaritain ou tout autre t aura familiarisé avec le mot « prochain » et rendu te proche la charité envers autrui, on fera ouvrir les échismes, à la page de l'acte de charité : « Il y a deux ses dans la « prière » de charité ; cherchez-les. » Les ants s'égarent : « J'ai trouvé ! la première : *de tout n cœur*, la deuxième : *par-dessus tout.* » On les aiguille n léger mouvement dans la bonne direction, on les ige à réfléchir. A la fin, deux idées se dégagent, bien tes — et ces deux ne font qu'une : — Mon Dieu, je is aime, — j'aime mon prochain.

Des enfants de neuf ans ne tirent pas un profit immé-t de cette découverte, qui reste un peu verbale ; mais aura soin de passer à la pratique : « Jeanne, tu dis au n Dieu que tu l'aimes, et le bon Dieu voit la mauvaise ure que tu fais à Henriette ; Il ne peut pas te croire. lui qui aime Dieu pour de vrai, il aime aussi son pro-ain. » Si Jeanne n'accepte pas la leçon, Henriette, elle, sûrement comprise, et les petites voisines aussi.

Une bonne leçon d'éducation physique enjoint le « retour au calme » après les exercices violents; on ne passe pas brusquement d'un effort à un autre effort, mais on marche doucement en respirant à fond.

Ainsi la prière qui termine le catéchisme ne doit pas suivre immédiatement un moment de trop vive ardeur. On obtiendrait alors assez facilement la récitation mécanique qui est un repos; mais regardez les attitudes : celui là rit sous cape, celui ci se dandine, l'un crie trop fort, l'autre fouille dans ses poches. Une minute de silence détendrait les nerfs, et les enfants s'y prêtent volontiers; il suffit de ne pas essayer de la prolonger. D'autres procédés obtiennent le même résultat sédatif : le catéchiste lit la leçon à apprendre, d'un ton monotone, ou bien il en dirige la lecture, se réservant les questions, qui précèdent les pauses nécessaires.

Après le retour progressif au calme, la prière de la fin, pourvu qu'elle reste courte, sera fervente, ou au moins correcte.

Il ne faut pas se le dissimuler : la tension du début de la leçon, l'intérêt passionné de l'histoire, le mouvement de l'effort personnel, tout cela, qui est de la vie, est aussi de l'excitation. Et le gros argument contre une méthode vraiment vivante est la difficulté de la discipline.

De quelle discipline veut on nous accabler? La discipline de l'enfant bien sage, qui ne bouge pas, qui ne parle pas? J'en ai connu de ces petits muets volontaires qui voulaient à toute force gagner leur « bon point de sagesse » : ils ne pensaient qu'à cela.

L'on voit trois sortes d'enfants « sages » : celui qui l'est naturellement, en toutes circonstances; celui qui se déguise hypocritement, et celui qui se déguise sans le vouloir. Les premiers ne nous donneront jamais de peine

oint de vue discipline ; parmi eux, ceux-ci seront de
s élèves, ceux-là de médiocres. Tous les autres sont
s à l'indiscipline. Mais quelle indiscipline? Je ne con-
me que celle du sage par hypocrisie ; il se taisait
nd vous le regardiez, ricanait sournoisement quand
s ne le regardiez plus. Si vous déplacez l'accent de
e enseignement, si vous le mettez sur *profit* au lieu de
nettre sur *sagesse*, il vous donnera les pires ennuis.
reusement l'enfant de ce type n'est pas très fréquent.
s il a un camarade facile à entraîner : la petite brute
ne comprend rien à rien. Quant au gros de la troupe,
st formé de ceux qui se déguisent par conformisme
nscient. Il y a des catéchismes où tout le monde est
ours sage.

ans le catéchisme où l'on vit, on n'obtient l'unanimité
agesse qu'exceptionnellement, au moment d'une his-
e palpitante, par exemple. A moins que les enfants
nt soumis par ailleurs à une éducation qui les disci-
e véritablement. La discipline véritable, c'est de faire
u'on fait, c'est d'obéir à qui a le droit de commander,
t de suivre une consigne. Un groupe bien entraîné
t assimiler quelques enfants de tempérament anarchi-
.

n obtient encore l'unanimité de la discipline quand
ossède une grande autorité personnelle.

lais voici une remarque facile à contrôler : tel, tel
tre, qui possèdent une grande autorité personnelle,
sont pas disposés à sacrifier le bienfait d'une « disci-
e » qu'ils obtiennent facilement à une méthode qui
ue d'exciter les enfants et, au surplus, contredit leur
re génie. Faire chercher la vérité au lieu de la donner
e préparée ; oser des interrogations collectives quand
enfants sont encore sous l'impression d'une histoire
ivante ; comprendre que l'immobilité fatigue : cela

leur est impossible. Au premier symptôme de désordre, ils abandonnent une méthode qui, en poursuivant ses propres buts : faire sentir, faire vibrer, faire comprendre, révéler l'enfant à lui-même, — compromet la sacro-sainte discipline.

Et sans doute la discipline est nécessaire. Mais pas plus nécessaire que la vie. Des classes très disciplinées, dans le sens moral et non pharisaïque du mot, ressemblent à des ruches en travail ; des classes très indisciplinées, où l'on s'occupe sournoisement de tout autre chose que de ce qu'il faut, ne se laissent jamais prendre en flagrant délit de tapage.

Le Christ lui-même n'a pas sauvé tout le monde ; nous ne ferons pas mieux que Lui ; de certains de nos enfants nous ne parviendrons pas à faire de bons chrétiens ; l'activité que nous encourageons permet à ceux-ci de révéler plus tôt leur malice ; ce n'est pas un risque de plus, c'est une illusion de moins. Puisqu'il faut juger l'arbre à ses fruits, observons les résultats généraux de notre enseignement, sans tenir compte de ces exceptions. Une méthode de grammaire est bonne si on sait l'orthographe ; une méthode de catéchisme, si on aime le bon Dieu. Le désordre n'est pas bien grave, qui n'est pas un péché. On faisait beaucoup de bruit chez Don Bosco, très peu de péchés ; Pestalozzi avait des classes assourdissantes.

Il convient qu'on ne fasse qu'un bruit modéré dans la salle de catéchisme ; et il faut avouer qu'on se donne beaucoup de mal, avec les méthodes vivantes, sans réussir toujours suffisamment à obtenir le calme propice au vrai et profond travail. Mais cela incrimine le pédagogue qui n'est pas assez habile, non sa méthode. Il consent à faire son *mea culpa*. De cela, l'autoritaire de tout à l'heure, celui qui obtient la sagesse passive et le mot à mot du catéchisme, ne se sent pas souvent sollicité...

n se plaint de la déchristianisation des masses. Pour
nt que c'est un symptôme moral, il y a mille coupa-
; pour autant que c'est une suite de l'ignorance reli-
se, — ou des préjugés et idées fausses touchant la
ion, — le premier responsable est le catéchiste... le
chiste à cent têtes : règlement diocésain qui ne sait
e peut exiger assez d'heures de présence, livre par
tions et réponses également inassimilables, répétitri-
qui n'aiment pas passionnément leur saint labeur,...
s autres.

n ne peut incriminer personne en particulier. Mais
un, et chacune — le rôle des auxiliaires féminins
ient tous les jours plus d'importance —, au lieu de se
enter de vaincre la difficulté sur un point, doit la
idérer sous toutes ses faces, ce qui n'est pas une
te étude, et, si petit qu'il soit, faire réaliser un pro-
à « la question du catéchisme ». Rien ne serait pire
l'enlisement dans des méthodes qui étaient peut-être
nes il y a cinquante ans.

chacun ses responsabilités. Les dames catéchistes, à
j'ai pensé tout le temps que j'écrivais cette étude, ont
ment des initiatives à prendre ; on leur fera confiance
antage quand elles se donneront à leur belle tâche, au
de s'y prêter, comme font plusieurs ; cela implique
te une formation personnelle et toute une spiritualité.
es peuvent déjà donner leur mesure en bien des cir-
stances : préparation des tout-petits, retraites de
mmunion, explication des leçons à réciter, contrôle des
uisitions. Les méthodes adaptées de la pédagogie dite
ouvelle » ne seront applicables que lorsque le clergé
urra compter sur une génération d'auxiliaires à la fois
s dociles, très ardentes et bien au courant.

Marie Fargues.

# NOTES ET RÉFLEXIONS

## *Trois livres sur l'École Unique*

La discussion sur l'École Unique semble entrer aujourd'hui dans sa seconde phase. Au fur et à mesure que le Parlement pose les premiers jalons de la réforme, la controverse idéologique prend plus d'objectivité et d'ampleur, les programmes concrets succèdent aux anticipations et aux manifestes.

Trois livres importants (1) vont nous aider à faire le point et à montrer l'état actuel de l'opinion en la matière, tous trois dus à des universitaires de destins différents mais également soucieux des choses de l'enseignement. L'un, Hippolyte Ducos, agrégé des lettres, ayant délaissé le Lycée pour le Forum, occupe à la Chambre des députés des fonctions considérables de rapporteur du budget de l'Instruction Publique ; il appartient au parti radical. Tandis que M. Ducos colore de souvenirs classiques sa tactique parlementaire, Pierre Flottes, brillant normalien, éprouve dans les petites villes l'adaptation des réalités scolaires aux réformes administratives et la déformation des idéaux politiques dans les mares stagnantes de la démocratie provinciale. Cette double étude, aboutissant à

(1) H. Ducos, *Pourquoi l'École Unique?* (Nathan, in-16, 1932). — Pierre Flottes, *La Révolution de l'École Unique* (Tallandier, in-8°, 1932). — Pierre Dufrenne, *L'École Unique* (Nouvelle Librairie française, in-16, 1932).

elle carrière de professeur et d'écrivain mais à de ureux insuccès politiques, n'est pas sans avoir donné Flottes une philosophie sociale assez avertie; ottes appartient également au parti radical. Enfin e Dufrenne, dont la mort précéda de peu le volume, n inspecteur primaire venu des milieux syndicalistes utionnaires aux doctrines d'ordre et d'autorité. Son tion spontanée, fruit d'une longue expérience pro- nnelle, nous vaut un livre inégal, mais suggestif et nd, de nature à apporter au débat soulevé des solu- particulièrement constructives.

is d'abord y a-t-il un débat? On pourrait en douter ırcourant le remarquable mais trop habile ouvrage I. Ducos. Quel redoutable plaidoyer! L'humanité entière défile derrière M. Herriot pour défendre l'É- Unique. La nouvelle idole hérite à la fois de la cul- hellénique, du nationalisme jacobin et de l'esprit opéen »; elle recueille l'adhésion empressée de Cicé- t de Sieburg, de Guizot et de Paul Valéry, de Miche- d'Einstein! S'agit-il de la sélection? la conclusion se sur un verset emprunté à Claudel; de la formation lites? Nous voici admirant les œuvres d'Émile Mâle Joseph Bédier livrées en modèle aux générations es. Ailleurs, dans une forte introduction et un aperçu rique, M. Ducos ne nous montre-t-il pas l'École Uni- enrégimentant l'adversaire dans ses propres batail- ? MM. Marin, Vallat, l'abbé Bergey, etc., nous y sont ntés avec une visible sympathie, mais peints en teurs honteux, d'accord sur les principes mais n'osant enir aux réalisations pratiques, de peur d'être déса- s par leurs troupes. Peut-être y a-t-il, dira-t-on, un de vrai dans cette opinion : plus de hardiesse eût is, semble-t-il, aux partis modérés de recevoir ici les es que leur adhésion enthousiaste amène aux membres a Jeune République. C'est oublier que M. Ducos nd bien garder pour son parti le bénéfice moral de la rme, oublier aussi M. Herriot, qui dans la préface du

volume, parlant des protagonistes de l'école unique, les classe en deux catégories « sincères ou hypocrites » : on a de la peine à croire que la deuxième rubrique soit réservée exclusivement aux partisans du monopole!

Il y a donc débat, et nous nous en apercevons aisément, puisque les positions des adversaires (de Léon Bérard à M. Vallat) sont désormais tournées et renversées. Sur quoi porte le débat? Non pas sur le principe de la sélection et de la gratuité, où l'accord semble possible entre gens de partis contraires, mais sur l'emploi de ces deux formules. La gratuité de l'enseignement entraînera des dépenses considérables; pourquoi ne pas laisser payer, comme le propose M. Dufrenne, les chefs de famille aisés? Inutile et dangereux, répond M. Ducos : les élèves payants n'acquittent guère qu'un huitième de leurs frais scolaires, et cette faible somme risquerait de consolider le droit du cancre à encombrer nos locaux. Et M. Ducos triomphe : vous voyez, l'école unique ne coûtera presque rien (p. 70-72). Mais on lui reproche que les écoles secondaires fonctionnant dans les villes, leur gratuité réduite à l'externat jouerait au détriment du peuple des campagnes. Qu'à cela ne tienne — dit M. Ducos — la difficulté sera surmontée. « Une foi trop haute nous anime » (p. 73), et il distribue avec largesse les bourses d'internat et même les allocations aux familles. Mais que deviennent alors les assurances sur la modicité de la réforme? Nous touchons là le procédé de surenchère démagogique, vice de toute organisation promue par voie parlementaire. M. Ducos fait aisément fi de ces questions financières : telle ne peut être l'opinion des contribuables et encore moins des exécutants. Quand M. Bérard lui objecte : « Le ministre de l'Instruction publique nous propose la gratuité de l'enseignement secondaire et il n'a pas d'argent pour dédoubler les classes trop nombreuses dans les lycées » (p. 82), on peut bien lui répondre par l'ironie ou le dédain, mais le coup n'en est pas moins porté : *L'École unique est une réforme dispendieuse capable de réserver au parlement et au*

*ys, si on ne l'aborde pas en face, des surprises financières ns précédent.*

***

Il n'en reste pas moins qu'elle apparaît indispensable. 'est le mérite du livre de M. Flottes de nous l'avoir airement démontré. Cet ouvrage débute par deux chaitres importants où l'auteur nous explique la genèse de Université actuelle : une évolution sociale discontinue menant de 1808 à nos jours un certain nombre de créaons utiles mais trop commandées par l'esprit du temps t sans lien véritable entre elles. Que cet édifice verroulu craque de toutes parts, il faut avoir le courage de e constater : des facultés de province versant des salaires érisoires à des professeurs secondaires pour préparer aux rades de l'enseignement supérieur des instituteurs non nunis du baccalauréat, tel est le spectacle affligeant uquel il nous est donné d'assister. Qu'il s'agisse de graies, de chaires ou de traitements, de programmes ou de débouchés, c'est la confusion générale, la concurrence, le gâchis. L'Ecole *Unique*, en tant qu'elle est avant tout un plan d'ensemble, apportera au personnel enseignant de ous les ordres une satisfaction légitime, et à leur enseignement une portée mieux assurée.

Encore faut-il qu'elle soit juste et conforme aux vrais intérêts du pays. Or l'on s'est effrayé de deux dangers qui paraissent à des degrés divers ses conséquences naturelles.

Le premier est la *tendance au Monopole*. M. Ducos nous rappelle que l'article 67 B garantit solennellement la liberté de l'enseignement et nous assure que la thèse du droit exclusif de l'État ne rencontre pas « grand écho » (p. 88). M. Flottes est sur ce point un meilleur historien : « La thèse libérale, nous dit-il, a toujours eu la faveur du gouvernement républicain ; mais dans les rangs de la majorité radicale on trouverait beaucoup de partisans du

monopole (1). » A la Ligue de l'enseignement, à la Ligue des droits de l'homme, bien des paroles inquiétantes ont été prononcées, que M Ducos aurait été loyal de ne point oublier. M. Flottes, opposé au monopole, n'en reconnaît pas moins la possibilité, s'il se rassure devant les difficultés de fait et de doctrine, et la sagesse avertie de l'État. Mais dans des pages saisissantes (2) il nous montre le vrai péril dans la « *nationalisation* » réclamée par les instituteurs syndiqués, qui aboutirait à un monopole plus redoutable encore, celui d'un organisme irresponsable réalisant à son bénéfice ce que M. Dufrenne appelle la « conscription des consciences ».

L'ombre du monopole est naturellement plus manifeste sur une université organique ; mais nous ne pensons pas que l'École Unique, *si la sélection est aussi rigoureuse que le proclament ses défenseurs*, soit de nature à inquiéter plus sérieusement l'enseignement libre que le *statu quo*. Il eût été cependant opportun de profiter de la réforme pour attribuer aux parents catholiques le régime d'égalité qu'ils réclament et qui, voté en même temps que l'école unique, eût tranquillisé définitivement les consciences inquiètes. A ce sujet, l'*office des bourses* judicieusement préconisé par M. De Warren semblait offrir une solution équitable. On est un peu surpris de voir M. Flottes, après l'avoir trouvé « riche de qualités », l'écarter simplement parce que sa création, « si elle devait avoir lieu un jour, se ferait contre la gauche ». C'est réclamer, au bénéfice d'un parti, le fait du prince.

* * *

Le second point critique de la réforme, c'est l'*organisation de la sélection*. La sélection est nécessaire, à cause de la gratuité d'une part, du petit nombre des débouchés

(1) P. Flottes, *op. cit.*, p. 70.
(2) Idem, *ibidem*, p. 72-77.

autre part : MM. Ducos et Flottes sont sur ce point accord avec tous les gens de métier. Mais cette sélection bien difficile à organiser. Portera-t-elle sur un examen entrée à la soudure du premier degré et du second? est risquer bien des erreurs avec les intelligences fragiles et encore mal éveillées de la onzième année. Multiplera-t-on les épreuves probatoires? C'est, nous dit M. Dufrenne, plier toute la jeunesse au désastreux régime des concours, néfaste également à la santé et à l'intelligence. M. Ducos semble incliner à une sélection active au début du secondaire. M. Flottes la voit aussi portant sur trois années entre dix et treize ans : cela paraît heureux pour la valeur du diagnostic, mais réclame l'organisation de l'enseignement secondaire selon le système de l'auteur, celui des *petits centres* où les diverses sections, classique, moderne, technique, sont coordonnées sous une direction unique.

Quoi qu'il en soit, le problème de la sélection pose deux questions angoissantes : *le sort des élus* et *celui des réprouvés*. C'est le mérite de M. Dufrenne d'avoir attiré sur ce point l'attention du législateur. L'école unique amènera fatalement un nombre de bacheliers considérable : que faire de tous ces diplômés dans l'encombrement actuel des carrières libérales et industrielles? Par ailleurs les autres sujets sauront désormais qu'ils sont « *refoulés* » vers des voies subalternes : ils entreront dans la vie avec le découragement des vaincus et l'amertume du paradis perdu. M. Ducos n'aperçoit pas ce côté du problème, M. Flottes l'intègre au contraire dans son dernier et si intéressant chapitre : *École Unique et révolution*. Il montre que ce choix et cette contrainte ne sont pas le signe d'une vitalité débordante, mais la loi d'une société vieillie qui a le besoin de mettre aux postes de commande ses véritables valeurs, quitte à redonner à la nouvelle « bourgeoisie ouverte » issue des concours les privilèges authentiques d'une vraie classe dirigeante. C'est en quoi l'école unique lui semble l'opposé du socialisme qui tend à la

révolution niveleuse et destructrice de toute supériorité sociale.

* * *

Enfin quels seront la structure et le programme de l'École Unique ? Là aussi M. Ducos, soucieux de garder derrière lui, pour la réussite parlementaire de la réforme le plus de partisans possible, donne à ses thèses une élasticité excessive. Sans doute réclame-t-il avec courage une place de choix pour les humanités classiques, mais il n'se mécontenter personne en indiquant un dosage même approximatif des diverses disciplines dans l'enseignement du second degré. Il montre une chaude sympathie au projet magistral où M. de Monzie reprend l'idée profonde de Péguy, la formation des instituteurs par les humanités classiques — mais pour ne pas mécontenter la Ligue de l'enseignement il n'ose envisager la conséquence nécessaire, la présence au lycée des normaliens primaires. M. Flottes remplace cette doctrine estompée par une documentation abondante : 14 projets d'école unique nous montrent des plans variés organisant le cours complet des études de la sixième à la dix-huitième année. Le primaire obligatoire (1er degré) succèdent les divers enseignements du second degré. Nous les voyons comme M. Flottes groupés dans un local et sous une autorité unique, condition nécessaire des orientations suivies et des raccordements faciles. Mais il faudrait ici faire attention à ne pas conserver dans le nouveau système toutes les tares de l'ancien. Pour que ces petits centres soient viables, il faut ne garder des anciens organes que ceux répondant à une fonction véritable. C'est ainsi que M. Léon Bérard avait déjà amorcé la disparition des classes élémentaires des lycées, qui se poursuit sous nos yeux : c'est là le sacrifice du *secondaire actuel* à l'école unique. L'*enseignement technique* doit de son côté renoncer à être un enseignement « de culture » et laisser à

rte les inénarrables commentaires encyclopédiques pro-
sés par son directeur impavide (1). Quant au *Primaire*
*périeur*, la juxtaposition du technique et du classique
ns une même maison ne lui laisse aucune originalité
opre. M. Flottes nous l'a montré comme étant à l'ori-
ne une tentative modeste d'enseignement profession-
el, M. Dufrenne nous indique comment il s'est haussé
i-même à la dignité de cycle complet en préparant à
école normale, puis en lui fournissant ses cadres. Le
chnique actuel remplira mieux le premier rôle ; le
condaire l'autre, suivant le vœu de M. de Monzie. Enfin
enseignement supérieur garderait pour mode d'accès le
accalauréat. Il serait bon d'envisager en outre, selon le
lan de M. Brunschvicg, la subordination des Grandes
coles de tout caractère à un *Ministère de l'Éducation*
*Nationale* qui grouperait ainsi sous une forme harmonieuse
formation de toute la jeunesse.

*
* *

Telles sont les idées qui commencent à préciser l'as-
ect technique de l'École Unique. Nous sera-t-il permis
l'ajouter un mot personnel ? L'École Unique se fera, car
lle correspond à un besoin réel de l'Université et du
ays : mais c'est une réforme profonde qui veut de la
ardiesse et de grands sacrifices financiers. Or la méthode
ar laquelle on la réalise nous apparaît bien dangereuse :
on étend la gratuité par paliers, en remettant à demain
l'organisation plus ingrate de la sélection et des organis-
mes nouveaux. Le parlement sera ainsi acculé à un cer-
tain moment à un changement de méthode brutal et
impopulaire, ou, ce qui serait plus grave, *à rejeter la sélec-*

(1) Cf. Flottes, *op. cit.*, p. 89, un exemple d' « humanités techni-
ques » des plus divertissants.

*tion.* En outre, on s'efforce de ne pas ameuter l'opinio par des dépenses excessives. Il faudrait au contraire le engager tout de suite, *considérables mais efficaces* : le classes de nos lycées craquent déjà de toutes parts sou l'afflux des candidats nouveaux. Il faut agrandir ces ma sons, nommer de nouveaux professeurs, outiller les petit centres, et concurremment organiser tout de suite le filtr rigoureux de la sélection ; sans quoi le vieil édifice pour rait simplement s'écrouler sous l'afflux de masses nouvel les.

Que l'on soit partisan ou non de la réforme, il convien en effet de penser qu'en l'état actuel des choses, soi échec entrainerait la perte irréparable de toute une géné ration.

PIERRE MESNARD,
Agrégé de l'Université.

## *Sur un manuel de morale laïque*

Le laïcisme évolue, comme toute chose humaine. Délais sant peu à peu son scientisme agressif des premiers beaux jours, il semble chercher à se transformer en ange de lumière pour séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes.

La librairie Rieder est bien, quoique sans aucun caractère officiel, le centre rayonnant le plus intelligent et le plus représentatif de cette religion de l'homme qui, selon vingt formules différentes et opposées, s'offre et s'empresse à prendre la succession du christianisme jugé trop vieux et désormais inopérant ou nuisible. Elle avait surtout produit jusqu'à présent pour des esthètes ou des penseurs inquiets que la fumée n'incommode pas. Voici maintenant qu'elle a son

anuel scolaire : un manuel de morale à l'usage des « cours oyen et supérieur » de nos écoles primaires (1).

L'auteur, directeur de l'École Normale de Saint-Brieuc, est n esprit brillant et averti, sans raideur sectaire, comme ssi, semble-t-il, sans conviction profonde. Son ouvrage, au u d'être, comme tant d'autres du même genre, un recueil impératifs catégoriques classés selon l'ordre glacial des ogrammes officiels et plus ou moins agrémentés de récits d'images, se présente comme une série de cours concenigues où l'on suggère au moins autant que l'on enseigne, dont l'occasion est fournie par la succession régulière de rtaines manifestations sereines de la vie sociale en France. n but général, fort bien exprimé par le titre, est sinon, en gueur de termes, d'apprendre à l'enfant « son métier homme », au moins de l'y faire longuement réfléchir d'une anière confortable, modérée et rationnelle. Il veut être une élévation des esprits et des cours, par le rappel cons-nt du but moral de la vie, par l'exaltation de ce qu'il y a meilleur en nous » et une profession de foi laïque (2), cillante et démocratique. Et il est effectivement cela, dans ne atmosphère de religiosité exsangue et chimérique, au ssus de la vie, non comme l'idée qui en abstrait et qui la omine, mais comme un parfum insaisissable et décevant.

Sa méthode est celle d'un catéchisme par la prière et par liturgie. Dans ce domaine de l'éducation morale, je pense s'il n'y en a pas de meilleure. Encore faudrait-il que cette liturgie fût moins vague et que cette prière s'adressât à quel-'un, à quelqu'un qui réponde. Mais cette liturgie n'ost

(1) *Ton métier d'homme, mon enfant*, cours de morale, par Max ébert, directeur de l'École Normale d'Instituteurs des Côtes-du-ord. (Cours moyen et supérieur. Certificat d'études.) 1 vol. in-8° : 210 pages. — *Idem*. Livre du maître. 1 vol. in-8° de 160 pages. Paris, Éditions Rieder.

(2) Laïque, nous dit-on, « au sens le plus large du terme », et est à dire : « l'affirmation renouvelée qu'un accord pratique peut réaliser entre honnêtes gens de toutes opinions et croyances, de utes nationalités, pour une sorte de foi commune ».

qu'une décadente liturgie des mois, deuxième étape de laïcisation du culte chrétien, dont la première a été fournie par trop de fidèles... (1). Chaque section s'accompagne de belles reproductions photographiques de chefs-d'œuvre de la peinture ou de la sculpture en rapport avec la dévotion recommandée, et d'un chant dont la mélodie a toujours un véritable caractère musical et dont les paroles sont lourdes de pensée. Les textes font réfléchir sur les aspects principaux de la dévotion et indiquent une résolution à prendre, un avant-projet de résolution plutôt, qu'un encadrement fait ressortir et qui porte le titre, d'une belle orthodoxie universitaire, « Motifs et mobiles d'action ».

On ne peut que louer les intentions générales de l'auteur. Mais on déplore que tant d'intelligence et d'ingéniosité se dépense au service d'un si désolant dilettantisme moral et pédagogique. Quelle consistance peut avoir une éducation donnée dans cet esprit gœthéo-renanien à des enfants du peuple, qui demain seront lancés brutalement devant les problèmes concrets les plus angoissants et les plus inéluctables de la vie économique et sociale, de la vie tout court ? Je n'ai veux rien dire des tendances politiques cultivées chez ces enfants; les ouvertures d'horizons auxquelles on s'essaye ne sauraient déplaire à un véritable « catholique » (encore qu'un mouvement spirituel comme, par exemple, « la Paix par les enfants », de M. Paul Chanson, soit évidemment quelque chose de bien plus substantiel et plus solide). Quant au *laïcisme au sens large* auquel on prétend les initier, faut-il dire qu'il n'est que duperie ? En feuilletant le livre au hasard, je me fais fort de recueillir en quelques minutes plus de vingt textes absolument inacceptables pour un catholique.

(1) Voici quelques exemples typiques de cette laïcisation de l'« année liturgique » :

**Novembre**. — Les vivants et les morts. La guerre et la paix (A propos de la Toussaint et de l'armistice).

**Décembre**. — La grande fête de l'espérance humaine (A propos de Noël).

**Avril**. — Pâques fleuries (A propos du printemps), etc...

guère moins peut-être pour des protestants et même de
ples déistes.

u point de vue pédagogique, l'auteur fait plutôt figure
omme habile et doucement pontifiant que de révolution-
re. Sa méthode veut être concrète, mais n'atteint, à vrai
, que du réel désincarné et si artificiel ! Elle ne semble
savoir, si ce n'est d'une manière incertaine et provisoire,
que c'est que la vie dont elle parle sans cesse, ni cette mo-
à laquelle elle veut former; elle ne les voit que dans je
sais quel miroir de féerie. Quelle puissance d'illusion,
z des gens qui prétendent remplacer et surpasser l'Église
s l'éducation morale de l'humanité ! Croire que ces con-
rations vagues, ces exercices doucereux et sans objet dif-
le, cette religiosité sans âme et sans Dieu, aient de quoi,
deux ou trois des années où l'enfant est le plus extérieur
ui-même, armer sa volonté pour toutes les luttes où il lui
dra, désormais sans secours, défendre son idéal imprécis !
rai dire, l'auteur ne donne nulle part l'impression d'avoir
iment cette illusion, ni le feu sacré qu'elle eût allumé
z lui, comme, par exemple, chez les Russes soviétiques,
ut les réalisations pédagogiques sont, du simple point de
de l'art, bien plus intéressantes.

l reste que son ouvrage peut avoir pour nous, catholiques,
tilité indicative des hérésies. Nous recevons avec la foi le
is le plus concret, le plus profond, le plus universel de la
. L'Église a révélé dès ses premiers jours un sens péda-
gique que ses adversaires admirent avec dépit. Combien il
udrait, en nos jours difficiles, ne laisser rien perdre de ces
hesses ! Des hommes étrangers à nos croyances viennent à
ir tour nous rappeler l'efficacité, en éducation morale, des
ands centres d'intérêt : ayons honte de n'utiliser que si
l et si peu cette grande et sûre méthode de formation mo-
le (1) que nous offre depuis des siècles l'Église par sa litur-
officielle (2). Gravitant, avec des points d'attache si con-

(1) « Au sens le plus large du terme », c'est-à-dire chrétienne.
(2) Ce reproche n'atteint certes pas la charmante collection publiée
us la direction de Renée Zeller : *L'Année en fête pour nos enfants*

crets, si variés et si fréquents, autour du Christ, notre Di
notre Sauveur, notre frère, notre vie, elle le célèbre plein
gloire au ciel où il nous attend et nous appelle, plein de m
séricorde dans les sacrements où sensiblement il se donne
meilleur de notre âme, plein de généreuse attirance da
tous les hommes, ceux-là surtout qui souffrent, où il halt
de fait ou de droit pour y prolonger le grand sacrifice rep
senté chaque jour en chaque église, réellement. Quelles m
gnifiques possibilités de formation sociale ne possède
une morale dont la divine charité est l'âme, et qui est do
par essence, toute ouverte, toute lancée vers l'humain univ
sel dans toutes ses réalisations tangibles, individuelles
collectives !

Que l'on puisse reprocher à des éducateurs catholiques
caractère « clos » de leur éducation, et que l'on songe à s
planter leur influence au moyen de « nouveautés » qui
sont que de pâles démarcations du christianisme le plus t
ditionnel, ce peut être pour eux l'occasion d'un utile exam
de conscience, un aiguillon qui les invite à reviser des m
thodes parfois sommeillantes, un avertissement de ne
trahir l'Esprit qui vit en eux.

L'Église peut apparaître à certains comme une force
passé, et les esprits « avancés » se croient tenus de rejeter
tradition et son autorité. Mais refuse-t-on les bienfaits
soleil sous prétexte qu'il brillait sur le monde bien ava
l'éclosion de « l'esprit moderne » ? Aujourd'hui comme h
l'Église ne saurait être sans péril grave supplantée par p
sonne dans la tâche divine d'élever des hommes. Nul n'
prendra jamais à quiconque son métier d'homme s'il ne p
d'abord lui dire avec la netteté et l'autorité suffisante
qu'est l'homme, — à quoi riment sa vie, sa douleur et
mort.

B. Mouthiez, O. P.

(Desclée, de Brouwer et Cie), que nous ne saurions trop recomm
der à nos lecteurs pour la formation morale et religieuse de le
enfants par la communion constante et savoureuse à la grande
de l'Eglise.

## *Films éducatifs*

Les films éducatifs sont une des nombreuses possibili-
s du cinéma. Tout ce qui a été fait jusqu'ci dans ce
maine pédagogique nouveau a porté de tels fruits qu'on
ut s'étonner de ne pas voir encore la méthode généra-
ée.

On pourrait citer comme exemple aux éducateurs un
tit film composé par Robert Lambry pour *l'Enseigne-
ent simplifié du dessin*. Ce film joue très habilement de
mémoire visuelle des enfants, et leur propose une leçon
us une forme si attrayante qu'elle ne peut être que
en accueillie et bien retenue.

Nous voyons sur l'écran une main qui trace des traits...
es contours apparaissent, suivant une progression qu'ex-
iquent les sous-titres de l'auteur. Puis on passe aux
ches, aux valeurs : nous les voyons se grouper, se disso-
er... En regardant le film on peut analyser facilement la
éthode qui fait appel avant tout à l'esprit de curiosité
t d'observation des enfants. Ils apprennent d'abord à
oir, puis à voir dans l'ordre logique en passant de l'en-
emble au détail ; le travail de l'œil qui regarde et de l'es-
rit qui classe vient avant celui de la main qui exécute.
a démonstration en est faite sur l'écran, où surgissent, les
nes après les autres, toutes les formes diverses qui peu-
ent naître d'un parti adopté.

L'art de l'auteur est d'avoir donné à tout cela un tour
finiment plaisant. Tout en serrant constamment de près
on sujet et en ne sacrifiant rien de l'ordre rigoureux de
a démonstration, il arrive, par le choix et la diversité des
xemples et par le côté humoristique de sa présentation.
rendre la leçon plus amusante qu'un jeu. Le jeune
ublic rit comme à Guignol et, ne réalisant pas qu'il

apprend, se laisse d'autant mieux captiver, entraîner, envahir par l'enseignement ainsi déguisé et qu'il n'oubliera pas.

Il existe aussi des films éducatifs sonores, mais la plupart sont américains. J'ai assisté dernièrement à une présentation de la Western Electric où j'ai vu plusieurs films intéressants, dont le plus attrayant (*Jack and Jill*) était en même temps une leçon de solfège et un conte de fées.

Louis Valray.

## PHILOSOPHIE ET SCIENCES

STAN DE ATHAYDE. *Essai sur le Progrès.*

I. Nature du Progrès.
II. Conceptions du Progrès.
III. Limites du Progrès.

*Adaptation française de* JEAN DURIAU.

NRI GOUHIER. *Maine de Biran et son œuvre philosophique.*

Le cours de Victor Delbos à la Sorbonne en 1910-11.

DE PONTEVÈS. *Léon Ollé-Laprune, moraliste chrétien.*

Heureuse présentation, par M. Jacques Zeiller, d'une pensée philosophique qui est directrice de vie.

B. ALLO, O.P. *L'Ontologie du Vedânta.*

Regard sur la « métaphysique » hindoue, à propos d'un essai du R. P. Dandoy, S.J.

GEORGE. *Le mouvement des idées scientifiques.*

*Chimie moderne et Physique.*

L'absorption de la Chimie par la Physique.

I. Le Pluralisme cohérent de la Chimie moderne.

La notion d'élément. — La Chimie, chapitre de la Physique. — La classification périodique des éléments par Mendeléeff. — Le nombre atomique et la loi de Moseley. — Les quatre-vingt-douze éléments et leurs constituants. — Le neutron. — Le double but et l'évolution de la Chimie. — La mathématisation de la Chimie par la Physique.

II. L'Atomistique moderne et la Chimie.

# Essai sur le Progrès

Le problème du progrès est l'un de ceux que l'on rer contre à la base de tous les mouvements, de toutes le conceptions, de toutes les tendances sociales du mond moderne. Cela ne veut pas dire que la moindre conformit existe entre les solutions qu'on lui peut donner. Bien a contraire ! Il est devenu si complexe que, par saturatior il acquiert parfois de nouveaux aspects de simplicité pou recommencer à se compliquer, en raison des expérience auxquelles il est soumis du fait de la réalité, depuis qu' est passé du cerveau des utopistes dans l'arsenal des lieu communs de la démagogie parlementaire ou journalist que.

Nous allons tenter de l'analyser rapidement, non pa que nous croyions pouvoir uniformiser les opinions émise à son sujet, mais pour montrer au moins les raisons de l diversité des conceptions qui essaiment autour de lui.

## I. — Nature du progrès

Considérons le terme, dans les deux acceptions gén rales qu'il peut assumer, comme progrès *individuel* comme progrès *social*.

Progresser c'est tendre vers la perfection. Donc tous l êtres vivants progressent, puisque tous ils tendent à ré liser leur propre perfection. Nous pouvons, par cons

qu'il, parler d'un progrès des plantes ; de même nous pouvons dire qu'un animal progresse, dans la mesure où il se rapproche du type idéal de son espèce.

Cependant la notion de progrès n'atteint sa véritable signification que chez l'homme. Car l'homme est l'être essentiellement insatisfait et dont il est impossible d'expliquer la nature, uniquement à l'aide des éléments naturels entrant dans sa composition.

Comme tous les autres êtres créés, l'homme tend à la perfection, mais c'est *librement* qu'il y tend, alors que les autres y tendent *nécessairement*. Qu'une plante se trouve placée dans les conditions normales de son développement, elle parviendra fatalement à la perfection de son type. Si rien n'empêche l'évolution naturelle d'un mammifère, il réalisera la finalité que renferme son germe. Il s'agit là de progrès progressant *nécessairement* par le simple jeu des facteurs naturels qui les déterminent. L'homme, non ! L'homme est l'être qui peut ne pas progresser, bien que toutes les conditions naturelles nécessaires à son progrès se trouvent réalisées ; de même qu'il peut progresser en dépit des obstacles naturels qui pourraient lui être opposés. L'histoire est une illustration vivante de cette observation. Donc, pour l'homme, pas de progrès nécessaire. En même temps que les facteurs naturels, des facteurs imprévus concourent à ce que son évolution ne puisse être prédéterminée. Et son progrès est toujours entrecoupé de surprises.

Le second facteur qui distingue le progrès individuel humain de celui que réalisent tous les autres êtres vivants, c'est sa *spiritualité*. La plante tend à la perfection de la vie végétative et son progrès se caractérise par la perfection de ses formes extérieures. L'animal tend à la perfection de la vie instinctive et son progrès se réalise dans la mesure où se développent ses instincts, rudiment de toute

vie intérieure. Pour l'homme, le progrès est la perfectio de cette vie intérieure par le développement de sa rati nalité et par l'avènement à une vie supérieure. En con dérant les trois grands ordres d'êtres vivants, nous con tatons donc qu'un mouvement de progrès se réalise, allan de la vie *extérieure* chez les plantes aux rudiments de vie *intérieure* chez les animaux et de la plénitude de cet vie intérieure chez l'homme, aux rudiments d'une v supérieure, la vie surnaturelle, véritable finalité de l'ét humain, excédant, du fait de sa propre nature, la natu elle-même. Vie extérieure, vie intérieure, vie supérieur tel est l'itinéraire du progrès individuel chez les êtr vivants.

Liberté et spiritualité sont, par conséquent, les deu éléments caractéristiques du progrès individuel humai Nous pouvons établir, dès maintenant, une distinctio primordiale entre *progrès* et *évolution* (1). La méconnai sance de cette distinction est la cause de la confusion co sidérable qui règne dans la position du problème. Le pr grès est le mouvement d'ascension des êtres vivant L'évolution est le mouvement de transformation des êtr animés ou inanimés. Ainsi qu'il est possible de s'en re dre compte par l'examen de ces définitions, si tout pr grès signifie évolution, toute évolution n'implique pas fo

(1) « Le fait qu'une chose est en train d'évoluer ne prouve nulle ment qu'elle soit bonne; le fait que la société a évolué ne prou pas qu'elle ait fait un progrès. Ce point est important, car, so l'influence des conceptions biologiques, les deux idées sont bien so vent confondues et le fait que de certains êtres humains ont évolu dans de certaines conditions est considéré comme une évidence d la valeur de ces conditions, ou peut-être même comme la preuv de la futilité de certains idéals éthiques qui s'opposent aux proce sus évolutionnistes. » (Léonard T. Hobhouse, *Social Evolution an Political Theory*, p. 8-12, cité par C. M. Case, *Outlines of introdu tory Sociology*, Harcourt, Brace et Cie, New York, 1924, p. 930.)

ient progrès. Actuellement, les deux termes ont été fondus, de telle manière que l'on donne communément au progrès humain un sens chronologique au préjudice de son véritable sens éthique. Ce n'est pas à l'idée *succession* que nous devons recourir pour comprendre véritable sens du progrès, mais à celle de *finalité*. Elle uiert toute son importance chez l'homme, car notre ception de progrès individuel dépend de celle que us aurons de la finalité individuelle. Tel est le point ital à déterminer. C'est de lui que dépend tout le te.

Qu'est-ce que l'homme? Quelle est sa nature? Quelle sa finalité? C'est en fonction de la réponse à ces interrogations que s'orientera notre conception du progrès, si que, en général, de tout ce qui a trait à la vie individuelle et sociale. La fin spécifie les moyens dans l'ordre it entier des sciences et des activités pratiques.

En observant la nature et les êtres vivants, nous avons comment une conception *intégrale* (et non *partielle* mme ces conceptions réduisant l'être humain à la catérie et à la finalité d'un simple être animal), comment e conception véritablement *intégrale* de l'univers nous ène, naturellement, à voir chez l'homme une finalité périeure transcendante à l'ordre naturel. La nature véritable du progrès individuel réside réellement dans ce ouvement d'ascension libre vers cet ordre de spirituté (1).

Progresser c'est monter. Et monter, c'est passer de l'or-

1) « Cette marche vers la perfection est ce que nous appelons le ogrès. Le sens de la vie humaine ne peut consister que dans cette te pour le progrès. Si l'homme est au monde pour tendre à sa alité, le progrès sera la formule la plus exacte du devoir humain. » . Jacques Leclerc, *Leçons de droit naturel*, A. Dewitt, éd., Bruxelles, 27, vol. I, p. 105.)

dre matériel à l'ordre intellectuel et de l'ordre intellectuel à l'ordre moral. L'ascension à la vie surnaturelle n'est pas ce brusque passage d'une vie à une autre provoqué par la mort, ainsi que le comprennent vulgairement ceux qui admettent l'âme et son immortalité. La vie surnaturelle est commencée dans la vie naturelle elle-même et commence à se réaliser dès le début de celle-ci. Elle n'est qu'un développement, mais non une innovation. De sorte que la finalité surnaturelle de l'homme, qui explique sa nature véritable, gouverne sa vie naturelle tout entière et explique le sens de son progrès individuel. Surnaturel ne signifie pas seulement ce qui est au-dessus de la nature, mais bien tout ce qui, à l'intérieur de la nature, prépare cette tendance à la perfection, transcendante à la nature.

Le progrès individuel de chaque homme est, par conséquent, le sens véritable de sa vie.

A l'heure actuelle, dans cette période, où nous vivons, de disjonction entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, les hommes ont perdu le sens de *cette* notion de progrès et, de ce fait même, celui de la vie. De plus en plus, tend à prévaloir la conception générale d'une vie limitée à l'*immédiatisme*, aux fins prochaines et spécialisées. Cette absorption de la vie par les sens est proprement la négation de son sens véritable. Même chez ceux qui réagissent contre cette sensualisation, parfaitement explicable du reste et même logique, de la vie moderne, — même chez ceux-là, nous ne constatons pas qu'ils fassent le moindre effort pour rendre à la vie son sens *total*.

Ce sens total de la vie ne peut être que la réinsertion de l'ordre surnaturel dans l'ordre naturel, l'union intime entre l'un et l'autre, sans cette *succession brusque* que suppose une conception insuffisante de l'immortalité; sans cette rupture entre les deux ordres, triste héritage du cartésianisme; et, naturellement, sans la suppression du surnaturel.

laquelle fausse entièrement le sens du progrès indivi-
et humain.

sens du progrès individuel étant ainsi défini, cher-
s celui du progrès social, autre aspect général sous
el nous pouvons considérer la tendance du genre
ain à la perfection.

vie sociale ne se confond pas avec la vie individuelle.
ne peut réduire la sociologie à une interpsychologie ;
ces conditions, le progrès social ne s'exprime pas
uement par la somme des progrès individuels. Il
e un progrès social en soi ; c'est ce que nous appelons
munément *civilisation*.

n constate chez les sociologues modernes une tendance
parer nettement *culture* de *civilisation*. Le dernier et
,istral chapitre de la philosophie de l'histoire de Ber-
ff est consacré à l'analyse de cette opposition ; pour
en effet, civilisation signifie négation et mort de la
ure (1).

pengler, lui aussi, conclut que les civilisations ne sont

) « La civilisation est la mort de l'esprit de culture... La culture
ve du culte et se développe à partir du culte religieux... Chaque
ure (même matérialiste) est une culture de l'esprit... Dans la
lisation, ce qui domine sans restriction c'est l'économisme; de sa
re même la civilisation est technique... La civilisation détruit
ersonnalité... Le principe de personnalité n'apparaît que dans
cultures... La civilisation est futuriste. La culture cherche tou-
rs à contempler l'éternité... Le capitalisme industriel de la civi-
tion a été le négateur de l'esprit d'éternité, le négateur des sacra-
s... Le système industriel-capitaliste de la civilisation détruit les
dements spirituels de l'économie et prépare ainsi sa propre déca-
ce. » (Nikolaus Berdjaev, *Der sinn der Geschichte*. Otto Reichl
, Darmstadt, 1925, p. 286-300.)

Je ne me limite pas à lier l'esprit à la culture; je les identifie,
endu que la culture est, par nature, spirituelle, alors que la civi-
tion ne peut être que la négation de la spiritualité (ungeistig
n nur die Zivilisation sein). » (N. Berdjaev, *Die Weltanschauung
stoiewskis*. C. H. Beckschc Verl., München, 1925, p. 187.)

autre chose que des dégradations de cultures (1). D'autres auteurs, au contraire, subordonnant la culture à la civilisation, croient voir en celle-là les éléments de la passivité et en celle-ci les éléments de l'activité sociale (2). Cela permet de se rendre compte combien sont délicates les études faites dans ce domaine où l'on ne dispose même pas encore d'une unité terminologique. La même chose est exacte, du reste et d'une façon plus accentuée encore, pour toutes les sciences de l'esprit de plus en plus soumises à l'arbitraire subjectiviste.

Nous conservons ici au mot *civilisation* son sens classique, celui que lui garde Toniolo quand il définit la sociologie comme la science de la civilisation (3).

(1) « La civilisation est l'état extrême et le plus artificiel auquel puisse parvenir une espèce d'hommes. C'est un aboutissement. C'est une *fin* irrévocable, à laquelle on arrive toujours de nouveau correspondant à une nécessité intime... La civilisation *pure*, en tant que processus historique, consiste en une *dissolution* graduelle de formes déjà mortes, de formes devenues inorganiques. » (O. Spengler, *La Décadence de l'Occident*, trad. esp., Calpe éd., Madrid, 1923, vol. I, p. 54-55.)

(2) « Il est facile maintenant de voir dans quelle mesure sont antithétiques la société de civilisation et les milieux culturels naturels. La première a pour principe la personne humaine, intelligente et dominatrice, les seconds ont pour origine les agents — dont quelques-uns matériels et physiques — qui interviennent dans la formation humaine... Dans la première, l'homme façonne le monde, dans les seconds le monde pétrit l'individu... L'une atteste l'indépendance de l'homme; les autres sa dépendance... La société civilisée est une, unifiante; les milieux culturels sont multiples, divers, irréductibles. Il n'y a qu'une civilisation humaine, mais il y a un grand nombre de cultures... L'homme se cultive afin d'acquérir le pouvoir de s'élever à la civilisation... L'action des milieux culturels est un intermédiaire par lequel l'individu est conduit à la civilisation. » (J.-T. Delos, *L'Internationalisme*, dans « Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques », oct. 1928, p. 671-675.)

(3) « Au-dessus des groupes hiérarchiques de sciences sociales positives, se développe une science compréhensive ou synthétique qui est la sociologie, ou doctrine générale de la société et de la civilisation. » (Giuseppe Toniolo, *Trattato di Economia Sociale*. Lib. Ed. Fiorentina, 3e éd., 1906, vol. I, p. 5.)

e qui caractérise expressément cette conception est sens absolu et non relatif. De même qu'un progrès viduel absolu existe, qui ne se confond pas avec la ivité de chaque effort individuel, de même il existe un grès social absolu dont le mode d'être domine toutes nodalités particulières des civilisations. Le sens de ce grès collectif ne diffère pas de celui du progrès indivi- ; l'un comme l'autre signifient une *ascension* dans le de la *rationalité*. Le progrès social, comme le progrès viduel, est une marche vers la perfection, vers l'inté- ion des biens en leur principe, principe de spirituali- on qui épure et élève aussi bien l'être humain indivi- que l'être social ; « Civiliser, c'est spiritualiser », écrit itain (1).

importe de préciser très nettement cette idée de la archie ascensionnelle du progrès humain, aussi bien s ses modalités individuelles que dans ses modalités ales. Elle vise avant tout à redresser une grave erreur, séquence de la désintégration de la pensée moderne. grès a été fréquemment confondu avec *hypertrophie*. rs qu'il est indispensable de lui conserver scrupuleuse- it son sens nettement hiérarchique et *qualitatif*. 'rogresser c'est tendre à l'esprit. Cela aussi bien dans dre individuel que dans l'ordre collectif.

yant établi les traits communs aux deux formes du grès, voyons en quoi elles se différencient.

) « Toutes nos valeurs dépendent de la nature de notre Dieu. Dieu est Esprit. Progresser, — ce qui signifie pour toute nature re à son Principe, — c'est donc passer du sensible au rationnel u rationnel au spirituel et du moins spirituel au plus spirituel ; iser c'est spiritualiser. Le progrès matériel peut y concourir dans nesure où il permet à l'homme le loisir de l'âme. » (Jacques itain, *Art et Scholastique*, L. Rouart éd., 1927, p. 129-130.)

Je crois que la distinction principale réside en ce fai
que l'homme est une *fin* et la société un *moyen*. Le progrès
pour l'homme individuel, est, par conséquent, une finalit
en soi. Alors que le progrès social ne vise qu'une finalit
*ad alterum*. La société progresse afin de créer pour le
hommes les conditions indispensables à leur progrès ind
viduel. On ne peut donc tenter aucun progrès social s'
est conditionné par un sacrifice, quel qu'il soit, d'un pro
grès individuel. Tandis que le progrès d'un être humai
ne peut être entravé en rien par les nécessités du progrè
collectif. C'est dans ce sens que Charles Journet a écr
avec raison : « L'individu se subordonne à la société, et l
société à la personne. » Le progrès social est une fi
subordonnée au progrès individuel. C'est l'homme qu
est la mesure de la société, et non la société celle d
l'homme.

Cela n'implique nullement la moindre affirmation d'i
dividualisme ; celui-ci est la négation même du progrè
dans le sens où nous le considérons : essentiellement ha
monieux et limité par sa nature et sa complexit
L'homme, pour accomplir son progrès individuel, a néce
sairement besoin des divers *groupes* parmi lesquels so
activité se développe : la famille, la classe, le syndicat, l
nation, l'État, l'Église, etc... Il ne peut l'effectuer s'il s'o
pose ou résiste à ces groupes naturels qui permettent l
pleine expansion de sa nature d'être social. L'erreur d
l'individualisme consiste à *ne pas* tenir compte de c
modalités de groupement, condition propre de l'existenc
normale de l'homme. L'erreur du groupalisme exagér
consiste à tenir compte seulement de cette nécessité d
socialisation, subordonnant ainsi la finalité individuelle
la finalité collective.

Donc le progrès individuel constitue une finalité e
soi, et le progrès social une finalité pour les autres. Tell

e la distinction principale qui les sépare. L'autre con-
e en ce fait que la finalité du progrès individuel est
*scendentale*, tandis que celle du progrès social ou civi-
tion est *temporelle*.

ar conséquent, il n'existe pas *une* civilisation univer-
e, comme le prétendait l'évolutionnisme naturaliste
considérait le progrès social comme un lent avène-
nt de la matière à l'intelligence, de la barbarie à la
lisation, de la guerre à la paix, de l'animalité à l'hu-
nité, cela suivant une direction unilinéaire prédéter-
inée par le schéma aprioristique à l'aide duquel Spen-
avait cherché à synthétiser toutes les connaissances
maines. Il existe autant de civilisations (ou ce que
os appelle *cultures*) que de modalités des facteurs pri-
ires et secondaires capables de les affecter. Le temps,
milieu physique, la race, l'économie, la technique, le
le de culture intellectuelle, les formes religieuses, sont
ant d'éléments de différenciation des civilisations.

e progrès social absolu est uniquement la *finalité*,
einte ou non, de la société en ses divers groupes; le
grès social relatif est le degré *réel* d'ascension atteint
une civilisation déterminée. Les civilisations (ou *cul-
es*, dans le sens de Delos) se succèdent avec des carac-
es et des évolutions différentes, progressant et régres-
nt dans le cadre d'une finalité temporelle et éphémère.
es doivent viser à la création d'une ambiance de plus
plus favorable à l'expansion totale de la personnalité
maine. Elles seront d'autant plus parfaites qu'elles se
procheront davantage de cet objectif.

Trois conditions primordiales sont nécessaires au déve-
pement du progrès social : la *coopération*, l'*ordre* et la
*tinuité*.

La première, la coopération, exige la collaboration du
us grand nombre en vue d'un objectif commun. L'*unité*

est, par conséquent, la première condition de la sociabi lité progressive.

La seconde exige la coordination de tous les effor individuels en un tout unique ou plutôt harmonieusemen diversifié. L'*autorité* est la seconde condition de la socia bilité progressive.

La troisième exige la permanence de certains facteur et d'une idéalité commune, pendant un temps suffisan pour que tous ces éléments s'amalgament. La *vitalité* est la troisième condition de la sociabilité progressive.

Grâce à l'*unité*, le progrès social augmente les condition spontanées de collaboration qui triomphent des diversité excessives et s'opposent à l'action pathogène des facteur constants de dissociation que toute société porte néces sairement en elle. Grâce à l'*autorité*, le progrès social crée la structure extérieure et objective nécessaire pour main tenir cette unité à travers toutes les vicissitudes des temps. Par la *vitalité* enfin, le progrès social prouve si une société possède réellement les éléments de permanence de rénovation et d'avenir qui justifient et caractérisen les civilisations ascendantes. Tout progrès social tend à faire naître ces conditions dans chaque civilisation, afi que la vie en commun devienne de plus en plus profitabl à la vie individuelle.

Voilà donc, dans une rapide ébauche, quels me parais sent être les facteurs déterminants de la *nature du progrès* aussi bien dans sa forme individuelle que dans sa form collective.

Le progrès individuel tend à la formation de la *person nalité* humaine.

Le progrès social tend à la formation de la *civilisatio* humaine.

## II. — Conceptions du progrès

ien que nous la rencontrions à toutes les époques, l'i-
de progrès n'a pris une importance fondamentale,
s l'histoire, que de nos jours. C'est là une des consé-
nces du phénomène qui, dans le monde occidental, a
qué le début de l'âge moderne : la rupture de l'unité
liévale.

e moyen âge a parfaitement connu la notion de *pro-*
*moral*, de progrès ascendant, raison d'être et voie de
te vie humaine. La notion de *progrès social*, cependant,
ect sous lequel, dès lors, se présente l'idée de progrès,
e de la Renaissance. Nous ne pouvons affirmer que l'i-
de progrès ait surgi à ce moment seulement : ce serait
xact ; mais nous devons affirmer que l'idée de progrès
ris, à partir de cette époque, une orientation totalement
érente. Sa conception classique était une conception
*ticale*. Sa conception actuelle a commencé dès lors à
e une conception *horizontale*. Telle me paraît être la
férenciation nette que, dans cet ordre d'idées, nous
tons entre la conception traditionnelle et celle qui s'est
veloppée depuis le XVI^e^ siècle. En effet, nous pouvons
server la marche suivie, depuis ce moment, par cette
uvelle conception du *progrès plan* succédant à la con-
ption chrétienne du *progrès dans l'espace*, si l'on peut
osi dire.

La Renaissance a consisté essentiellement en une redé-
uverte de la terre et de l'homme. Les grandes restau-
tions de l'art, des lettres gréco-latines, les découvertes
ographiques, les premières clartés de la science positive,
début de la technique moderne (si clairement visibles
ez des hommes comme Léonard de Vinci, par exemple),
ut cela fut le signal d'un changement radical dans l'o-

rientation de la civilisation. Au sens du ciel, finalité s
mouvement historique et social prédominant d'une fac
croissante depuis l'avènement du christianisme et q
déjà s'élaborait auparavant dans les métaphysiques gr
ques et hellénistiques, va succéder le sens du monde, p
orienter et interpréter toute vie individuelle ou social

Or, ce changement d'orientation devait affecter fond
mentalement la conception du progrès, c'est-à-dire da
le sens de la perfection. A une élévation constante d
l'homme à *Dieu* dans un univers réalisé en toutes ses p
ties essentielles, vint se substituer une élévation cro
sante de l'homme au-dessus de *la nature*, dans un unive
*se réalisant* par degrés.

La notion de progrès, au XVIII[e] siècle, marqua vi
ment cette nouvelle orientation vis-à-vis de la concepti
qui prévalait encore, d'une certaine manière, au XVII[e] si
cle. Il suffit de comparer les deux conceptions du progr
historique, interprété par le génie profondément chrétie
de Bossuet et par la figure essentiellement anti-chrétienn
de Turgot. Le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bo
suet est de 1681 ; le discours en Sorbonne de Turgo
dans lequel il a ébauché pour la première fois sa théor
du progrès, est de 1750.

Au cours de ces 70 ans, la société avait évolué profo
dément. Bossuet, la grande voix de la conception trad
tionnelle admise encore par le XVII[e] siècle, montrait l
grands empires se succédant sous l'action invisible d
la Providence ; cela d'une façon qui ne correspondait pa
toujours à la véritable conception chrétienne du progrès
car il le présentait sous des formes par trop subordonnée
au but de son œuvre : l'éducation politique du Dauphin
C'était cependant encore une conception unilinéaire o
la religion jouait le rôle de force dynamique de l'histoire
Et pour cela même, elle s'entourait de mystère. Le pro

ncialisme de Bossuet a été une proie par trop facile
r les critiques anti providencialistes de nos jours qui
'ont jamais lu. Car le *Discours sur l'Histoire Univer*
appartient à cette classe d'ouvrages que tout le monde
ique, mais que personne ne prend la peine de lire. Le
videncialisme de Bossuet comporte un aspect que l'ex
ience historique rend de plus en plus patent : l'*im*
*u*. « Tous ceux qui gouvernent se sentent subordon
à une force supérieure. Ils font plus ou moins qu'ils
pensent et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir
effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions
les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne
vent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils
uissent forcer (1). »

Turgot, en 1750, devait reprendre le problème de Bos
et qui était simplement celui du progrès au cours de
volution historique ; et le reprendre pour lui donner
e nouvelle orientation que le rationalisme du
VIII^e^ siècle dirigeait contre l'interprétation chrétienne
l'histoire. Dans les essais de Turgot qui exposaient la
ception du XVIII^e^ siècle relative au progrès et que
ndorcet se contenta de développer et de systématiser
s son *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*,
1794, deux idées nouvelles apparaissaient : la suppres
n des causes surnaturelles dans l'évolution du genre
main et la marche nécessaire vers le perfectionnement
ntinu (2).

1) Bossuet, *Discours sur l'Histoire Universelle*, Hachette éd., in fine.
2) « Décrire l'action des causes générales et nécessaires, celle des
ses particulières et des libres actions des grands hommes et le
port de tout cela à la constitution elle-même de l'homme, mon
r le ressort et le mécanisme des causes morales par leurs effets,
st cela l'histoire pour un philosophe. » (Turgot, *Œuvres*, t. II,
[illegible]) Cf. Georges Sorel, *Les Illusions du progrès*, M. Rivière
., 4^e^ éd., 1927, p. 223.)

Telles sont les deux grandes innovations que l XVIII[e] siècle devait apporter à l'idée de progrès. Le sc de la perfection était totalement modifié. Toute acti surnaturelle étant supprimée, les facteurs religieux déd gnés et les causes morales réduites à l'action rationne et subjective des individus, — le progrès devenait u simple domination progressive de la nature, une ordi tion croissante de la société, un développement gradu de l'individu, le tout sous l'action de causes naturell sur un plan naturel, sans aucune finalité transcendante.

Le sens traditionnel du progrès était modifié et l'h monie de l'univers mutilée. C'était le début de la tyranni de la visibilité. Et, en même temps, la prédominan croissante des valeurs économiques sur les valeurs spi tuelles. Le progrès allait de plus en plus perdre sa sig fication qualitative pour assumer un aspect quantitatif.

Si au XVIII[e] siècle, en France, c'était l'idéologie d progrès qui se modifiait, en Angleterre, sa pratique mêm prenait un aspect nouveau. A la révolution sociale poursuivant sur le Continent, correspondait dans les Il Britanniques, point de départ des germes de cette rév lution sociale, avec des esprits comme Hobbes (165 Locke (1690) ou Hume (1740), la révolution industriell L'introduction de la *machine* devait devenir le phénomèn central du monde moderne. Et la conception du progr ne pouvait manquer d'être radicalement influencée p ce facteur essentiellement nouveau qui allait bouleverse totalement l'ordre des valeurs sociales. Théoriquemen le progrès avait déjà cessé d'être une ascension au mond des valeurs absolues pour devenir une élévation dans l monde propre des valeurs relatives. Pratiquement, pr grès signifiait surtout perfectionnement technique, dom nation croissante de l'homme sur la nature.

Cette notion relativiste et temporelle du progrès succé

t, au XVIII[e] siècle, à sa conception transcendentale
érieure, devait trouver en Condorcet celui qui allait
ystématiser et dans la Révolution française les réali-
eurs de l'œuvre de destruction que cette idée entraî-
t pour la structure sociale de l'Ancien Régime.
L'optimisme progressiste, contenu dans la conception
Turgot et développé par Condorcet, rencontra son
pansion intégrale au XIX[e] siècle. Deux courants prin-
aux s'emparèrent du nouveau mythe : le courant idéa-
e en Allemagne avec Kant, Fichte, Schelling et surtout
gel. Et le courant naturaliste qui prit la prépondérance
ec Auguste Comte, Spencer et Marx. L'un et l'autre
présentent l'*immanentisme* de la nouvelle formule de
ogrès, s'opposant au transcendentalisme de la précé-
nte. Ils partent, l'un et l'autre, du postulat du *progrès*
cessaire. Le sens de la vie humaine, de l'histoire, de la
ilisation devient, tout simplement, la réalisation néces-
ré au cours du temps d'un perfectionnement naturel
graduel de la société.
Quelques-uns en arrivèrent même à élaborer une théo-
du perfectionnement biologique et intellectuel indé-
i de l'espèce humaine. C'est là un des plus grands repro-
es que Spencer ait fait au progressisme insuffisant de
mte. Comte acceptait le progrès social comme la loi
ême du dynamisme historique. Mais il se refusait à con-
lérer l'être humain comme doué d'une capacité biologi-
ie et psychologique indéfinie à progresser (1). Spencer
evait aller plus loin dans la théorie naturaliste du progrès
n soumettant l'espèce humaine elle-même à la loi de l'é-

(1) « En niant, comme il le fait, que l'espèce soit indéfiniment
odifiable, Comte montre qu'il ignore une des vérités capitales que
biologie fournit à la sociologie, une vérité dont l'oubli remplit
erreur toutes les explications sociologiques. » (N. Spencer, *Intro-
uction à la Science Sociale*, trad. fr., Alcan éd., p. 353.)

volution indéfinie. L'homme était un animal capable d'
progrès physiologique et psychologique sans limite, a
menant à réaliser, un jour, sa propre perfection sur ter
C'était la théorie du progressisme absolu se maintenan
d'autre part, entre les limites de tous les dogmes du spé
cerisme : évolutionnisme, industrialisr
libéralisme, agnosticisme, naturalisme, etc. Tout ce
devait être l'image même de l'*optimisme social*, symbo
typique du XIX^e^ siècle.

Les trois autres grandes théories, celles de Heg
Comte et Marx, bien qu'absolument différentes entre elle
ne manquent pas de suivre le même rythme optimiste
progrès *naturel et nécessaire*, legs du XVIII^e^ siècle
XIX^e^, que celui-ci systématisa en ses grands systèm
philosophiques et chercha à réaliser dans les progrès d
libéralisme économique et politique par le capitalisme
la démocratie.

Hegel considérait l'histoire comme la réalisation
l'esprit au travers d'un processus dialectique, — thès
antithèse et synthèse — constituant la *loi métaphysiq
des trois états* qui s'opposait à la *loi positiviste des tro
états* de Comte : théologique, métaphysique et positi
L'un et l'autre, cependant, représentaient un progrè
naturel et nécessaire, dans cette ambiance d'optimism
et de naturalisme prédominant à l'époque. Le progrè
immanent était la loi même de l'histoire, aussi bien pou
Hegel que pour Comte ou Spencer. Pour eux, les moda
lités de la réalisation de la loi étaient des choses secon
daires, eu égard au phénomène lui-même du progrès. L
*progrès en soi* constituait la finalité des civilisations.

Marx, bien qu'il soit parti de postulats opposés, bie
qu'il ait nié tout dogmatisme philosophique et construi
sur le pur pragmatisme social, suivant son hypostase d
concept de classe, Marx arriva, au fond, à un résulta

tique, car il considérait le progrès des méthodes de luction comme le déterminisme immanent de l'éléva- de l'humanité en bien-être et en perfection. Dans ce le progrès était encore la loi de toute évolution, pro- *naturel et nécessaire* aussi, bien que subordonné à tres rythmes. A la loi de l'évolution adaptative et rieure de Spencer, à la loi de contre-révolution intel- uelle et positive de Comte, à la loi de domination ssante et fatale de l'État, de Hegel, Marx opposait la le la révolution nécessaire par la victoire successive ne classe sur l'autre, des nobles sur les clercs, des rgeois sur les nobles, des prolétaires sur la bourgeoi- Dans cette conception, le progrès est la réalisation essive de ces victoires des classes dominées sur les ses dominantes. Le progrès est le passage de l'empi- ne économique au capitalisme et du capitalisme au mmunisme. Le progrès est une marche nécessaire et stante vers la prédominance organisée de l'économi- , par la suppression des idéologies qui dénaturent le térialisme social. A la loi métaphysique des trois états Hegel : thèse, antithèse, synthèse, — à la loi positi- e des trois états de Comte : théologique, métaphysi- e et positif, — Marx opposait la loi économique des is états : féodalisme, bourgeoisie, prolétariat.

Dans toutes ces théories naturalistes du progrès au X^e^ siècle, nous trouvons le même trait dominant : otimisme. Le progrès est une marche nécessaire et turelle de l'humanité qui passe toujours d'un stade érieur à un stade supérieur, aux dépens d'une simple aptation naturelle, comme le voulait Spencer ; aux pens du passage fatal du théologique au positif, comme voulait Comte ; aux dépens de la subordination de l'in- vidu à l'État, comme le voulait Hegel ; aux dépens de volutions successives, comme le voulait Marx, mais

toujours en montant, dans le plan de la nature elle-mêm bien entendu.

Tel est le trait dominant, du moins je le crois, de conception du progrès du XIX^e siècle.

Eh bien ! le XX^e semble nous offrir une conception d métralement opposée. La guerre et la révolution ont é les deux cris d'alarme qui ont réveillé de nombreux ing nus de l'euphorie périclitante des vagues spencerism du siècle passé.

Alors que, en Russie ou aux États-Unis (avant la de nière crise économique tout au moins), le « babittisme triomphait (1), nous voyons, chez les esprits les plus lu des ou les plus tragiques, une réaction qui atteint parfo un extrême opposé à l'optimisme progressiste du XIX^e si cle. Le cas de Spengler est par trop connu pour qu soit nécessaire de rappeler sa *Décadence de l'Occident.* cherche chez d'autres auteurs allemands contemporai l'expression d'une idée de progrès diamétralement opp sée à celle de Spencer ou de Hegel dérivée plutôt ( nous voulons trouver ses origines) de celle de Tolstoï, d Schopenhauer ou de Nietzsche au XIX^e siècle. Je veu faire allusion à ce groupe de Ludwig Klages, Edgar Dacqué et Theodor Lessing, pour citer seulement le plu fameux, qui a inverti catégoriquement le *progressism* optimiste du XIX^e siècle pour arriver à un véritabl *régressisme* absolu. Comme il est impossible d'exposer le conceptions de tous ces penseurs, je me limiterai a noyau des idées de Lessing (ne pas le confondre avec so prédécesseur du même nom qui, en 1780, a publié so *Erziehung des Menschen Geschlechts*, tableau véritable ment précurseur de celui de Condorcet).

(1) Cf. Sinclair Lewis, *Babitt*, tr. fr., Stock éd., 1930 : « En Amé rique, aujourd'hui, Babitt s'écrit babitt » (Préf. de Paul Morand).

e Lessing pessimiste d'aujourd'hui explique comment
grands *progressistes* des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles —
) (1725), Voltaire (1756), Lessing (1780), Herder
4), Condorcet (1794), Comtē (1847), Darwin (1859),
ncer (1860), Buckle (1860), Lecky (1865) — ont cru
voir construire une nouvelle conception de progrès
les ruines de la conception chrétienne. A son avis,
endant, ils n'ont rien fait d'autre que de prolonger le
stianisme. « Avec eux, nous assistons, dans le monde
dental, à la mascarade d'une nécessité de foi déguisée
science du progrès et de l'évolution (1). » Pour frapper
antage les lecteurs par cette présentation inattendue
l'idée de progrès dans le monde moderne, il se sert
ne comparaison fort heureuse où il présente le passage
catholicisme au protestantisme et de celui-ci au natu-
sme moderne comme une dilution de plus en plus
ipide des grandes et puissantes vérités primitives (2).
Mais Lessing ne réussit pas à triompher de son déses-
r nietzschéen, ni de son attraction pour le panthéisme,

) Theodor Lessing, *Untergang der Erde am Geist*, W. A. Adam
, Hannover, 1924, p. 310.
:) « Je désire (pour expliquer l'idée de décadence croissante)
ndre une comparaison qui frappe le lecteur. Une grosse pincée
thé (Theeblüte) né en Orient est préparée en Europe. Le christia-
me paulinien est la première infusion et la plus forte. La Réforme,
: seconde infusion, plus aqueuse et plus faible. La science moderne
sa formation de sectes (telles que le monisme, le pragmatisme,
;nosticisme, le fictionnalisme, le criticisme, etc.) constitue la
nière infusion déjà infiniment aqueuse et qui n'a plus le goût de
vieilles fleurs d'Annam. Aux yeux gênés par leur excessive proxi-
té, les trois âges, catholique, protestant et positiviste, semblent
pposer radicalement. Cependant, la postérité qui ne considère
e les grandes lignes verra qu'il s'agit de trois formes diverses et
cadentes et, de ce fait même antagonistes, de même esprit... Le
rfum des fleurs de thé, c'est-à-dire sa vie cosmique, métaphysique,
vapore de plus en plus. Et, de plus en plus également, l'infusion
ueuse de l'esprit occidental, c'est-à-dire la logique et l'éthique
maines. » (Th. Lessing, *op. cit.*, p. 311.)

et termine son tableau impressionnant de la décadence du monde occidental en s'écriant : « Il est possible que la vie n'ait aucun objectif. Si elle en a un, ce ne peut être qu'une fin négative (p. 315). D'autant que l'Esprit de Dieu est en même temps la Mort ou le Démon, de la même manière que l'Enfer (Hölle) n'est qu'une autre forme du mot Lumière (Helle) (1) ».

Mais ce n'est pas seulement dans l'Allemagne vaincue que nous constatons l'expression de cette philosophie du progrès en termes parfaitement antagoniques à ceux de l'optimisme du XIX[e] siècle. Dans la France victorieuse elle-même, la réaction contre la conception scientiste représentée par le Renan de l'*Avenir de la Science* (1849) est exprimée par ses meilleurs esprits. Je ne puis ici que citer les titres de deux œuvres récentes ; toutes deux ayant eu les plus grandes répercussions philosophiques et sociales et toutes deux prêchant avec des intentions radicalement différentes la même philosophie du progrès négatif : *La trahison des Clercs* ou la *Fin de l'Éternel* de Julien Benda et la *Mort de la Pensée Bourgeoise* d'Emmanuel Berl. Pour résumer cette conception pessimiste du progrès, si catégoriquement opposée à celle du XIX[e] siècle, je transcris ici la période finale et prophétique de cette *Trahison des Clercs* aussi puissante que sophistique :

Nous disions plus haut que la fin logique de ce réalisme intégral professé par l'humanité actuelle, c'est l'entretuerie organisée par des nations ou des classes. On en peut concevoir une autre, qui serait au contraire, leur réconciliation... Et dès lors, unifiée en une immense armée, en une immense usine, ne connaissant plus que des héroïsmes, des disciplines, des inventions, flétrissant toute activité libre et désintéressée, bien revenue de placer le bien au delà du monde réel et n'ayant plus pour dieu qu'elle-même et ses vou-

(1) Th. Lessing, *ibid.*, p. 460.

, l'humanité atteindra à de grandes choses, je veux dire à une mise vraiment grandiose sur la matière qui l'environne, à une cience vraiment joyeuse de sa puissance et de sa grandeur. Et toire sourira de penser que Socrate et Jésus-Christ sont morts cette espèce (1).

ette page formidable, image de notre tragique ° siècle, je la rapproche ironiquement de ce que disait got, en 1750, quand le mythe naturaliste du progrès commençait à s'agiter dans son berceau : « La masse t entière du genre humain, par des alternatives de ne et d'agitation, de biens et de maux, marche conti-llement, quoique lentement, vers une perfection de s en plus grande (2). » L'irrationalisme historique de ien Benda se trouve au pôle opposé du rationalisme Encyclopédistes. Au cours de ces deux derniers siè-, la conception du progrès a également oscillé de pôle ôle.

Même si nous prenons des esprits moins extrêmes que sing, Benda ou Berl, mais bien représentatifs cepen-it de deux courants différents de la pensée du XX^e siè-, Bergson et Maritain, nous rencontrons chez l'un et itre le même refus du dogme du progrès nécessaire. ritain le dit explicitement, quand il fixe en d'admira-s pages le véritable sens de cette idée qui appartient à groupe des « idées folles » que Chesterton voit errer à vers le monde moderne (3). Bergson, lui, le laisse endre implicitement, bien qu'il n'ait encore publié ni théodicée ni sa sociologie (4).

) Julien Benda, *La trahison des clercs*, Grasset éd., 1927, p. 247.
) Cf. Georges Sorel, *op. cit.*, p. 223.
) Jacques Maritain, *Theonas*, Nouvelle Libr. Nat., 1925, VII à X.
) « Ce qui semble résulter expressément des principes établis s l'*Evolution créatrice* est que le progrès, bien qu'il dépende de bliance matérielle, limité et canalisé à chacun de ces moments le milieu, par les circonstances et par tout le travail antérieur de

D'autre part, ceux qui admettent l'idée du progr continu comme la condition même de la vie, ceux cherchent à y introduire toutes sortes d'atténuations de compensations ; ils aboutissent ainsi plutôt à un mo vement pendulaire qu'à une ascension continue ; tel e le cas, par exemple, de la « loi des deux états » que Web oppose à celle qui a fait aujourd'hui faillite, la « loi d trois états » de Comte (1).

L'Amérique, et surtout l'Amérique du Nord, qui, dépit de ses apparences, est bien souvent davantage continent du passé que celui de l'avenir, l'Amérique pe être considérée, aujourd'hui encore, comme la principa héritière du progressisme optimiste du XIX^e siècle. existe cependant dans ce pays des esprits conn H.-L. Mencker, Hartley Wickhare, Paul Helmer Mor Waldo Frank, J. Wood Krutch et d'autres encore, au yeux de qui l'Amérique apparaît comme trop civilisé pour que le mythe du progrès puisse y faire souche ; pou ces penseurs, les nouveaux barbares de la Russie soviét que sont les véritables représentants actuels de l'idéolo gie progressiste du XVIII^e siècle.

la vie, est également, à tout moment, un acte de volonté et ur intensification de la conscience, une lutte, un risque osé et un ob tacle surmonté... Dans une telle doctrine le progrès est possibl mais n'a rien de fatal. » Louis Weber, *Le rythme du progrès*, Alca éd., 1913, p. 48-49).

(1) « A la loi des trois états que le positivisme pensa pouvo déduire d'une documentation insuffisante et de l'histoire limitée au civilisations méditerranéennes et occidentales, je propose de subst tuer une formule qui résumerait schématiquement le rythme évo lutif et qui serait la *loi des deux états*. L'intelligence technique s développe, à de certaines époques, jusqu'à épuiser sa capacit d'invention et de pénétration pratique du monde, compatible ave une certaine base idéologique antérieurement constituée. A son tou l'intelligence réfléchie s'empare des résultats de la technique et s'e sert directement pour s'élever à une vision plus haute et à une cons cience plus complète des choses, en s'appuyant sur les données d la conscience sociale. » (Louis Weber, *op. cit.*, p. 301-302.)

n voit donc que la conception du progrès, depuis sa ure, au début de l'âge moderne, avec le sens d'une ation au surnaturel, a suivi une courbe d'évolution ndante puis descendante, puisqu'elle est passée d'un ême optimiste, au siècle passé, à l'extrême pessimiste, ios jours. C'est le poison naturaliste qui a désorienté e idée, l'a *mégalomanisée*, si je puis ainsi dire, en l'ar- iant de son insertion harmonieuse dans le complexe réalités humaines et sociales, où elle a et aura toujours lace nécessaire et limitée.

## III. — Limites du progrès

our terminer ces brèves considérations, voyons com- nt l'idée de progrès doit être réintégrée dans notre psychologique et sociale, sans acquérir cette autono- e que les rationalistes du XVIII[e] siècle lui attribuaient, se réduire à néant, comme le veulent les irrationalistes uels.

l est nécessaire, avant tout, de comprendre que cette e, comme du reste toutes celles qui s'appliquent aux eurs historiques et sociales, est intimement subordon- e à nos conceptions philosophiques. Elle sera ce que les-ci seront. Étant donné que le XVIII[e] siècle, pré- idant subjuguer la tradition et l'autorité, considérées nme des éléments de la connaissance, voulut recons- ire l'univers sur la base infiniment fragile de la raison lividuelle, — toutes les idées sociales devaient subir mêmes oscillations que les idées philosophiques. Et oique l'on ait voulu éviter le désastre en remplaçant la taphysique par la science, — la tentative était utopi- e. Car les sciences naturelles (type de cette science

nouvelle s'opposant à la métaphysique traditionnelle) pouvaient convenir intégralement ni fondamentalement à l'ordre des *valeurs* qui était celui des sciences sociales et anthropologiques. La conséquence de cette erreur fut, nous l'avons vu, que de constantes oscillations se manifestèrent entre les conceptions naturalistes infiniment variées du progrès, dont nous n'avons donné qu'une très rapide ébauche.

Un seul remède à cette situation : la restauration d'une métaphysique saine pour ramener l'équilibre entre cette quantité de sciences, dissociées et sans maître, qui vivent et se multiplient aujourd'hui aveuglément à travers le monde. La conception de progrès est une de ces nombreuses idées dont on n'appréciera exactement la valeur relative que le jour où l'homme sera de nouveau convaincu de la hiérarchie essentielle des valeurs naturelles et surnaturelles (1).

Pour lui donner son importance exacte, il est essentiel de procéder aux distinctions nécessaires. Le progrès est devenu un mythe quand on a voulu le considérer comme la finalité même de la vie, ou, du moins, quand on prétendait en faire une loi *générale et uniforme*, alors qu'il n'est autre chose qu'un mouvement multiforme et particulier, variant en fonction des trois aspects suivant lesquels nous le pouvons envisager dans l'ordre individuel et dans l'ordre social : comme progrès matériel, comme progrès intellectuel et comme progrès moral.

*a*) Le *progrès matériel* est le domaine véritable du progrès indéfini. La naturelle mutabilité de la matière

(1) « La notion de progrès n'a de sens que si nous la fondons sur une métaphysique, sur une conception générale du monde et de l'homme qui lui assigne une finalité. » (J. Leclercq, *Leçons de Droit Naturel*, op. cit., p. 138).

. pratiquement capable d'améliorations sinon infinies, noins dans les limites extrêmement étendues (1). e capacité excessivement ample du progrès matériel nné naissance dans le monde moderne à la concep- optimiste du progrès nécessaire et indéfini dans tous domaines. Le progrès industriel de l'Angleterre a pé si fortement l'imagination de Spencer qu'il est nu le théoricien du progrès illimité du genre humain. même que, aujourd'hui, le monstrueux progrès éco- ique de l'Amérique du Nord a fait de ses sociologues, ples de Giddings, les continuateurs de l'optimisme utionniste de Spencer.

ais cette capacité indéfinie du progrès matériel ne pas être entendue en termes absolus. La civilisation érielle subit toutes les vicissitudes de tout cycle cul- l; des progrès même matériels ont été perdus, tels ains procédés de fabrication des Égyptiens ou de peu- primitifs, la tradition ne les ayant pas conservés. ourd'hui cependant, cela devient beaucoup plus rare; progrès matériel quelconque peut subir une éclipse s il ne disparaît pas entièrement. La vérité est que *ertrophie du progrès matériel* constitue un des phéno- es les plus dangereux pour le monde moderne. Aucune isation ne peut espérer ni équilibre ni élévation réelle, la coïncidence hiérarchisée des trois formes que j'ai es du progrès. Or, pour d'autres civilisations, cette ertrophie du progrès matériel a été un symptôme pré- eur de formidables catastrophes. La même chose, du e, se produit à l'heure actuelle; la *machine* a prolongé finiment les membres *opérateurs* de l'homme sans que facultés *morales et spéculatives* aient suivi ce dévelop-

(1) Jacques Maritain, *Theonas*, op. cit., p. 165.

pement exagéré de la capacité de manipulation et d'ut
sation intensive de la matière.

Nous nous trouvons, par conséquent, en présence d'
état de grave déséquilibre. Le progrès matériel moder
amène à une *multiplication artificielle de la matière* (s
production) qui constitue, pour l'harmonie du monde,
plus grave des menaces.

*b*) Le *progrès intellectuel* est plus lent et moins visib
que le progrès matériel. « Il ne s'agit pas, dans ce c
d'opérer sur de la matière mais bien d'apporter la vér
à l'âme (1). La loi du progrès est ici fortement reliée
une loi de permanence, car le développement des scienc
n'est pas une mutabilité incessante comme celui de
technique, mais bien une construction sur les bases de
qui est déjà acquis. Dans ce sens, on peut également p
ler d'un progrès perpétuel des connaissances, comme
disait admirablement saint Thomas en exprimant cet
collaboration que les générations et les cultures succes
ves doivent se prêter les unes aux autres en vue de
lente acquisition de la vérité :'

Il est naturel que l'intelligence humaine s'élève graduellement
l'imparfait au parfait. Nous voyons ainsi, dans les sciences spé
latives, que les premiers philosophes nous ont laissé des œuv
imparfaites qui furent ensuite perfectionnées par leurs successeu
Il en est de même dans les sciences opératives : les premiers
s'essayèrent à des inventions utiles à la communion humaine
taient pas en situation de tout voir par eux-mêmes ; ils établir
ainsi des institutions imparfaites et pleines de défauts que le
successeurs modifièrent en les perfectionnant (2).

Les sciences pratiques aussi bien que les sciences sp
culatives sont capables, par conséquent, d'un prog

(1) *Ibid.*, p. 173.
(2) *Sum. Theol.*, I^a II^ae, q. 97, art. 1.

ssant. Et ce progrès intellectuel doit prévaloir sur le grès matériel. C'est dans la sphère du premier que i-ci doit opérer afin d'éviter le déséquilibre existant ellement et que nous avons montré plus haut. Dans mites cependant du cycle du progrès intellectuel, les ordres de sciences, — pratiques et spéculatives, — ent être reliés également par une hiérarchie intime que, comme cela se produit dans notre civilisation uraliste, le progrès des sciences physiques et mathéiques ne se sépare pas des sciences métaphysiques, nant ainsi lieu à la situation dangereuse où nous nous vons : développement exceptionnel des sciences de natière et abandon croissant des sciences de l'esprit au arbitraire individuel. De là découle ce fait que nous s une physique et une biologie universellement admimais que nous possédons autant de psychologies que psychologues et autant de philosophies que de philoies, ce qui est tout simplement *un désastre*.

Le *progrès moral*, auquel nous pouvons joindre le *grès artistique*, est celui dans lequel le développement igne horizontale est minime ou nul ; en ce qui le conne, nous ne pouvons parler réellement que de progrès s le sens vertical.

L'art ne connaît pas un progrès graduel au cours du ps. Il peut atteindre son point culminant au début ne civilisation et ne plus y revenir ensuite, comme il t subir les vicissitudes les plus variées, car il est intiment subordonné à la loi individuelle.

La morale, à son tour, au sens où nous l'entendons, qui celui d'une philosophie intégraliste de la réalité, ne end ni du progrès matériel ni du progrès intellectuel, is, au contraire, doit être la mesure de l'un et l'autre. s règles morales fondamentales, peu nombreuses et

extrêmement simples, sont indissolublement liées
nature même des choses, au principe absolu lui-mm
origine et finalité de tout ce qui est créé et, partan
toutes les formes du progrès.

La condition du juste développement des deux at
formes du progrès est leur subordination au pr
moral. C'est-à-dire que le *progrès horizontal* de l'humai
d'une culture, d'un peuple, ou même d'un individu d
être, naturellement, subordonné au *progrès ascensio*
de cette humanité, de cette culture, de ce peuple o
cet individu.

Telle est la conclusion à laquelle nous arrivo
cherchant dans *le progrès* le sens profond de la vie e
son éphémère évolution à la surface des choses, dans
dre individuel et dans l'ordre social.

Il existe donc deux sciences du progrès dans le ses
nous tentons de rétablir l'équilibre de ce concep
morale et la sociologie.

La morale est la science ayant pour objet les
humains et pour fin le progrès individuel.

La Sociologie est la science qui a pour objet le
sociaux et pour fin le progrès collectif.

Rio de Janeiro.

TRISTAN DE ATH

Adaptation française de Jean

# NOTES ET RÉFLEXIONS

## *Maine de Biran et son œuvre philosophique* (1)

Le volume reproduit les leçons faites à la Sorbonne par tor Delbos en 1910-1911. Il a été imprimé d'après une ie de manuscrit établie par M. Maurice Blondel. Il reste endant deux lacunes et quelques phrases obscures. Même parfaitement rédigé, ce cours de Delbos reste une œuvre ritale qu'il était indispensable de publier. Les éditeurs ont illeurs ajouté une bibliographie des articles de Delbos sur ine de Biran et reproduit en appendice le plus important, s *deux mémoires de Maine de Biran sur l'habitude* paru dans Année *Philosophique* de 1910. En confrontant cette étude ec les leçons V et VI qui en sont la première rédaction, verra comment le grand historien travaillait.

Bien que Delbos n'ait pas écrit une biographie de Maine Biran, il a présenté le système en mouvement. Il a lui- me clairement défini son programme en tête de la der- re leçon : « Suivre dans ses développements et ses accrois- nents la pensée de Maine de Biran, depuis le jour où elle ntrevu le problème auquel elle devait obstinément s'atta- er, et qui était celui-ci : Sur quel point d'appui faut-il re reposer la vie pour qu'elle échappe aux troubles et aux ctuations de la sensibilité interne, pour qu'elle soit calme, donnée, conséquemment heureuse? »

Pour répondre à cette question, Biran a d'abord rêvé d'une ience de l'homme; partant de Condillac et de Bonnet, il outit à cette philosophie de l'effort qui fait craquer les

(1) Victor Delbos, *Maine de Brian et son œuvre philosophique*, 1 vol. 8° de 347 p. *Bibliothèque d'histoire de la philosophie*, Paris, J. Vrin.

cadres historiques et dogmatique : au delà de l'empirisme et du rationalisme, cette philosophie est également incapable de se plier aux formules d'une psychologie et d'une métaphysique séparée. Mais en suivant le mouvement même qui le conduit à cette étape, Maine de Biran constate l'insuffisance d'une science de l'homme réduit au *moi* coupé de ses attaches divines. Le principe de ce développement ou de cette conversion, Delbos en découvre le sens dans la « tendance à chercher le réel avant le possible et l'intelligible, à admettre que les êtres priment les lois, que l'existence est antérieure à la science » (p. 291).

En suivant les analyses si rigoureuses de Delbos, il semble que l'on assiste à une délivrance. Jamais le thème du philosophe contre son temps ne fut plus émouvant : Maine de Biran est un homme du XVIII[e] siècle, qui échappe à son siècle, et du même coup c'est le retour de la métaphysique en France. Tandis que Cousin retrouve la métaphysique dans l'histoire, Biran la retrouve dans son histoire. C'est pourquoi le premier fut un excellent conservateur de musée et son éclectisme ne fut que la médiocre préface d'un catalogue très riche où nous allons encore aujourd'hui chercher bien souvent des correspondances inédites, des traductions, etc... Le second, au contraire, retrouve la métaphysique à sa source, dans une exigence de la pensée ; toute sa vie n'est que le lent et pathétique effort d'un esprit mal préparé à découvrir ses propres profondeurs ; le XVIII[e] siècle anti-métaphysicien et anti-mystique — j'entends : considéré seulement sous ces deux aspects — se détache lentement de son âme et de la nôtre. Maine de Biran ferme une parenthèse.

HENRI GOUHIER.

## *Léon Ollé-Laprune, moraliste chrétien*

Qu'est-ce qu'un moraliste? Un homme qui étudie spécialement les penchants et les habitudes de la nature humaine? Celui qui dissèque le cœur humain, prend pour sujet d'ob-

rvation nos vices et nos vertus et nous apporte de sages nseils pour lutter contre les premiers, accroître les secon- es? Ou encore, celui qui s'essaye à passer en revue, en tout n en partie, les préceptes qu'il faut observer, les fautes u'il faut éviter?

S'il en était ainsi, ce grand chrétien que fut Léon Ollé- aprune ne devrait pas figurer à la suite des Pères du Désert, Origène, de Bourdaloue, dans une liste de Moralistes chré- ens. Lui-même aurait protesté contre une telle méconnais- nce de son œuvre. Cependant, le nouveau volume présenté ar M. Jacques Zeiller est fort bien à sa place (1). En effet éon Ollé-Laprune a tenu à être un philosophe, un témoin e la Vérité; le guide auquel il revient sans cesse, c'est la aison, et c'est à la raison de ses lecteurs beaucoup plus qu'à eur sentiment qu'il fait sans cesse appel; mais ce véritable hilosophe a trop cherché la valeur d'action de cette vérité, rop aimé cet épanouissement de la pensée qu'est l'action umaine, pour ne pas être « un directeur de vie » et en ce ens un moraliste. D'ailleurs toute philosophie n'entraîne- -elle pas une morale, toute pensée forte n'est-elle pas ource de vie? L'auteur de *La Certitude morale* savait bien ue nous ne sommes pas de pures intelligences, que la vie de otre esprit est une, que séparer en nous l'intellectuel et 'homme d'action est faux et impossible; pour lui, il faut ller au vrai avec toute notre âme si nous voulons non seu- ement le connaître mais le comprendre, l'accepter, y adhé- er. Il s'est donc trop intéressé au problème de la vie morale our en faire jamais abstraction au cours de son œuvre, et es fortes pages que lui inspirèrent des sujets assez divers méritaient d'être recueillies. Nous trouvons chez lui les gran- des lignes de la morale éternelle, de la morale chrétienne, mais avec le souci constant, particulièrement intéressant, de conduire notre intelligence au point central, à la raison de la vie, à « cette raison de la vie » qui, suivant une de ses expres- sions, « est d'exprimer Dieu ». C'est là une de ses idées direc- trices. Mais il ne faut pas se contenter « d'exprimer Dieu » à l'intérieur de soi, dans le secret de notre vie intérieure, il

(1) *Léon Ollé-Laprune*, par M. Jacques Zeiller, collection « Les moralistes chrétiens » (textes et commentaires), Paris, Gabalda.

faut l'exprimer par toute notre vie, et c'est pourquoi le chrétien ne craindra pas de descendre au milieu du monde et de montrer que le chrétien ajoute à la conception la plus élevée de la personne humaine, la réalisation du plus haut idéal du citoyen : s'il est un groupe de vertus sur lesquelles Léon Ollé-Laprune revient avec prédilection, c'est sûrement celui des vertus sociales, des vertus du citoyen, et cette préoccupation apparaît en particulier dans son *Essai sur la Morale d'Aristote*, quand il achève dans le Christianisme l'ébauche si remarquable de l'homme parfait conçue par le grand philosophe grec. A cause de cette même préoccupation, les détails de la vie morale sur lesquels, au moins en paroles, tout le monde civilisé est d'accord, tiennent peu de place chez lui, et c'est pourquoi Léon Ollé-Laprune n'aurait pas voulu être appelé « moraliste » au sens le plus courant du mot. Ainsi c'est sur le fondement de la morale, sa place dans notre vie, le caractère et l'origine de son obligation, que le lecteur de ce philosophe trouvera des pages suggestives, que la raison et le bon sens dont elles sont pleines n'empêchent pas d'être entraînantes.

Ce sont ces pages, choisies dans toutes les parties de l'œuvre considérable de Léon Ollé-Laprune, que nous trouvons rassemblées dans le présent volume. Il ne faut pas croire d'ailleurs que nous ayons affaire à une anthologie banale, à une simple juxtaposition d'extraits : certes, c'est s'obliger à un travail important et parfois ingrat, que de retenir les passages intéressant le point de vue envisagé ici, et de les grouper ensuite en un tout coordonné qui représente bien la pensée de l'auteur. M. Jacques Zeiller a eu le mérite de réussir cette œuvre difficile avec un réel bonheur et il a joint à cette parfaite compréhension de la pensée qui lui a permis de faire une reconstruction une, le souci de disparaître devant les textes qu'il présente : quelques lignes brèves viennent seulement faire les liaisons indispensables entre les différentes parties et donner à l'ensemble une unité achevée.

Puissent ces pages étendre l'influence d'un philosophe et d'un chrétien qui a fait de sa vie un apostolat, et aider notre génération à mieux comprendre et à mieux « vivre » ce que nous avons à faire ici-bas : « La raison finale de la vie, c'est d'exprimer et d'imiter, par une opération personnelle, dans

œuvre réelle et continue qui peut elle-même se nommer la souveraine excellence, la Vie divine, en sorte que la ture raisonnable soit unie à la Vie parfaite et y trouve élicité. Et cela même, c'est aimer. » (p. 290)

C. DE PONTEVÈS.

## *L'Ontologie du Vedânta*

Le R.P. G. Dandoy, S.J., missionnaire au Bengale et édi- ır de *The Light of the East*, prononçait à Calcutta, en 1919, vant l'Indian Academy, des conférences sur le Vedânta, dont bjectivité a été garantie même par des pandits non occi- ntalisés, et qui, publiées en anglais, viennent d'être traduis en notre langue (1). Il y a lieu de nous en féliciter.

L'auteur se restreint au système de Çankara, qui est le édânta par excellence. Le point de départ du grand philo- phe indien est la recherche du bonheur, ou de la « déli- ance »; dans une annexe, M. O. Lacombe se demande si la ensée de l'Inde est si purement pragmatique, et si elle ne nnaît pas l'attitude spéculative; il répond que, malgré tou- s ses spéculations subtiles, elle ignore du moins « l'attitude éculative connue réflexivement comme telle, et jalouse- ent gardée à *tous* les degrés du savoir » (p. 176). Et, dans n autre commentaire, M. Maritain a bien raison de mon- er quelle « duperie » c'est que de prendre et de présenter Vedânta comme type de la « métaphysique » par excellence . 171). — Çankara base tout son système sur la foi au Veda

(1) *L'Ontologie du Vedânta*, essai sur l'acosmisme de l'Advaita, ır G. Dandoy, S.J., traduit de l'anglais par Louis-Marcel Gauthier, ommentaires de Jacques Maritain et Olivier Lacombe (vol. V des Questions disputées », coll. publiée sous la direction de Charles urnet et Jacques Maritain), 1 vol. in-12 de 188 pages, Paris, Des- ée, de Brouwer, 1932.

(ce qui veut dire proprement les Upanishads), lequel, dan le son même des mots qu'il contient, est éternel, incréé, sa auteur dont on puisse mettre la véracité en doute, et pa conséquent infaillible sur le seul sujet qu'il enseigne, Brahma et sa nature. (Il nous semble que le fidéisme n jamais porté ailleurs pareil défi à la raison.)

Tandis que la philosophie scolastique pose comme affir mation première l'existence du monde pour passer de là l'aséité divine, et résoudre le problème de leur conciliation le Vedânta çankarien suit la marche inverse : d'abord l'affir mation de l'Absolu divin, qui, d'après le « Veda », est tou en tout, parfait, éternel, sans parties, attributs ni modes, san rien d'autre en dehors de lui, tellement « Celui qui Est qu'il est le seul être, et tellement un qu'il ne saurait être objet de sa propre conscience réfléchie, ce qui oblige à con cevoir son « Ananda » (joie) tout autrement que notre bon heur. L'Atma est donc partie intégrante de notre être, e immédiatement notre lumière intellectuelle.

Alors d'où vient la multiplicité? Sur quelle plaque se décompose cette lumière si homogène? Le védantisme répond d'abord par la *Mâyâ*, l'Illusion, la Magie, qui est dans le Brahman et dupe son substratum lui-même. Pour le philosophe, la Mâyâ, qu'il peut concevoir comme puissance d'Içvara (Dieu « qualifié » par elle), est un mystère, « la cause inexplicable d'un monde inexplicable » (p. 72). Un regard plus profond lui révèle du reste que c'est encore une erreur de croire qu'il peut y avoir une Mâyâ, autrement que comme une illusion causée par l' « ignorance » (*Avidyâ*), également inexplicable et sans commencement. Il faudrait que le Brahma fût cause de Mâyâ : or il ne peut rien causer, parce qu'il est immuable, et que la causalité modifie toujours la cause. De même notre Soi, notre conscience, ne peut être identique au corps et à la personnalité psychologique, qui est son *objet*, donc essentiellement distinct de lui : autrement il serait *agent*, donc incapable de « délivrance », car toute action entraîne la souffrance. (Voilà le « hic » ; Çankara n'était-il pas « un bouddhiste déguisé »?)

Il faut encore *croire* tout cela avant de le voir. Tout le système n'est qu'un *removens prohibens*, pour rendre possible l'intuition immédiate de l'identité. Çankara croyait sincère-

ent être ce « délivré vivant », que doivent être d'ailleurs us les « gourous », qui ont *vu* (malgré les restes de leur *rma* qui les font encore penser et agir) que la Mâyâ n'est en, que le monde n'existe d'aucune manière. A la mort, ranchis de toute apparence de dualité, ils seront comme papillon qui tombe dans la flamme : « Celui-là seul con- it le feu qui s'y brûle », mais il ne reviendra jamais nous re ce qu'il y est devenu (p. 158).

Le P. Dandoy n'a pas de peine à montrer que Çankara ne sout nullement le problème des rapports de l'Absolu et du ntingent, mais qu'il le nie. La base de ce Vedânta est fai- e : une conception de la causalité prise des causes inférieu- s, et d'après laquelle l'effet modifierait nécessairement la ause (p. 140); l'hypothèse gratuite que le « Soi » doit être urement actuel sans rien de potentiel, et l'erreur que le jet ne peut être à lui-même son propre objet, ni réfléchir ur lui-même, ce qui n'est vrai que des corps. Il manque à ute cette doctrine la notion de l'*analogie de l'être*; alors, en ertu du principe de contradiction, il faut bien en arriver à ire impitoyablement que ce monde n'existe pas. D'ailleurs ankara a vu cette « doctrine admirable » que « Dieu est l'Ê- re » immuable. Maritain se demande si l'erreur n'était pas eulement dans la formule intellectuelle, tout ce système mpossible n'étant qu' « une formulation défectueuse de l'ex- érience de l'union » (p. 171). Peut-être, espérons-le, chez uelques-uns ; mais leur formulation, seule transmissible au ommun, a produit chez le grand nombre l'acosmisme et le uiétisme stérile que l'on connaît trop.

E.-B. Allo, O. P.

## *Le mouvement des idées scientifiques*

### Chimie moderne et Physique

L'absorption de la Chimie par la Physique

Je ne crois pas avoir souvent parlé de la Chimie en personne, dans cette chronique. Et pourtant, j'ai plus d'une fois fait allusion aux faits et aux théories chimiques. C'est que, de plus en plus, Physique et Chimie sont liées l'une à l'autre. Pendant longtemps, elles ont vécu sous le régime de l'entente cordiale, et des services mutuels. La Chimie a maintenu l'idée d'atome lorsque la Physique s'en désintéressait, fournissant ainsi une base de départ à la plus étonnante et la plus victorieuse des théories physiques d'aujourd'hui : l'Atomistique. La Physique, d'ailleurs, livrait à la science sœur ses procédés et ses instruments. Le petit livre de M. Jolibois, *Les Méthodes actuelles de la Chimie*, montre déjà, pour l'année 1923, combien la chimie d'alors était redevable à son aînée. L'ouvrage de M. P. Job, *Les Méthodes physiques appliquées à la Chimie* (1926), par son titre même, témoignait de la convergence des deux disciplines. Sa préface rappelait par exemple l'utilisation de la balance par Lavoisier, du spectroscope par Kirschoff et Bunsen, de l'électromètre par Curie. Mais l'auteur évoquait la « répugnance » qu'ont souvent les chimistes à paraître s'éloigner de la Chimie pure, et il rappelait que, « pour le chimiste, les arguments chimiques sont et seront longtemps encore, et à bon droit, les plus convaincants ».

La remarque reste vraie, mais la notion même de Chimie se perd de plus en plus dans la Physique. Quelques

vrages récents nous montrent bien cette absorption duelle, soit qu'ils en retracent l'histoire et en dégagent ens philosophique, ou que, purement techniques, ils is précisent l'application de la Physique à la Chimie.

## I

### Le Pluralisme cohérent de la Chimie moderne

M. Gaston Bachelard vient de nous donner une étude t intéressante, *Le Pluralisme cohérent de la Chimie derne* (1). M. Bachelard possède ce mérite double et e de connaître pareillement la philosophie et les scien- s : je rappelle combien ses thèses sur *la connaissance prochée* et sur *L'Évolution d'un problème de Physique : propagation thermique dans les solides* (2), témoignaient cellemment de cette richesse intellectuelle. Il écrit ailleurs de façon personnelle, avec, au travers d'un yle souvent dense et parfois malaisé, des trouvailles, es formules saisissantes.

Le titre de son nouveau livre est heureux. Un essai hilosophique sur la Chimie, fondé bien entendu sur un rieux travail historique et une connaissance profonde es faits actuels, est tout naturellement conduit à parler e *Pluralisme cohérent*. La pensée du chimiste, en effet, paraît osciller entre le puralisme d'une part et la réduc- ion de la pluralité d'autre part ».

Qu'est-ce à dire? L'idée est fort simple. Les progrès de a Chimie ont toujours consisté dans la découverte de ouvelles espèces. Aujourd'hui, nous en sommes à quel- ue cinq cent mille dérivés, sans que la liste soit close! Or, il est dans la tendance profonde de l'esprit humain l'identifier tant de variétés, de réduire un si vaste plura-

(1) 1 vol. in-8° de 235 pages, Vrin, 1932.
(2) 2 vol. in-8°, Vrin, 1928.

lisme. Les Anciens avec Thalès de Milet pensaient qu tout vient de l'eau, et avec Empédocle d'Agrigente ima ginaient quatre éléments ou « principes » à l'origine d'un telle diversité : la terre, l'eau, l'air et le feu. Aujourd'hui on sait que nous faisons « dériver » les complexes chimi ques de quatre-vingt-douze éléments.

*La notion d'éléme*

Il y aurait beaucoup à dire sur la notion d'élément Nous venons de voir que, pour les Grecs, c'était des prin cipes très vagues, des *états* plutôt, l'eau représentant l'hu mide, la terre le solide, et ainsi de suite. Lavoisier, le pre mier, dans son mémorable « Discours préliminaire » au *Traité de Chimie*, donne une définition scientifique et valable pour le domaine chimique : « Je me contentera de dire que si, par le nom d'éléments, nous entendons désigner les molécules simples et indivisibles qui compo sent les corps, il est probable que nous ne les connaissons pas : que si, au contraire, nous attachons au nom d'élé ments ou de principes des corps l'idée du dernier terme auquel parvient l'analyse, toutes les substances que nous n'avons encore pu décomposer par aucun moyen sont pour nous des éléments (1). »

Bien entendu, l'immortel fondateur de la Chimie moderne fait allusion ici aux moyens de la Chimie et à l'analyse chimique. Celui qui est sans doute en France le plus grand chimiste d'aujourd'hui, M. Georges Urbain, dans son excellent petit livre sur *Les Notions fondamentales d'élément chimique et d'atome* (2) proclame lui-même, après avoir cité Lavoisier : « Ce passage célèbre contient mieux qu'une définition du mot *élément*. Il renferme la philosophie qui dominera la Chimie dans son évolution durant plus d'un siècle. »

(1) *Traité élémentaire de Chimie*, 2e éd., 2 vol. in-8°, Paris, 1793; t. I, p. XVII.

(2) 1 vol. pet. in-4°, 172 p., Gauthier-Villars, 1925 (collection « Science et Civilisation »).

Mais la science a marché, les corps simples d'aujourd'hui sont plus ceux d'hier, — en attendant ceux de demain. corps chimiquement simple est celui qui persiste à ivers les réactions de la Chimie, celui que les moyens cette science ne peuvent décomposer. L'élément, c'est elque chose de plus subtil et de plus théorique : c'est substance commune, « l'idée pure qui défie toute des- iption positive », nous fait remarquer Urbain, qui se ouve dans les divers composés d'une espèce simple et ssi dans les *variétés allotropiques* de cette espèce. Un quelque chose de commun », en somme, au corps sim- e et à toutes ses combinaisons. Certes, il y a bien du ystère dans cette définition. La Physique la clarifie.

*La Chimie, chapitre de la Physique.*

Au fond, la tendance profonde de la Chimie c'est plu- ôt la pluralité, tandis que la Physique unifie. Pour en evenir à M. Bachelard, il nous donne justement une xcellente image de cette orientation du chimiste, lors- u'il écrit : « Le chimiste multiplie en quelque sorte les *istinguo*. » Toute science d'ailleurs, toute la science, tient ans cet apparent désaccord, cette marche double : « Si a pensée scientifique tend à l'unité dans l'explication, lle tend aussitôt à la diversité dans la découverte et dans invention (1). »

La Physique, elle, va au cœur du sujet. Le temps est oin où l'on pouvait dire de la Chimie : c'est la science des ransformations *profondes* de la matière. Les transmuta- ions spontanées que l'on voit en Radioactivité, les désin- égrations artificielles qu'on provoque depuis Rutherford, ont à coup sûr des phénomènes autrement profonds, et ui pourtant relèvent de la Physique. Autrement pro- onds, car nous savons qu'ils mettent en jeu le *noyau* ato- nique, tandis que les phénomènes chimiques n'intéres-

(1) G. Bachelard, *op. cit.*, p. 13.

sent que les électrons périphériques. Les phénomèn radio-actifs nous montrent le démantèlement du donjo central, les phénomènes chimiques de simples inciden de remparts. Entre ceux-ci et ceux-là, l'émission ou l'a sorption des rayons X sont intermédiaires : ils conce nent les « couches internes » d'électrons, sans cependa faire intervenir le noyau.

Aujourd'hui, ce n'est plus assez dire que d'affirmer convergence de la Physique et de la Chimie. *La Chim est un chapitre de la Physique.* Des faits comme la décou verte de la double molécule d'Hydrogène, il y a trois an — le dédoublement du vieil Hydrogène traditionnel e Ortho et en Para-Hydrogène — montrent que la Phys que ici n'est pas simplement théorie explicative, qu'ell ne se contente pas de « prédire le passé » comme on l'ob jectait dédaigneusement, mais que les phénomènes ch miques proprement dits rentrent complètement désorma sous sa coupe.

*La classification périodique des éléments par Mendeléef*

Chacun sait quelle importance a eue et garde, pour l groupement des faits, la fameuse *Table de Mendeléef* Vers 1869, et prenant probablement pour point de dépar des idées de J.-B. Dumas et de Chancourtois (1), savant français, le chimiste russe recourt systématiquement une analogie : « Les éléments, déclare-t-il, ont une pro priété exactement mesurable, c'est leur poids atomi que [...] Or, il résulte de toutes les notions précises qu l'on possède [...] que toutes les propriétés d'une substanc dépendent justement de sa masse, parce que toutes, elle sont fonctions des mêmes formes qui déterminent le poid du corps. Or ce dernier est directement proportionnel

(1) V. par exemple, G. URBAIN, *Les disciplines d'une Science, la Chi mie*, Doin (Encyclopédie scientifique), 1921, p. 86.

masse de la substance. Il est donc tout naturel de cher- ıer une relation entre les propriétés analogues des élé- ents d'une part et leurs poids atomiques d'autre ırt (1). » Mendeléeff établit donc une liste des éléments ır ordre de poids atomiques croissants.

Il n'y a pas à retracer l'odyssée de la célèbre *table*, l'un es textes les plus fameux de la Physique actuelle. [. Urbain, un jour, disait que tout ce que les Physiciens ɔnnaissent de la Chimie, c'est la table de Mendeléeff ; outade qui, du moins, n'est plus trop restrictive aujour- 'hui, car la célèbre table a rendu d'immenses services ux deux sciences et elle demeure à la base de l'atomis- .que moderne.

*Le nombre atomique et la loi de Moseley.*

Bien entendu, elle n'y est demeurée qu'en se transfor- nant un peu : il y a eu quelques retouches de détail dans e groupement des éléments et surtout, au lieu du poids tomique, c'est le *nombre atomique*, c'est-à-dire le numéro l'ordre de chaque élément dans la table, que l'on considère ujourd'hui. De l'Hydrogène, n° 1, à l'Uranium n° 92, on ait que chaque nombre atomique représente la charge ɔositive du noyau, donc le nombre d'électrons — parti- ules négatives — qui neutralisent cette charge. Le nom- ɔre atomique est approximativement la moitié du poids atomique.

La table de Mendeléeff est tout à fait entrée dans la science rigoureuse depuis la découverte par Moseley, en 1913, de la loi qui porte son nom (2). Moseley constata que les spectres de rayons X sont des propriétés unique- ment atomiques des corps formant la source du rayon. Ils sont totalement indépendants des combinaisons où

(1) *Principes de Chimie*, traduc. française, p. 146.

(2) On sait que le jeune et génial savant d'Oxford fut tué aux Dardanelles en 1915, à vingt-sept ans. On songe à l'oraison funèbre de Cotes, par Newton : « Si Cotes avait vécu, nous saurions peut-être quelque chose ! »

sont mêlés ces éléments. Ils sont dus, ainsi que nou l'avons dit déjà, aux électrons de la zone intérieure, l plus proche du noyau. Et la loi de Moseley précise quan titativement : « La racine carrée de la fréquence est un fonction à peu près linéaire du nombre atomique. Comme dit M. Urbain : « Les fréquences des principale lignes, de ces spectres, sont des fonctions simples d numéro d'ordre de chaque élément, dans leur classemen par ordre de poids atomiques croissants (1). » Comm tous les éléments donnent ainsi un spectre X caractéris tique, et comme seuls les éléments en donnent, les spec tres de Moseley deviennent un moyen précis de défini l'élément : *l'élément est ce qui se manifeste par un spectr caractéristique de rayons X.*

*Les quatre-vingt-douze éléments et leurs constituants*

Ainsi, la Physique a peu à peu groupé les nombreuse espèces chimiques en quatre-vingt-douze éléments sim ples. Sur ces quatre-vingt-douze, deux sont encore incon nus : leur place est vide, en attente, dans la classificatio de Mendeléef. Certains auteurs, comme Stoner, ont pro longé hypothétiquement la liste jusqu'à 118, pour de considérations théoriques. Mais on pense que, si de tel corps « lourds », gros atomes à ceinture d'électrons allant en nombre, de 93 — au delà de l'Uranium — à 118, on jadis existé, leur instabilité atomique les a depuis long temps condamnés à disparaître ; aujourd'hui désintégrés nous ne les connaissons plus.

Les atomes de ces éléments sont eux-mêmes composés répétons-le une fois de plus, de particules négatives, le électrons, équilibrant un noyau positif, lequel est com posé de protons et d'électrons nucléaires (un seul proto pour l'Hydrogène ; proton ou noyau d'Hydrogène c'est une même chose). Or, voici toute une nouvell

(1) G. Urbain, *Les Disciplines d'une Science*, p. 82.

ence, la plus récente, la plus ardue : la Physique cléaire. C'est, pour lors, le dernier terme de la « cohéce » en Chimie. Mais nous sommes tellement loin de re échelle humaine, ici, que nos meilleurs outils sont fficaces. Bohr a montré par raisonnement que la mécaue ondulatoire de Louis de Broglie et Schrœdinger oue sur ce seuil infinitésimal. Il faut trouver autre ose, semble-t-il.

*Le neutron.*

Les expériences de Physique intranucléaire ont mis évidence un rayonnement très pénétrant, distinct des ons gammas durs, et que le grand expérimentateur glais Chadwick a baptisé *neutron*, car il s'agit d'un onnement corpusculaire, transportant des particules térielles de masse 1 et de charge 0, c'est-à-dire *neutres point de vue électrique.*

En certains cas, l'électron et le proton se combinent oitement, au point de former une entité physique uvelle, c'est le neutron. Peut-être un philosophe, ou plement un savant positiviste pur objectera-t-il qu'il faut pas multiplier les *êtres*. Mais la Physique passe ajours outre aux arguments de pensée : il lui suffit de ussir, quitte plus tard à rendre plus harmonieux, plus ique l'édifice. *Primum vivere.* Actuellement le neutron 'on peut dire, a la vogue. Il fait parler de lui. Les belexpériences de Mme Irène Curie-Joliot et de Frédéric iot, tout récemment, l'ont rendu célèbre chez nous (1). emble bien avoir acquis ses droits à l'existence.

) Cf. *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, 1931, pp. 1412 et 5. — Cf. surtout les deux fascicules de la très récente collection xposés de Physique théorique » dirigée par Louis de Broglie rmann et Cie) : Irène Curie et F. Joliot, *La Projection de noyaux niques par un rayonnement très pénétrant, l'existence du neutron* n 1932), et J.-L. Destouches, *Le neutron* (juillet 1932).

*Le double but et l'évolution de la Chimi*

Le but idéal de la Chimie apparaît double ; dans cett réduction du composé au simple, dans cette « coh rence du pluralisme », qu'elle recherche inlassablemen D'abord au point de vue expérimental, c'est le vieu rêve des alchimistes, la transmutation ; ce rêve est aujou d'hui réalisé. Toute désintégration radioactive transmu par là même un corps en un autre, et l'on sait que depu Rutherford la désintégration artificielle est un fait acqui Hâtons-nous de noter qu'il s'agit d'expériences de lab ratoires, difficiles et limitées ; jusqu'à nouvel ordre, le réalisation courante et surtout la fabrication de l'or p transmutation resteront du domaine de la fantaisie, ou des tribunaux (1).

*La mathématisation de la Chimie par la Physiqu*

Le second but est de soumettre tous les faits chim ques à la rigueur mathématique. C'est le rôle essenti de la Physique dans son application à la Chimie. L'At mistique d'aujourd'hui, c'est-à-dire hérissée de Quant poursuit cette recherche : l'idéal sera de déduire tout les transformations chimiques à partir des propriétés l'atome, c'est-à-dire de calculer des constantes simple qui relient ces propriétés aux manifestations chimique C'est une ère nouvelle. Déjà les théories des Alleman W. Kossel et Max Born ont donné des résultats rema quables qui prolongent la voie jalonnée antérieureme par les applications des deux grands principes de la the modynamique à la Chimie et par la découverte de Nern le « troisième principe de la thermodynamique », lequ

(1) V. le petit ouvrage de F. Wolfers, *Transmutation des élémen* (dont nous avons parlé ici même en 1930).

uit le calcul de l'affinité à des mesures purement phy-
ues (1).

.e savant et philosophe dont nous avons parlé,
Gaston Bachelard, nous laisse au seuil de l'ère actuelle,
'il définit d'ailleurs fort bien. « Du réel, déclare-t-il,
us ne comprenons que ce que nous prévoyons mathé-
tiquement » (p. 206), — phrase grosse de développe-
:nts et de discussions philosophiques ! Et sa conclu-
n montre qu'en « mêlant les efforts de la raison et de
xpérience, nous avons peut-être réussi à remplacer peu
eu l'harmonie considérée comme un fait par l'harmo-
: considérée comme un raisonnement » (p. 226). Mais
*pluralisme cohérent de la Chimie moderne* est avant
ut un livre de philosophie. Et si tous, d'ailleurs, au-
ent grand profit à le lire, il n'en reste pas moins qu'il
se charge pas de nous apprendre l'état actuel de la
ysico-chimie. Ce sont même les derniers chapitres
ls qui parlent de l'ère nouvelle.

## II

### L'Atomistique moderne et la Chimie

On ne saurait, au contraire, attirer assez l'attention
r le volume récent d'un spécialiste, M. Haïssinsky,
uel travailla en Italie et en France, *L'Atomisme moderne
la Chimie* (2). Cette fois, nous sommes au cœur du
et, on le voit !
Comme dit M. Langevin dans sa préface, « la mécani-

1) Cf. le livre de Max Born, *La Constitution de la Matière* (trad.
nçaise, Blanchard, 1922).
2) 1 vol. in-8° de VI-386 p. avec 47 figures, Doin, 1932 (collection
Physique et de Chimie dirigée par P. Langevin, J. Perrin,
Urbain).

que quantique évolue de plus en plus vers une véritable mécanique chimique dont elle apparaît dès aujourd'hui capable de représenter toute la nécessaire complexité. *Il n'est plus permis à aucun chimiste de s'en désintéresser* ». Il est certain qu'un coup de barre décisif vient d'être donné. La Chimie désormais entre dans la voie des hautes mathématiques. A l'échelon élémentaire, tout demeure encore à peu près en état. Le certificat de Chimie Générale pour la licence ès sciences, ne dépasse pas encore les mathématiques relativement rudimentaires de la Thermodynamique classique, lorsque même il les aborde. Mais c'est la fin d'un régime, et d'un régime aboli déjà dans la science proprement dite. Dès aujourd'hui les savants véritables doivent se familiariser avec les procédés de calcul très spéciaux et compliqués de la Mécanique quantique. Le « mécanisme intime de la réaction » dépend étroitement désormais de la théorie quantique des états excités. La notion de valence elle-même est aujourd'hui entièrement justifiable de la mécanique nouvelle.

Les idées et les faits ont marché vite, dans cette partie si mouvementée de la science. Un livre comme celui de M. A. Berthoud, *Matière et Atomes*, le montre à l'évidence par la comparaison de ses deux éditions. La première avait paru en 1923; ayant à la revoir en décembre 1931, l'auteur a dû presque écrire un autre livre (1). Huit ans d'écart, c'est tout un monde pour l'Atomistique actuelle! Qu'on songe seulement que la période correspond à l'essor de la mécanique ondulatoire, au renouvellement de tout le problème atomique.

Le traité de M. Haïssinsky deviendra vite classique, car il réunit avec bonheur un nombre considérable de notions et d'exemples dispersés. C'est dans un livre de ce genre qu'on voit la confluence moderne de la Physique et de la

(1) A. Berthoud, *Matière et Atomes*, 2e éd. revue et augmentée des nouvelles conceptions de la matière et de l'atome; 1 vol. in-12, 323 p., Doin (Ency. scientifique), 1932.

imie. L'auteur part de la notion d'atome, dont il ppelle même l'histoire, et donne l'état actuel des idées r la classification de Mendeléeff, avec son corollaire oderne, l'isotopie. Ensuite nous entrons dans cette voie athématique dont je parlais tout à l'heure : lois ther- odynamiques (principe de la conservation de l'énergie, incipe de Carnot, principe de Nerst) ; puis nous disons ésormais adieu à la Physique classique pour ne plus enser qu'en quanta. Le corps du volume, sa partie la us neuve et qui sera la plus utile, expose la théorie ectrostatique de la valence avec W. Kossel, la théorie nériçaine de Lewis-Langmuir qui s'y raccorde par cer- ins points mais part d'un modèle statique et considère ussi des forces magnétiques ; — la théorie de Born enfin 918) qui, se fondant sur les propriétés des cristaux, ejoint l'affinité à la cohésion, et marque l'une des gran- es étapes contemporaines du calcul et de la précision hysique des phénomènes chimiques, hors de toute réac- ion. La cristallochimie, la photochimie, la théorie ioderne de la catalyse forment les chapitres suivants ; nfin le livre se termine par l'étude de la mécanique ndulatoire et des nouvelles statistiques appliquées à la himie. L'essentiel est là, ménagé d'ailleurs sous une orme mathématique claire et réduite, très assimilable ux esprits non encore entraînés à la gymnastique supé- ieure des ouvrages quantiques...

Il faut beaucoup louer M. Haïssinsky de nous avoir offert n ouvrage si riche et si commode. Je crois bien qu'en 'examinant à la loupe, on n'y trouverait encore que des autes vénieiles çà et là avec un peu de fantaisie parfois lans les titres d'une bibliographie d'ailleurs abondante et ombien précieuse. J'aime mieux terminer en répétant 'éloge plus autorisé que décerne M. Paul Langevin dès ses premières lignes de préface : « On trouvera dans ce ivre un exposé clair et documenté des recherches récen- tes concernant les atomes et des applications de plus en

plus importantes que leurs résultats trouvent du côté chimique. »

ANDRÉ GEORGE.

**Remarque bibliographique.** — Résumons et complétons les indications de sources, données au texte :

La philosophie et une partie de l'histoire de la chimie moderne sont présentées par l'ouvrage de G. BACHELARD, *Le Pluralisme cohérent de la Chimie moderne* (Vrin, 1932) ; on en rapprochera : W. OSTWALD, *L'Evolution d'une science, La Chimie* (trad. franç., Flammarion, 1909), ouvrage « ancien » ; et les livres indispensables de G. URBAIN, *Les Disciplines d'une Science, La Chimie* (Doin, 1921) ; *Les notions fondamentale d'élément chimique et d'atome* (Gauthier-Villars, 1925). — Si l'on veut se reporter aux idées atomiques du XIX^e^ siècle, V. WURTZ, *La Théorie Atomique* (Germer-Baillière, 1879).

Les idées générales sont exposées par G. URBAIN, dans *L'Orientation actuelle des Sciences* (*La Chimie*), Alcan, 1930, et la Conférence : *La Pensée scientifique dans le domaine chimique* (*Cahiers rationalistes*, nov. 1931).

Les rapports de la nouvelle mécanique avec la Chimie sont dégagés dans : A. HAAS, *Quanta et Chimie* (Gautier-Villars, 1931) et les derniers chapitres de l'excellent résumé de Marcel BOLL, *L'idée générale de la Mécanique ondulatoire* (Hermann, 1932).

Pour l'ensemble, la mise au point la plus récente et la meilleure est le livre de M. HAÏSSINSKY, *L'Atomistique moderne et la Chimie* (Doin, 1932).

Le simple curieux se reportera surtout au remarquable aperçu de Marcel BOLL sur l'Évolution de la Chimie depuis la Radioactivité (*Larousse mensuel* d'août 1930) et aux deux derniers chapitres du manuel : *Qu'est-ce que?...* (la réaction, l'affinité), du même auteur (Larousse, 1932).

# QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

MARCEL PRÉLOT. *La Constitution de la seconde République espagnole.*

Professeur à la Faculté de Droit et des Sciences politiques de l'Université de Strasbourg.

La vie politique de l'Espagne est difficilement intelligible aux étrangers. Comment s'expliquer le paradoxe d'un pays profondément traditionnaliste se donnant une Constitution qui ne demande rien ou presque rien aux traditions?

L'analyse de ce « néo-parlementarisme » institué par la Constituante de 1931 est faite ici par un juriste éminent qui se double d'un fin psychologue de l'âme espagnole.

SEAN PHILEIRE. *De Valera ou Cosgrave.*

La complexité quasi indéchiffrable du problème national irlandais fait tenir presque unanimement à la presse française l'attitude prudente de décrire plutôt que de juger. — Nous nous permettons de faire exception en proposant les réflexions d'un observateur compétent, dont la rudesse même est le témoignage d'une véritable amitié pour l'Irlande.

C. A. R. *Le Droit de colonisation.*

A propos d'une thèse de M. Joseph Folliet.

GEORGES RENARD. *Romantisme et sociologie.*

Professeur de Droit public à l'Université de Nancy.

Deux études historiques qui évoquent de modernes controverses.

# La Constitution de la Seconde République espagnole

Henri Heine disait un jour à Théophile Gautier « Comment ferez-vous, pour parler de l'Espagne, lorsque vous y serez allé? »

La péninsule ibérique, en effet, est par excellence la terre des contrastes. A côté du pittoresque facile qu'on lui prête, il y a les sévérités qu'elles recèle authentiquement. Quant à sa politique, elle demeure quasi inintelligible au témoin venu de l'extérieur. La récente révolution républicaine apparaît à M. Pierre Dominique plus incompréhensible que le régime même des Soviets « *Marche, Espagne* », commande-t-il, non sans agacement (1). Mais l'Espagne est, de toute l'Europe occidentale, le pays où se rencontre au moindre degré le sens de l'État. Les valeurs morales y gardent leur primauté sur les valeurs sociales. Le stoïcien Sénèque reste le philosophe autochtone, et le chevalier famélique Quichotte le héros national. Comme jadis, au temps de l'invincible Armada ou naguère, à Cuba et aux Philippines, l'Ibérie s'oppose encore aujourd'hui au monde anglo-saxon sur le champ quotidien de la vie. Et rien n'est plus étranger aux Castillans et aux Andalous que ces qualités civiques qui firent outre-Manche ou outre-Atlantique (au temps du moins

(1) Pierre Dominique, *Marche, Espagne!* 1 vol. Paris, Valois, 1932

e de Tocqueville et de Bryce) la grandeur et la force des émocraties modernes.

Pas davantage, la vie publique de l'Espagne n'a profondément subi les influences continentales. Alors que les aliens du *Risorgimento*, soit volontairement comme avour, soit contraints par les circonstances comme albo ou Gioberti, cherchaient à l'étranger la culture olitique qu'ils ne trouvaient point dans leur patrie asser-e, les Espagnols s'enfermaient dans un traditionalisme ont la profondeur ne compensait pas la stérilité. « L'Es-agne — a dit Ganivet — est une presqu'île ou plus exac-ient *la presqu'île*, parce qu'il n'y a pas de presqu'île qui oit plus près d'être une île que la nôtre. Les Pyrénées ont un isthme et une muraille (1). »

Cette histoire insulaire n'a été interrompue que par invasion française. Joseph Napoléon, souverain absolu ais personnellement habile, montra aux Espagnols, uelques années durant, ce que pouvait être le fonction-ement d'un gouvernement régulier, d'un régime admi-istratif. Par ailleurs, les Anglais, dans les provinces naritimes, initièrent aux principes libéraux ceux avec qui ls combattaient. Des livres subversifs, comme *l'Esprit des Lois*, pénétrèrent à la faveur des batailles et inspirèrent ette Constitution de 1812 qui, votée par les *Cortès* de Cadix, fut la première manifestation des tendances nou-relles.

Mais la vie publique, naissant au sein de l'armée, devait demeurer dans l'armée et y rester comme un levain mal-faisant. Tout le XIX^e^ siècle, on voit celle-ci tramer des conspirations et se prononcer périodiquement.

D'abord, elle est de tradition libérale avec Riego, sous

(1) Ganivet, *l'Idearium Espanol*, 3^e^ édition, Madrid, Suarez, 1915. Nous citons d'après Maurice Legendre, *Portrait de l'Espagne*, Paris, Editions de *La Revue des Jeunes*, 1923, p. 43.

le bisaïeul d'Alphonse XII, ce Ferdinand VII l'idolâtré que Napoléon chassa, que les Anglais rétablirent, que les Français, exécuteurs de la Sainte Alliance, libérèrent de ses ministres révolutionnaires.

Mais, ensuite, l'armée se livre à toutes les impulsions : on peut même dire, puisqu'il s'agit de l'Espagne, à toutes les passions (1). Artillerie, cavalerie, infanterie, deviennent à leur manière des partis politiques et tiennent pour telle ou telle Constitution, tandis que les chefs de corps gouvernent tour à tour :

C'est une intrigue de sous-officiers, la conspiration de la Granja qui, pendant que les officiers sont au théâtre, abolit le statut de 1834 et proclame la Constitution de 1837.

Ce sont les *pronunciamientos* successifs d'Espartero, de Topète, d'O'Donnel, de Prim : armée ou flotte, cavalerie ou infanterie, qui exilent, rappellent, chassent à nouveau Christine ou Isabelle.

C'est, en 1870, le Maréchal Prim qui, à défaut d'un Hohenzollern, élève au trône Amédée de Savoie, et celui-ci abdique par suite d'un différend avec l'artillerie.

C'est le Général Pavia qui, sous la première république, mate les extrémistes, et c'est le Général Martinez Campo qui, en se prononçant à Sagonte en 1876, rétablit la monarchie alphonsiste.

Sans doute, de 1876 à 1923, l'armée ne jette plus de « cris », mais elle n'en est point, par cela même, devenue « la grande muette ». Elle murmure en sourdine et parfois ordonne à haute voix. Elle reste une force politicienne. Pour elle, les défaites sont glorieuses à l'envi des

(1) Voir, sur l'Espagnol considéré comme « l'homme de passion » par excellence, les très curieuses pages de M. Salvador de Madariaga, dans son ouvrage : *Anglais, Français, Espagnol*, Paris, « Nouvelle Revue Française », 1930.

toires, et les vaincus de Cuba ou du Riff se consolent des coups de main sur les journaux de l'opposition. Les conseils de guerre en 1905 reçoivent compétence à l'égard des délits contre l'armée, si bien que la presse n'ose plus nommer les *Juntes*, sortes de syndicats militaires dont l'action extra-légale deviendra décisive à partir de 1917 et conduira en 1923 à la dictature rivériste, le dernier des *pronunciamientos*.

***

Pour combattre ces influences factieuses, il aurait fallu à l'Espagne des institutions politiques stables, des hommes politiques fermes et avertis, surtout une opinion publique éveillée et agissante.

Or, avant la restauration alphonsiste, l'histoire de l'Espagne n'est que la chronique des désordres et le répertoire de l'arbitraire : intrigues d'antichambre et d'alcôve avec Ferdinand, Christine et Isabelle ; désordres des *Cortès* et désordres de la rue sous la Ire République ; impuissance avec l'honnête et simple Amédée de Savoie... Constitution de 1812, Statut de 1834, Constitutions de 1837, de 1845, de 1860, de 1873, cette succession kaléidoscopique de textes, abrogés ou désuets aussitôt même qu'élaborés, ne pouvaient en aucune manière éveiller le sens civique d'une nation économiquement et souvent intellectuellement retardataire.

Après 1870, par contre, la stabilité existe, et Alphonse XII mérite d'être appelé le pacificateur. La Constitution votée sur la proposition de Canovas del Castillo, établit une monarchie héréditaire et irresponsable, avec cabinet responsable devant une Chambre élue, et un Sénat représentant de la noblesse et des corps sociaux. C'est la fin de

la *camarilla*. Il y a des élections, des partis, des groupes une majorité, des interpellations, des ordres du jour, des crises, bref tous les traits — du moins apparents — du gouvernement parlementaire. Même, durant le dernier quart du siècle, libéraux et conservateurs se succèdent au pouvoir avec la régularité des *whigs* et des *tories* d'outre Manche.

Mais cette belle alternance ne doit pas donner le change. Elle est, dès l'origine, purement artificielle et ne procède d'aucun dynamisme profond. Les *Cortès*, choisies sous la pression ministérielle, sont toujours en majorité favorables au gouvernement en fonction. Les cabinets se retirent donc, non pas à la suite d'un désaccord avec les élus, mais en conséquence d'un événement extra-parlementaire. Des difficultés quelque peu prononcées avec certains milieux sociaux, l'armée ou l'administration, un incident ou un accident amènent le roi à intervenir. D'où retraite du cabinet ; d'où appel à une nouvelle personnalité ; d'où, enfin, dissolution, c'est-à-dire, pour le chef du gouvernement, désignation d'une Chambre à sa dévotion, car, dans toutes les circonscriptions rurales, les élections sont faites littéralement par ceux que l'on appelle les *caciques*, notables, tabellions, tyranneaux et usuriers de village qui obéissent aux impulsions venues d'en-haut, de là où l'on dispose des moyens de persuasion ou de châtiments nécessaires pour amener à la raison les districts récalcitrants. D'ailleurs, Madrid sait choisir de « bons » candidats parmi les propriétaires ou les personnages influents du pays à représenter.

Au surplus, rien qui ressemble à une lutte à mort. Toute famille prévoyante a des membres dans chaque camp. Aussi peut-elle constamment jouir des avantages administratifs dispensés seulement aux amis du pouvoir. Libéraux sous Sagasta, conservateurs sous Canovas del

tillo sont moins des adversaires irréductibles que des currents avisés qui, en sous-main, se partagent le mar- . Celui qui l'emporte fait quartier au vaincu et laisse à on » opposition un effectif honorable. Le « système rnant » assure à une oligarchie politicienne la déten- n paisible et fructueuse du pouvoir.

Mais les institutions de liberté ont leur logique. On ne r fait point leur part en les reléguant au rang de sim- s fictions. Le rotativisme, tout artificiel qu'il fut, habi- uit cependant l'Espagne aux pratiques du parlementa- ne, et les masses s'éveillaient lentement à la vie publi- e. Par ailleurs, les partis, après l'assassinat de Canovas et mort de Sagosta, tendaient à s'émietter par suite des alités personnelles sans doute, mais aussi du fait d'une ncérité plus grande, d'une combativité plus vive dans xpression des opinions. De 1902 à 1914, les ministères succèdent avec une rapidité dont la France a donné puis 1875 le fâcheux exemple. Mais, en même temps, le stème électoral est amélioré, le vote devient obligatoire, vérification des mandats passe à un organisme judi- ire. En dépit de la médiocrité du personnel politique se rencontrent, selon les sévères mais exactes apprécia- ons de M. Gabriel Maura, « trop de catholiques inintelli- nts et maladroits, trop de bourgeois affairistes et plou- crates (1) », le pays semble s'acheminer vers un régime rlementaire correctement et sincèrement appliqué.

Un prince avisé eût favorisé cette évolution. Dans la éninsule-sœur, Victor-Emmanuel I^er^, *il re galantuomo*, ait naguère fortifié son trône en l'entourant d'institu- ons libérales. Alphonse XIII, roi sportif, ne semble même as avoir pratiqué le *fair play*. Il joua adroitement de l'in- abilité ministérielle au profit de sa politique person-

(1) Dans le journal *L'Espagne* du 5 février 1914.

nelle. Au lieu d'opter pour le parlement, il se prononç pour l'armée, et le coup de force de Primo de Rivera n le surprit ni ne le dépita.

On sait que le marquis d'Estella, s'il tailla à contre temps, sut encore moins recoudre à temps. Ses effort pour créer *manu militari* un parti nouveau, l'*Union Pa triotique*, échouèrent assez piteusement ; plus piteusemen encore le projet de Constitution, œuvre d'une pseudo Assemblée Nationale, dont la réunion eut pour principal conséquence de transformer nombre de monarchistes d la veille en républicains du lendemain (1).

## II

« Il fallait s'y attendre pour plus d'une raison. L'évolu tion politique de l'Espagne, comme la ligne d'action d l'homme de passion, peut se représenter comme une séri de lignes horizontales de quiétude coupées par des accès subits d'activité. L'Espagne manque, par conséquent, d la continuité nécessaire pour créer une constitution tra ditionnelle et élastique (2). » Cette réflexion profonde de M. Salvador de Madariaga ainsi que les quelques traits que nous venons de rappeler permettent sans doute de comprendre l'œuvre paradoxale des *Cortès* constituantes réunies le 28 juin 1931 : dans un pays profondément tra ditionaliste, une Constitution qui ne demande rien ou presque aux traditions.

Une restautation de la monarchie constitutionnelle selon le mode classique avait cessé d'être concevable dès

(1) Nous n'insistons pas sur ces événements récents auxquels M. A. Mendizabal-Villalba a consacré deux importants articles dans *Les Documents de la Vie Intellectuelle*, juillet-août et septembre 1931.
(2) Salvador de Madariaga, *op. cit.*, p. 181.

25 ou 1926 après l'occasion manquée des succès maro-
ins. Même, dès lors, la république parlementaire, à la
çaise, semblait un type dépassé. Comme l'observait,
is ses études *autour du fascisme italien*, M. Francesco
nbo, le régime parlementaire est né d'une défaite de
couronne ; la constitution qui l'établit est comme « un
ité de paix entre le peuple vainqueur et le souverain
ncu (1) ». Par suite, l'exécutif ne peut qu'y être con-
nitalement débile. « Et cette cause d'inefficacité dans
deux pouvoirs — ajoutait le *leader* catalan — cette
émie du pouvoir exécutif et cette congestion du pou-
r parlementaire — qui s'est traduite pour tous les
ux par une maladie d'impuissance — s'est accentuée au
et à mesure que le suffrage est devenu plus vrai et
pouvoir des Assemblées parlementaires plus effectif,
surtout lorsque est venue l'étendue des fonctions de
tat qui doivent être régies par les deux pouvoirs, —
xécutif et le législatif — et que s'est accéléré le rythme
s événements que les pouvoirs souverains de l'État doi-
nt prévenir et régler (2). »

Soucieux d'instaurer un gouvernement fort et adapté,
. Francesco Cambo et nombre de ses concitoyens avec
voyaient la solution idéale dans l'introduction du
gime présidentiel :

« Je considère que le système le plus parfait, comme
ganisation et comme fonctionnement des pouvoirs de
tat, se trouve dans les grandes démocraties américai-
s : aux États-Unis et dans les autres Républiques qui
ont copié et même perfectionné le régime présidentiel.
n Président est élu par tout le peuple pour un nombre
années déterminé. Le Président concentre en lui-même

(1) Francesco Cambo, *Autour du Fascisme italien*, Paris, Plon, 1924, 242.
(2) *Ibid.*, p. 212.

toutes les fonctions du pouvoir exécutif. C'est lui qui est tout le Gouvernement, qu'il exerce par des Secrétaires qu'il nomme et qu'il renvoie à sa guise, exactement comme les anciens rois absolus. A côté du pouvoir exécutif — formidable, incarné et concentré en un homme — un Parlement avec fonctions purement législatives, qui se renouvelle partiellement, qui ne cesse jamais, qui incarne la tradition et qui, par ses renouvellements partiels, s'adapte doucement aux changements d'opinions qui peuvent se produire dans le pays. Entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, le conflit est impossible, parce que chacun a son champ d'action bien délimité et bien différent. Le Président ne peut pas dissoudre le Parlement, et le Parlement ne peut pas provoquer la crise du Pouvoir exécutif. Ils ont été l'un et l'autre nommés par le peuple ; leur mandat étant à terme, tant que ce terme dure, le mandat est irrévocable. Le Président sanctionne les lois. Si le Parlement lui en présente qui ne lui plaisent pas, qu'il estime contraires à l'intérêt public, il les refuse et les lui rend. Mais si le Parlement insiste et si la loi réunit les deux tiers des suffrages, le Président doit s'incliner (1). »

Il y aurait beaucoup à dire et sans doute à retrancher des vertus que M. Cambo prêtait au régime américain (2). Mais le grand argument en sa faveur pouvait être qu'expérimenté en terres hispanisées, il eût pu, sans trop de risque quant à son acclimatation, être transplanté de nouveau en Vieille-Castille.

Il ne semble pas néanmoins que ce dessein, pour

(1) *Ibid.*, p. 240 et sq.

(2) Sur le gouvernement présidentiel américain, on consultera avec le plus grand intérêt le récent ouvrage du professeur Boris Mirkine-Guetzevitch, *Les Constitutions américaines*, Paris, Delagrave, 1932.

uisant qu'il fut, ait retenu longuement les *Cortès* ıblicaines. A vrai dire, la question préjudicielle avait . été tranchée dans la commission officieuse qui, sous résidence de l'ancien *leader* du parti social populaire, gel Ossorio y Gallardo, s'était efforcé de frayer les voies Constituante. Celle-ci — comme l'a exposé un de ses nbres éminents — se prononça pour le régime parle- ıtaire avec exécutif fort (1). Ce fut également, avec un ain affaiblissement de la présidence, la solution défini- ment adoptée.

***

Ni parlementarisme « classique » à la manière de la ıstitution française de 1875, ni gouvernement prési- tiel américain, mais, au contraire, néo-parlementa- ne ; par dessus une parenthèse de dix années, la Cons- ıtion espagnole renoue la tradition démocratique euro- nne rompue depuis l'avènement du fascisme.

Placée devant le néant comme les assemblées européen- d'après-guerre, dominée comme elles, au lendemain l'armistice, par les éléments socialistes et démocrati- s de gauche, la Constituante de 1931 a opté, elle aussi, ır un système de néo-parlementarisme, ou encore — ır employer l'expression lancée par M. Boris Mirkine- etzévitch dans ses études sur *les nouvelles tendances du it constitutionnel* — de « parlementarisme rationa- (2) ».

Le parlementarisme rationalisé s'oppose au parlemen-

1) Voir la *Chronique constitutionnelle d'Espagne*, de M. Alfredo ada, doyen de la Faculté de Droit de Madrid, dans la *Revue droit public et de la science politique en France et à l'étranger*, tobre-novembre-décembre 1931.

2) Boris Mirkine-Guetzévitch : *Les nouvelles tendances du droit stitutionnel*, Paris, Giard, 1931.

tarisme coutumier, en ce sens qu'il s'affranchit nettemei de certaines institutions ou formules qui tenaient au conditions historiques entourant la naissance de son aîné irresponsabilité du chef d'État, dualisme des assemblée par exemple, tandis que, simultanément, il donne de responsabilité politique une définition précise et tran forme la perte du pouvoir en sanction constitutionnel indiscutable.

A l'instar du *Reich*, de ses *Länder*, des États baltique l'Espagne a adopté l'assemblée unique. Alors que l'avan projet établissait un Sénat représentation des corp sociaux, les *Cortès* constituantes donnaient leur préféren au système unicaméral, avec chambre des députés, nom mée tous les cinq ans au suffrage égal, secret et direc par les Espagnols et Espagnoles majeurs de 23 ans, même âge étant adopté pour l'éligibilité.

Ces élus « représentent la nation (1) » et « exercent le pouvoir législatif qui « réside dans le peuple (2) ». Le membres du gouvernement sont responsables devant Congrès. Et pour mieux assurer leur contrôle, le parl ment expagnol, toujours à l'exemple des parlements d l'Europe centrale (3), élit au scrutin proportionnel un députation permanente de 21 membres, que préside e personne le président des *Cortès* elles-mêmes. Duran l'intervalle des sessions, la commission examine les cas d suspension des garanties constitutionnelles ; elle perm

(1) Article 53. Nous citons d'après l'excellente traduction des pr fesseurs Delpech et Laferrière, *Revue du droit public*, janvier, févrie mars 1932.

(2) Article 51.

(3) Il y a lieu de noter que la Constitution espagnole de 1812, Con titution dite de Cadix, avait déjà prévu à son article 167 qu'avant d se séparer, les *Cortès* nommeraient une députation permanente poi veiller à l'observation de la Constitution et de la loi. Voir J. Gasc y Marin, *Le rôle des commissions parlementaires*, rapport à la sessio de 1932 de l'Institut International de Droit Public.

s poursuites contre les députés ; elle autorise, à la majo-
té des deux tiers, le président de la République à pren-
re des décrets-lois (1).

Toutefois, encore et toujours selon les principes du néo-
rlementarisme, le contrôle parlementaire est entouré de
ranties destinées à assurer son exercice pondéré et
fléchi. A juste titre, on se refuse à faire dépendre le
stin d'un cabinet d'un incident de séance ou d'une
inorité fortuite. Un gouvernement ou un ministre ne
ront tenus de démissionner qu'en présence d'un vote
rmel de censure. Il faudra d'abord une proposition écrite
motivée signée de 50 députés en fonction ; cette propo-
tion devra, ensuite, être communiquée à tous les dépu-
s et ne pourra être discutée que cinq jours au plus tôt
près sa présentation. Un vote interviendra, enfin, qui
xigera la majorité absolue des députés composant la
hambre (2).

Par ailleurs, le gouvernement pourra éventuellement
appuyer sur le président de la République, qui est appelé
jouer un rôle politique actif, analogue à celui du prési-
ent de la République française en 1848, ou de l'actuel
résident du *Reich* (3). Sans doute, le président espagnol
'est pas plébiscité, mais il est dans une assez large mesure
ndépendant de la majorité parlementaire, car le collège
lectoral chargé de sa désignation compte, en dehors des
éputés, un nombre égal de délégués choisis par le suf-
rage universel (4).

(1) Article 62.
(2) Article 64.
(3) Voir sur *le rôle politique du président du Reich* l'intéressante
tude de M. René Capitant dans *Politique* du 15 mars 1932. On doit
ioter que l'ouvrage du professeur Carl Schmitt : *der Hüter der Ver-
assung* (Tubingen, 1931), a été immédiatement traduit en espagnol
t a pu influencer certains Constituants.
(4) Article 68.

Le président peut donc représenter une politique différente de celle des *Cortès*. Il a de plus les moyens techniques de réaliser celle-ci : il peut obliger la Chambre à une seconde délibération, et la loi ne sera adoptée qu'au cas où elle réunirait une majorité qualifiée des deux tiers (1). Il peut révoquer « librement » un ministère qui a la confiance des députés, il peut nommer à son gré un nouveau cabinet (2), il peut dissoudre la Chambre, si celle-ci s'oppose au gouvernement qu'il a choisi (3).

Pareillement engagé, le président ne saurait demeurer politiquement irresponsable, en vertu de la fiction inhérente au parlementarisme coutumier (4). Conformément aux pratiques du parlementarisme rationalisé, la responsabilité politique du président est organisée. Elle joue dans les deux cas suivants :

Au cas d'une seconde dissolution dans la même présidence le premier acte des *Cortès*, après leur réunion, sera d'examiner la nécessité du décret dissolvant la précédente Chambre. Un vote défavorable des nouveaux élus obligera le président à la retraite (5).

Au cas d'une initiative de destitution prise par les trois cinquièmes des membres des *Cortès*, le président se trouvera suspendu. Dans un délai de huit jours, les citoyens seront convoqués pour choisir des délégués à fin de nouvelles élections présidentielles. Les *compromisarios*, réunis aux députés des *Cortès*, statueront sur la proposition de destitution. Si l'assemblée lui est favorable, le président devra se retirer et recevra immédiatement un successeur.

(1) Article 83.
(2) Article 75.
(3) Article 81.
(4) Sur *la responsabilité du Chef d'État dans la pratique constitutionnelle récente*, voir la thèse de M. Ezekiel Gordon, Paris, Sirey, 1931.
(5) Article 81 *in fine*.

, au contraire, la majorité repousse la proposition de
estitution, les *Cortès* seront elles-mêmes dissoutes (1).

Ainsi, comme dans la Constitution de Weimar, on a
ndu dans la constitution espagnole au parlementarisme
quilibré, celui que Hugo Preuss, après M. Robert Reds-
b, qualifiait seul « d'authentique ». L'équilibre est réa-
sé par le jeu de la dissolution et de la destitution. Le
résident peut dissoudre l'assemblée ; le parlement peut
estituer le président. Selon les principes de toute démo-
atie, l'arbitre reste en dernière analyse le peuple appelé
ans l'un comme dans l'autre cas à se prononcer soit en
oisissant les députés, soit en désignant les délégués pré-
dentiels (2).

De plus, le corps électoral jouit, toujours à l'exemple de
e que décidèrent les constitutions nées au lendemain du
onflit mondial, d'un droit d'initiative et de *referendum*
gislatifs. Sur la demande de 15 o/o des électeurs inscrits,
plupart des lois ordinaires peuvent faire l'objet d'une
pprobation populaire qui devient nécessaire pour leur
ise en vigueur. De même 15 o/o des électeurs peuvent
oumettre aux *Cortès* une proposition de loi (3).

## III

Ainsi, la structure des organes et le mécanisme de
eurs relations justifient-t-ils la prétention, inscrite au

(1) Article 82.

(2) A l'exemple de la Constitution française de 1848 et de la quasi-
nanimité des Constitutions d'Amérique latine (19 sur 20), la répu-
olique espagnole n'admet pas la réélection (du moins immédiate)
lu président (art. 71). Par ailleurs, elle interdit la magistrature
uprême aux militaires, aux ministres des cultes, aux membres des
amilles régnantes quel que soit leur pays ou leur degré de parenté
vec les chefs de ces mêmes familles (art. 70).

(3) Article 66.

fronton de la nouvelle Charte, de faire de l'Espagne « une république démocratique... dont les pouvoirs et tous les organes émanent du peuple » (1).

Mais l'Espagne nouvelle se présente en outre comme une République des « travailleurs ». Quoi qu'en ait dit l'auteur de l'amendement, cette épithète « idéaliste » est de résonance et de portée, sinon socialiste, du moins socialisante. Elle indique l'orientation adoptée par la déclaration des droits et des devoirs où, à côté des libertés classiques, figurent des affirmations parfaitement opposées aux traditions individualistes de 1789.

Le travail, sous ses diverses formes, devient « une obligation sociale » et jouit de la protection de l'État. « La République assurera à tout travailleur les conditions nécessaires à la dignité de son existence. » Sa législation sociale généralisera l'assurance pour maladie, accident, chômage, vieillesse, invalidité et mort ; elle règlementera le travail des femmes et des enfants et protégera spécialement la maternité ; elle déterminera la durée du travail et imposera le salaire minimum et familial ; elle créera les vacances annuelles payées et fixera la situation du travailleur espagnol à l'étranger ; elle donnera un statut aux institutions coopératives et aux relations économico-juridiques des facteurs concourrant à la production. Les ouvriers seront appelés à participer à la direction, à l'administration et aux bénéfices des entreprises (2).

La République légiférera encore sur le bien de famille (qui sera insaisissable et exonéré de toute espèce d'impôts), sur le crédit agricole, sur l'indemnisation pour la perte de récolte, sur les coopératives de production et de consommation, sur les institutions de prévoyance, sur les

(1) Article 1.
(2) Article 46.

les pratiques d'agriculture et les fermes modèles, sur travaux d'irrigation et la voirie rurale (1).

Toutes les ressources du pays, quel qu'en soit l'actuel enteur, seront subordonnées aux intérêts de l'économie nationale et affectées aux charges publiques dans la sure fixée par la Constitution et les lois. L'État pourra ervenir législativement afin d'assurer l'exploitation et coordination des industries et entreprises, quand la ionalisation de la production et les intérêts de l'économie sociale le commanderont.

Bien plus, toute richesse pourra être expropriée ou cialisée, même sans indemnité, si la majorité absolue des *rtès* en décide ainsi. Les services publics et les exploitations qui affectent l'intérêt général seront susceptibles être nationalisés dans les cas où la nécessité sociale exigera (2).

Ces tendances se trouvaient déjà plus ou moins accentuées dans les déclarations de l'après-guerre. Et ici, à l'égard des droits fondamentaux, comme tout à l'heure à égard des institutions, le constituant espagnol est resté ans la ligne des orientations nouvelles (3). Il leur obéit

(1) Article 47.
(2) Article 44.
(3) On voudra bien toutefois observer que sur ce point, comme ir plusieurs autres, la Constitution de 1931 est peut-être plus tranitionaliste que nous ne le disons au texte et qu'il n'apparaît de rime abord. Voici, par exemple, sur les tendances socialistes en spagne, un curieux passage d'un discours de Silvela, l'un des chefs e la première république, prononcé aux *Cortès*, le 10 mai 1870 : L'idée socialiste est chez nous un héritage de l'ancien régime qui lui avait donné ses lettres de naturalisation. Dans la plupart de nos villages, la Révolution [de 1869] est considérée comme un retour légal à des habitudes communales qui sont restées dans notre sang; elle signifie l'accès libre à la propriété municipale et, quelquefois, à la propriété particulière, le renversement des clôtures, la jouissance commune de la jachère et même de la moisson. Cette façon d'entendre la liberté n'est pas née des prédications

encore lorsqu'il établit les devoirs réciproques des parents et des enfants, lorsqu'il promet assistance aux malades aux vieillards, protection à la maternité et à l'enfance, faisant sienne la « *déclaration de Genève* (1) ».

Par contre, alors que l'ensemble des Constitutions nouvelles témoigne d'un large esprit de respect et d'équité vis-à-vis des groupements religieux, la Charte espagnole de 1931 s'essaie, sur ce point, à une originalité d'assez médiocre aloi : elle soustrait les confessions et les congrégations au droit commun ; elle décide la suppression du budget du culte ; elle déclare dissous certains ordres religieux ; elle soumet la survivance des autres à des obligations rigoureuses. Si l'on considère en outre les dispositions concernant le divorce par consentement mutuel, la famille naturelle, l'enseignement laïcisé et unifié, etc., etc..., on constatera qu'outre-monts les fondateurs du régime n'ont que peu profité des leçons à tirer de l'histoire de la république française (2).

***

L'histoire d'une autre république enseigne, il est vrai, la relativité des formules insérées dans les déclarations des droits. Que reste-t-il aujourd'hui de l'encyclopédie weimarienne, alors que ses auteurs luttent désespérément devant la marée montante hitlérienne?

Tout dépendra donc, en Espagne aussi, des futures

« modernes, ni des promesses des démagogues, ni de l'abus de la « presse : elle procède de souvenirs et de traditions que rien ne « peut effacer. Ainsi est-elle moins répandue dans les grandes villes « que dans les campagnes et les coins perdus de notre territoire.

(1) Article 43.

(2) Nous n'analysons pas les articles concernant les problèmes religieux qui ont fait ici même, sous la plume de M. Mendizabal Villalba, l'objet d'une étude spéciale.

ıtations politiques. Néanmoins, ce qui donne aux
es une gravité plus grande au-delà des Pyrénées
u-delà du Rhin, c'est le fait que d'ores et déjà il ne
it plus de simples affirmations théoriques ou d'un
ıtuel programme proposé au législateur, mais de nor-
supérieures dont le respect s'impose aux gouver-
nts eux-mêmes. La nouvelle Charte espagnole adopte,
effet, dans toute sa rigueur, les systèmes des lois cons-
utionnelles « rigides » de Bryce et de leur « supralléga-
é », selon la doctrine du doyen Hauriou (1).

Les textes constitutionnels ne pourront être modifiés
ıe sur initiative du gouvernement ou d'un quart des
:putés. Le projet ou la proposition devra, jusqu'en 1936,
cueillir une majorité qualifiée des deux tiers. Les Cortès
ront immédiatement dissoutes, et une nouvelle Cham-
'e, élue dans les soixante jours, procédera à la revi-
on (2).

D'autre part, la primauté de la constitution sur la loi
trouvera sanctionnée aussi bien par voie d'exception
ıe par voie d'action. Tout tribunal qui estimera ne
ouvoir appliquer une loi comme contraire à la Constitu-
on, arrêtera la procédure et renverra l'affaire devant le
ibunal des garanties constitutionnelles (3) ; tout individu
ı collectivité doté de la personnalité, « même s'il n'a pas
é directement lésé », sera compétent pour agir devant
: même tribunal des garanties constitutionnelles (4).
ette juridiction suprême — établie à l'instar de la
hécoslovaquie et de l'Autriche — sera composée, sous
n président choisi par le Parlement, de hauts magistrats
: de notabilités élus par les Cortès, les régions, les

(1) Cf. A. Posada, *loc. cit.*, p. 818.
(2) Article 125.
(3) Article 100.
(4) Article 123.

barreaux, les facultés de Droit (1). Elle possédera un compétence très large et connaitra, outre les recours e inconstitutionnalité et en protection, des garanties ind viduelles (*amparo*), des conflits de compétence s'élevar entre l'État et les régions autonomes, ou entre ce régions ; elle vérifiera les pouvoirs des électeurs présiden tiels et jugera de la responsabilité criminelle du Chef d l'État, du Président du Conseil, des ministres, des Prés dents et magistrats du Tribunal Suprême, du Procureu Général de la République (2).

## IV

Constitution politique, constitution sociale, on peu arrêter ici les investigations, non point qu'elles aien épuisé la matière, mais parce qu'il nous paraît inutile d suivre les auteurs de la nouvelle Charte dans tous le détails où ils crurent bon de descendre.

Après huit années de silence, dans l'enthousiasme d'un victoire dépassant toutes leurs espérances, ceux-ci n'on point su se limiter à l'essentiel et se souvenir que le Constitutions les meilleures sont souvent les plus courte Il faut, pour s'en tenir à la sobriété de notre Assemblé nationale, cette « indifférence déclarée et obstinée » don parlait Prévost-Paradol, et qui ne peut venir que d'un sagesse apaisée.

Rien donc d'étonnant à ce qu'il y ait dans le texte pro mulgé le 9 décembre 1931 bien des inutilités, bien de minuties assez vaines, bien des affirmations ou prescrip tions qui auraient pu soit rester dans le domaine de l littérature politique soit trouver éventuellement leu

(1) Article 122.
(2) Article 121.

ce dans la législation ordinaire. Ainsi deux titres com-
ts ont été consacrés à la justice (titre VIII) et aux
inces publiques (titre IX), un autre à la nationalité
re II); de nombreux articles ne concernent que des
nts de détail ou de procédure (telle la protection des
s ou la collation des diplômes). On pourrait, de même,
er assez platoniques les diverses dispositions concer-
nt le droit international, puisqu'il s'agit d'une nation
ne menace et qui ne menace personne. Mais on pen-
a plus volontiers que l'initiative du pays des fonda-
rs du droit des gens, de Vittoria et de Suarez, n'était
nt inutile et l'on souhaitera qu'elle ne reste point sans
itation (1).

1) L'Espagne a introduit dans sa Constitution les principes du
te Briand-Kellog. L'art. 6 dit : *L'Espagne renonce à la guerre*
*me instrument de politique nationale.* Par ailleurs, elle incorpore
*normes universelles du droit international... dans son droit natio-*
, selon les conceptions doctrinales les plus avancées (art. 7) et
monise l'organisation interne de l'Etat avec les obligations décou-
t pour lui de sa qualité de membre de la Société des Nations
. 76 et 77). L'art. 76 dit notamment : *Les traités de caractère poli-*
*ue, les traités de commerce, ceux qui comportent une charge pour les*
*ances publiques, ou individuellement pour les citoyens espagnols, et,*
*général, tous ceux qui exigent pour leur exécution des mesures d'or-*
*législatif n'obligeront la Nation que s'ils ont été approuvés par les*
rtès. *Les projets de conventions relatives à l'organisation interna-*
*nale du Travail seront soumis aux Chambres dans le délai d'un an*
*au cas de circonstances exceptionnelles, de dix-huit mois à partir de*
*clôture de la Conférence dans laquelle ils ont été adoptés. Une fois*
*prouvés par le Parlement, le Président de la République signera la*
*ification qui sera communiquée, pour son enregistrement, à la Société*
*Nations. Les autres traités et conventions internationales ratifiés*
*l'Espagne devront également être enregistrés à la S.D.N., confor-*
*ment à l'article 18 du Pacte de la Société, aux effets prévus dans le*
*cte. Les traités et conventions secrètes, et les clauses secrètes de n'im-*
*rte quel traité ou convention, n'obligeront pas la Nation.* L'article 77
erdit au Président de la République de *signer une déclaration de*
*erre autrement que dans les conditions prescrites au pacte de la*
*D.N. et seulement après qu'auront été épuisés les moyens défensifs*
*i n'ont pas le caractère d'actes de guerre et les procédures judiciaires*

Par contre, on demeure perplexe devant les textes
entendent définir la structure intérieure de l'État, et
nous avons délibérément laissés de côté, parce qu'à n
sens les Constituants ont plus compliqué que résolu
problème.

Ayant à choisir entre État unitaire et État fédéral,
Cortès ont déclaré la république État « intégral (1
Ayant à opter entre les anciennes provinces et les n
velles régions, elles ont maintenu les unes et permis
autres. Elles se sont dispensées de tracer des frontiè
en s'en remettant à « l'accord » des provinces voisines
à l'adhésion populaire, le Congrès approuvant ensuite
statut régional (2).

Tout reste donc en suspens, et malgré le luxe de p
cautions accumulées par les textes discriminant les co
pétences entre région et État central, le débat demeu
ouvert. On s'en aperçoit bien lorsqu'on parcourt le sta
catalan, adopté par les municipalités et par le corps él
toral, dont l'article premier affirme : « La Catalogne
un État autonome au sein de la République es
gnole (3). »

*ou de conciliation et d'arbitrage établies dans les conventions inter
tionales auxquelles l'Espagne est partie, enregistrées à la S.D.N. Qu
la Nation sera liée à d'autres pays par des traités particuliers de c
ciliation et d'arbitrage, ceux-ci s'appliqueront en tout ce qui ne con
dit pas les accords généraux...* De cette manière les règles const
tionnelles de la déclaration de la guerre sont subordonnées au p
cipe général de la renonciation à la guerre ainsi qu'à la procéd
établie par le Pacte de la S.D.N. Enfin pour renforcer les li
de l'Espagne avec Genève, la Constitution déclare encore d
l'art. 78 que l'Espagne ne peut se retirer de la S.D.N. *sans une au
risation préalable des* Cortès *contenue dans une loi spéciale et vot
la majorité absolue.*

(1) Article 1.

(2) Article 11.

(3) Voir le *Statut catalan* présenté aux *Cortès*, dans la *Revue
Droit public et de la Science politique*, n° de janvier-février-mars 1
p. 165 et sq.

e problème régional, sinon fédéral, se révèle ainsi
me l'un de ceux sur lesquels le système gouvernemen-
l'outre-monts sera appelé dans un proche avenir à
ses preuves. Ainsi pourra-t-on juger, expérimentale-
t et sous un autre climat politique, ce néo-parlemen-
me qui apparaît encore à bien des esprits comme un
aventureux assemblage d'éléments hétéroclites.
oseph Barthélemy l'a savoureusement qualifié de cock-
et dans une récente préface il nous a donné la recette
et audacieux breuvage : « eau-de-vie française, vin
e, gin américain, bière anglaise (1) ». Nous sommes,
me lui, curieux de savoir quel goût aura ce mélange
ıd il aura été suffisamment agité.

e nous hâtons pas trop, cependant, de le déclarer
stable. Les logiciens avaient jugé pareillement
rde en son temps le parlementarisme républicain de
i.

ais la crise où se débat la péninsule est peut-être, au
l, plus psychologique qu'institutionnelle. Il faut ici
e les pages que M. Salvador de Madariaga, alors pro-
eur à Oxford, aujourd'hui ambassadeur à Paris, consa-
naguère à ses compatriotes et à leur inaptitude
tique :

Toutes ces caractéristiques agissent en Espagne contre
blissement d'un système démocratique de gouverne-
t stable et durable, quoique nullement, bien entendu,
re l'existence d'une vie démocratique. L'Anglais va à
olitique l'œil sur l'action ; le citoyen français vote d'a-
l avec ses idées. L'Espagnol est trop réaliste pour
cher une importance excessive à son vote et trop
vidualiste pour en multiplier l'influence par la coopé-
on avec d'autres votants. En outre, en vertu de sa

(1) Ezéchiel Gordon, *op. cit.*, préface p. VI.

tendance à invertir les valeurs sociales en les classant d
un ordre égocentrique, l'Espagnol vote souvent pour
raisons totalement étrangères à la politique objective,
exemple pour plaire à un ami.

« Des obstacles psychologiques analogues s'oppose
la création en Espagne d'une bonne administration.
personnalité de l'Espagnol l'amène trop souvent à ad
ter une attitude de propriétaire à l'égard du service e
la fonction. Tel est, en particulier, le plus grand dé
des *cuerpos* ou organisations des différentes catégorie
fonctionnaires d'État, qui sur leur territoire bureaucr
que se divisent entre eux les tâches avec une vigila
jalouse qui rappelle plutôt la crainte de l'invasion d'
tribu occupant une terre que le désir de servi
pays (1). »

Évidemment de telles prédispositions incitent à ré
ver les pronostics. Elles ne suffisent toutefois pas, n
semble-t-il, à justifier le pessimisme sentencieux et mo
dont trop de Français font preuve vis-à-vis de la je
république espagnole. Il n'y a outre-monts qu'un
mot, *esperar*, pour dire attendre et espérer. Nous aus
attendons..., espérons...

MARCEL PRÉLOT,
Professeur à la Faculté de Dr
et des Sciences Politiques
de l'Université de Strasbourg

(1) Salvador de Madariaga, *op. cit.*, p. 182.

# NOTES ET RÉFLEXIONS

## *De Valera ou Cosgrave*

La question irlandaise peut paraître simple aux esprits
n prévenus : un peuple veut devenir libre qui ne l'est
s, ou pas assez. Mais les problèmes de nationalité ne
nt jamais simples et celui de l'Irlande moins que tout
tre.

Parmi ce peuple qui veut s'affranchir de l'Angleterre,
l'y a peut-être pas une seule famille qui n'ait en Angle-
re quelqu'un des siens, le plus souvent plusieurs.

Il compte en territoire anglais plus de nationaux que
r le sien propre.

Il vit en quelque sorte de la substance anglaise, sans
'on puisse concevoir qu'il puisse vivre autrement.

Celui qui veut le mener à la liberté n'est lui-même
'une moitié d'Irlandais (1). Et s'il l'obtient, cette liberté,
s millions d'hommes de race irlandaise, disséminés dans
mpire Britannique, deviennent aussitôt des étrangers.

Tout ceci est fait pour étonner quelque peu les Français,
'on a classés une fois pour toutes dans la famille des
giciens. Si nous étions encore au temps des reîtres de
omwell, ou, dans un passé moins lointain, aux jours de
famine et des « absentee landlords », nos sympathies
raient moins hésitantes.

Aujourd'hui, en vérité les rôles sont renversés. L'ini-
ative est aux opprimés, relativement prospères, et les

1) Il est curieux de constater l'influence de certains étrangers ou
mi-étrangers dans les luttes nationales actuelles : Hitler en Alle-
gne, Staline en Russie, Lerroux en Espagne.

oppresseurs sont aux abois. L'occasion est bonne : har
lée de tous côtés, l'Angleterre n'osera rien faire. Et l'
pourrait presque se demander si le bluff précis amo
par de Valera ne s'accompagne pas de visions plus fum
ses et chimériques, par exemple une conquête à rebo
de l'Angleterre par l'Irlande. Cette supposition n'est p
une pure plaisanterie. On peut, sans exagérer beauco
parler de pénétration pacifique ; des villes entières com
Liverpool et Glasgow sont en passe de devenir irlandais
Et non contents de constituer un prolétariat puissant,
trouve des Irlandais dans toutes les professions libérali
(médicale et légale surtout) et, chose plus remarquab
dans les administrations anglaises, notamment aux co
nies. Par ailleurs, ils constituent le tiers de la populati
australienne, le quart, dit-on, de celle du Canada,
moitié de celle de Terre-Neuve. A la dernière confére
impériale, le Premier d'Australie et le Premier de Ter
Neuve étaient l'un et l'autre Irlandais.

Il entre évidemment une part d'imagination, voire
fantaisie, dans ces suppositions. Cependant il est diffic
de dire où s'arrête l'ambition patriotique d'un de Vale
Un patriotisme normal et sain ne suffit pas à expliqu
l'audace téméraire de ce « geste symbolique » qu'il est
train d'accomplir et qui risque de ruiner le commerce
les finances du pays, de creuser un fossé définitif, non se-
lement entre les deux Irlandes, celle du Nord et celle
Sud, mais encore entre les Irlandais de l'île et ceux
l'Empire.

C'est ce risque que le vaincu d'aujourd'hui, le Présidet
Cosgrave, refusait de courir. Là est la différence ent
deux patriotismes également fervents, insoupçonnabl
Là l'origine de la rupture sanglante de 1922, dont le Pr
sident de Valera porte sa part de responsabilité. Il y
entre les deux hommes tout l'espace qui sépare le fan
tisme de l'action réfléchie.

Le Président Cosgrave est un Irlandais pur sang, tr
représentatif de ces petits bourgeois de Dublin et d'a

s dont la vie monotone et familiale paraîtrait fade au
e du monde. Des plaisirs honnêtes et peu variés : les
es du dimanche, la partie de bridge avec le curé, le
ral et parfois le bookmaker, une promenade entre
averses, une cuisine frugale arrosée d'un verre occa-
nel de whisky. Très irlandaise aussi sa foi simple et
iste : sans ostentation comme sans fausse honte, il n'a
craint, chef de l'État, de faire un pèlerinage à Lisieux
'est jamais passé par Paris sans entendre la messe à
re-Dame. Une simplicité foncière, imperméable à la
ité. Un bon sens populaire, mais accessible aux idées
éreuses, aux conceptions larges et lointaines. Un cou-
tranquille, au physique et au moral, qui ne s'est
ienti dans aucune circonstance.

De Valera est d'une compréhension plus difficile, d'un
tour moins net. C'est un homme terriblement grave,
n'a jamais souri. Son visage d'ascète, dont la maigreur
accusée par des plis profonds, est empreint d'une
nde noblesse, mais ses yeux bleus ne livrent pas tout
secret. Chez lui l'élévation du caractère ne va pas
s certaines faiblesses. Son intelligence se meut dans le
re d'une idée fixe qui lui inspire, quand il le faut, les
inctions les plus subtiles. Il évolue à son aise dans
uivoque et semble avoir le don d'envenimer toutes les
stions qu'il aborde. C'est une bonne volonté qui sème
iscorde... Son assurance ressemble à l'orgueil. Ce demi-
agnol est devenu pour lui-même l'incarnation de l'âme
ndaise. De Valera c'est l'Irlande, l'Irlande c'est de
era, et le reste du monde a tort. Prisonnier d'un rêve
l'une légende, il ignore les réalités ou ne les aperçoit
à travers les lunettes déformantes de son obsession.
s doute est-il persuadé qu'il ne s'est jamais trompé,
e visionnaire plein de mansuétude est doué d'un entê-
ient prodigieux qui n'a pas reculé devant l'alternative
glante, la guerre civile de 1922.
es autres non plus. Mais son rôle à lui, à cet instant
gique de la rupture, est entouré d'une obscurité

fâcheuse. Alors que ses adversaires d'aujourd'hui, tourm
tés de scrupules dont il existe des preuves indéniable
pathétiques, défendent pied à pied leur terrain contre
négociateurs anglais, lui se réserve et se reprend, ref
d'accompagner à Londres la délégation irlandaise p
mieux la désavouer à son retour, rejette le serment d'a
geance qu'il avait accepté (rédigé même, disent certa
et finalement entraîne dans la dissidence la minorité
leaders irlandais.

Les événements de cette quinzaine critique sont dif
les à connaître. Tout ce passé est noyé dans les controv
ses ; les pistes sont brouillées, en attendant que l'histo
les débrouille, et de Valera peut se sentir à l'abri de to
attaque au fond de ce labyrinthe. Mais il est proba
qu'il ne s'en soucie même pas et que sa conscience ne
reproche rien. Non qu'elle soit élastique. Il a, comme
fées, le don de métamorphose.

Cependant, les événements ultérieurs, en exposant
grand jour le caractère de ces deux hommes, nous livr
quelques indications utiles.

Et d'abord l'usage que Cosgrave a fait de sa victoi
Son administration débute sous de sombres augures :
exécutions sommaires qui nous paraissent particuliè
ment horribles et qui ont rendu la réconciliation diffici
il faut le reconnaître (1). Cependant, c'était à un mome
où la minorité s'était jetée dans la rébellion ouverte
sanglante, où la guerre civile et le crime politique déc
raient le pays, où Michael Collins, le héros de l'indépe
dance, tombait sous les balles irlandaises. Politiques
non, et certainement haïssables, ces mesures eurent
effet de pacification immédiat. Dans l'espace d'un an,
pays retourné à la barbarie était rendu à la civilisati

(1) On comprend pourquoi ceux des Français (très rares) qui fur
en Irlande pendant les années 1920-1922 ont gardé pour le parti
triompha un ressentiment invincible. (N.D.L.R.)

jamais depuis lors (ce qui prouverait qu'elles ne doi-
t pas être mises au compte de la haine) le Gouverne-
nt de Cosgrave ne fit usage de la violence au cours des
f années de son existence. Au contraire, et malgré les
s provocations, comme par exemple l'assassinat odieux
Ministre de la Justice Kevin O'Higgins, malgré l'inti-
lation et la menace qui arrachaient aux jurys des ver-
s toujours négatifs, les formes de justice furent scru-
eusement observées. Et lorsqu'en octobre dernier,
ant l'audace grandissante des criminels, et parce que
bandes armées se reformaient dans la campagne, il
arut nécessaire de suspendre les garanties constitution-
les, le Gouvernement de Cosgrave apporta une exem-
ire modération dans l'exercice de ses pouvoirs extraor-
aires. Dans tous les domaines, et non seulement dans
domaine judiciaire, son administration fit preuve du
me souci d'ordre et d'équité. Peut-être ne retrouverait-
pas dans l'histoire un seul exemple d'un parti parvenu
pouvoir à travers la révolution qui ait assuré, comme
fait Cosgrave, sans l'ombre d'une contrainte, la sincé-
é et l'indépendance du vote... La présence même du
ésident de Valera à la tête des affaires est un hommage
a sérénité du Président Cosgrave. De même, il n'est
nt-être pas un pays au monde où le divorce entre la
itique et l'argent ait été aussi radical. Et tout cela,
ıs la menace constante du revolver des fanatiques, avec
constante nécessité d'une garde personnelle. Certes, des
eurs furent commises (remarquablement rares si l'on
ıge qu'il s'agissait d'un gouvernement improvisé), de
res paroles échangées (surtout par ses jeunes ministres
nt aucun n'avait quarante ans en 1922), mais dans l'en-
nble son œuvre est celle d'un grand honnête homme
d'un homme d'État véritable.

En vérité, Cosgrave — catholique avant tout — avait
vé pour l'Irlande une vie politique qui fût inspirée de
traditions, conforme à son long passé de piété et de
, et, à l'exception des violences du début, chacun de

ses actes au cours de ses neuf années de mandat por
l'empreinte de cette haute ambition (1).

Le vote qui l'a privé du pouvoir ne serait qu'un épiso
politique sans importance s'il n'y avait quelque raison
l'interpréter comme un désaveu de ces tendances nett
ment et profondément catholiques. Car le mouveme
qui vient de porter de Valera à la Présidence est de cara
tère révolutionnaire — bien entendu — mais non pl
seulement sur le plan national ; encore et surtout sur
plan social et moral, comme on va le voir.

Pendant que Cosgrave s'efforçait vers l'ordre et la ju
tice, de Valera, vaincu dans la lutte armée, organisait
rébellion. Il parcourut l'Amérique, y recueillit des sub
des auprès des Irlandais de New-York et d'ailleurs (
revint en Irlande, fonda un nouveau parti, « Fianna Fail
un centre de propagande actif, plus tard un journal. Œuv
remarquable si l'on songe qu'elle fut menée à bien, av
de maigres ressources, par un homme qu'on considéra
alors comme hors de combat. Mais œuvre néfaste, par
que de Valera, continuant à proclamer l'illégalité du no
vel État et de son armée, fournissait une justification
l'activité particulièrement répugnante de certaines soci
tés secrètes : assassinats audacieux et cruels, assurés d'in
punité grâce à l'état de terreur où avaient été réduits pa
elles jurés et témoins. Il serait injuste de dire que d

(1) Ce qui n'a pas empêché ses adversaires de l'accuser de coll
sion avec la franc-maçonnerie protestante.

(2) Il convient de noter ici le rôle trouble que jouent depuis long
temps certains agents électoraux américains dans la politique irla
daise. Le « vote » irlandais en Amérique, spécialement dans l'ét
de New-York, est un appoint important dans la lutte électorale, d
l'on comprend que certains partis aient intérêt à lui conserver un
cohésion qui permet de manœuvrer la masse de ces électeurs. C
résultat serait impossible si la question irlandaise — en Europe
trouvait sa solution définitive. D'où nécessité de la maintenir vive
brûlante. C'est auprès de ces agents électoraux que de Valera semb
avoir trouvé secours et assistance financière.

era en fut le complice (1), mais il excusait en tout cas violences, et, sommé de les condamner, se dérobait jours. Une fois seulement, à la suite du meurtre inqua- ble d'un jeune garçon de 18 ans, son journal se hasarda xprimer une désapprobation. Ce fut en des termes preints du plus pur pharisaïsme. Dans le cas dont il git, disait à peu près le journal (après avoir énuméré tes les excuses que pouvaient avoir ces « égarés »), les :ontances qui peuvent rendre licite la suppression de ie humaine ne sont pas présentes.

Chose plus grave encore : Pour gagner la faveur popu- e et l'appui des électeurs de gauche, de Valera (qui ne ait pas aujourd'hui au pouvoir sans le soutien du petit upe laboriste) imprima à son mouvement une direction iale nouvelle et incorpora à son programme certaines endications de nature socialiste et révolutionnaire. i ne serait guère blâmable s'il n'avait dû subir l'alliance certains groupements ultra-nationalistes de caractère tement bolchévique (2) et — fait inouï en Irlande — lemment anti-clérical : celui de Peadar O'Donnell, nancier et rédacteur d'une feuille incendiaire *An Phoblacht*, et celui de Sean Mac-Bride (3), groupe ouvrier vsan. Alliance inavouée, contrainte, si l'on veut, mais iance tout de même, parce que de Valera, champion de lande libre, ne pouvait se permettre de traiter en nemis ceux — quels qu'ils soient — qui réclamaient la erté de l'Irlande. Lui non plus n'a pas d'ennemis à gau- e.

1) Tout porte à croire cependant que le contact ne fut jamais apu entre lui et ces associations. Son premier geste, après son mphe, fut de libérer tous les prisonniers dits politiques au nom- desquels figuraient des terroristes notoires dont la libération na lieu à des effusions significatives.

2) La propagande moscoutaire, chef-d'œuvre d'adaptation, avait e reconnu qu'en l'absence de toute discorde sociale profonde son ion ne pouvait s'exercer en Irlande que sur le plan national.

3) Fils de Maud Gonne, célèbre en France au siècle dernier.

De sorte que cet homme, qui excusait l'assassinat p
tique dans un temps où rien ne pouvait l'excuser (puis
la liberté du vote était entière), est aussi l'élu, dans
certaine mesure, des forces bolchéviques anti-clérica
Si l'on ajoute à cela que son attitude actuelle décha
en Angleterre un mouvement d'opinion hostile au cat
licisme et préjudiciable à son développement (1), q
place les catholiques anglais dans la situation très délic
de choisir entre leur loyalisme britannique et leurs sy
pathies de coreligionnaires, on peut conclure en to
sérénité que les catholiques n'ont pas à se louer de l'a
vée au pouvoir de M. de Valera.

Les journaux annoncent cependant qu'une des pren
res actions du nouveau Président fut d'adresser un te
gramme à Rome, protestant de son attachement.
même temps on apprend que son journal ouvre une so
cription parmi ses lecteurs pour l'acquisition d'un cruc
destiné à la salle de délibérations du Parlement irland
La première de ces initiatives n'était pas superflue, m
ne suffira sans doute pas à dissiper tous les doutes.
seconde par contre est peut-être une faute de goût : la p
tique est un si vilain jeu... — et plus particulièremen
politique de ce parti-là, qui n'a pas craint de comprom
tre les intérêts de l'Église et de se compromettre avec
ennemis (2).

Car de Valera — et c'est là le point capital — gagn
peut-être pour l'Irlande cette indépendance illusoire
le fascine, mais ce sera au prix de l'âme de la nation.
signes trop certains annoncent le déclin de la vie
morale irlandaise, une des merveilles de ce monde :
pourcentage des naissances illégitimes augmente. Ce

(1) Pour le gros de l'opinion anglaise, par suite d'une habit
séculaire, il y a presque identité entre les deux termes : irlan
et catholique.

(2) La foi personnelle de Valera n'est pas mise en cause, nul
jamais douté de sa sincérité. (N.D.L.R.)

attentats à la pudeur de même. Des dancings louches, ombien pitoyables, s'ouvrent dans les campagnes. Le ure empoisonne tous les procès. Entre le crime poli- ie et le crime tout court la distinction est devenue ossible. Des bataillons bolchéviques et anti-religieux ganisent pour la première fois sur la terre d'Irlande. . serait stupide de tenir de Valera pour seul responsa- de cet état de choses. Une révolution — même dirigée tre un régime étranger (surtout s'il est établi depuis gtemps) — ébranle par répercussion l'armature morale peuple. Devenue libre, quant à l'essentiel, après une iode d'illégalité violente et prolongée, il était impossi- que l'Irlande évitât cette conséquence à laquelle Cos- ve — qui s'en rendait compte — s'opposait de tous efforts. Mais de Valera aura indirectement contribué iiner les assises morales de son pays d'adoption en pro- igeant inutilement cette ère d'illégalité, en créant une ision profonde dans le peuple et — par-dessus tout — is le clergé irlandais, en subissant l'alliance d'associa- ns ténébreuses et sanguinaires.

Avant quinze ans, l'Ile des Saints aura, elle aussi, sa se antireligieuse. Alors elle aura cessé d'être pour le nde entier l'Irlande.

Et sans doute n'aura-t-elle ajouté à son indépendance 'un panache dérisoire.

JEAN PHILEIRE.

## *Le droit de colonisation*

Avec une audace et une franchise qu'on admirerait ivantage encore si l'événement ne les imposait pas tre temps soulève les questions les plus graves de la

vie sociale et se pose les problèmes les plus épineux
faudrait être aveugle pour ne pas voir la conscience u
verselle s'ouvrir à de nobles tourments dont, il y a peu
temps, elle n'avait pas idée. Pourquoi ce coup de lumi
sur l'âme de l'humanité ? Une des raisons en est s
doute dans un bouleversement général qui invite à ré
chir. Nous nous demandons pourquoi tant de maux
comment les éviter. Mais la principale cause, à notre a
est la parole donnée par les institutions modernes à l'o
nion populaire. La voix des opprimés se fait entendre
s'impose à la méditation.

Le moyen, désormais, de ne pas voir les rappo
étroits, dont quelques-uns s'obstinent encore à douter,
la morale et de la politique ! On rougira demain de
avoir trop longtemps méconnus. Mais déjà leur affirm
tion assainit l'atmosphère et donne un nouveau relié
certains sujets bien obscurcis depuis le déclin de l'or
social chrétien.

C'est le cas du droit de colonisation.

Après le succès retentissant de la Semaine Sociale
Marseille, après la rumeur provoquée par l'enquête
Bureau international du Travail sur le travail forcé,
esprits se sont tournés de nouveau vers ce fait considé
ble de la colonisation, si chargé de responsabilités et
conséquences, dont cependant l'égoïste légèreté de
politique d'hier faisait simplement, qu'on nous pardon
l'expression, un épisode de la foire d'empoigne.

Nous louons donc avec chaleur M. Joseph Folliet d
voir vu l'extrême intérêt de la question comme aussi
l'avoir étudiée avec une sûreté doctrinale et une ample
d'information dignes de ce grand sujet (1). Pour le trait
avec tant de soin, il ne suffisait pas de l'intelligence et
savoir dont l'auteur fournit abondamment la preuve.

(1) *Le Droit de colonisation*, étude de morale sociale et internati
nale, par Joseph Folliet. Imprimerie Neveu, 21, rue Vieille-Monnai
Lyon. Prix : 50 fr.

ait encore besoin d'un sens profond, joint à une sympa-
e éclairée, des questions de morale sociale et interna-
nale. Pour M. Folliet, il le déclare lui-même, « le pro-
me colonial ne s'est pas posé en termes desséchés et
colorés, tel qu'il viendrait à l'esprit d'un sociologue en
ambre : ses premières inconnues furent des âmes
maines et des paysages humanisés ». Un stage dans un
at-major colonial, de Tunisie, le mit en présence des
alités.

Son travail, présenté comme thèse de doctorat devant
nstitut catholique de Paris, comprend, avec une étude
storique, juridique, philosophique et théologique des
Sources », deux parties. D'abord une partie *négative*
stinée à réfuter les titres allégués, à tort selon lui et
on nous, pour justifier le droit de colonisation. Ensuite,
e partie *positive*, consacrée à l'examen des titres qui,
ns une pensée chrétienne, fondent le droit de colonisa-
on, précisent sa portée, développent ses conséquences
fixent ses limites.

Avec ceux de plusieurs Papes, les grands noms de Bar-
olomé de Las Casas et de François Vittoria dominent
question. Leur doctrine commune refuse de fonder
r la force ou sur les intérêts de la race et de l'impéria-
me le droit de colonisation.

Mais les titres véritables ne manquent pas, à condition
ne pas séparer les droits des devoirs certains. Titres
rticuliers tels que le droit de première occupation ou
cession contractuelle, et titres généraux.

Les titres généraux, on les trouve d'abord dans la des-
nation providentielle des biens de ce monde et la mise
valeur des ressources naturelles, ensuite dans le droit
ainesse des nations cultivées et dans le rôle de la civili-
tion. Cependant ces titres généraux n'excusent jamais
usage de la violence préalable et ils ne reçoivent pleine
nfirmation que de leur étroite alliance avec les nobles
llicitudes de la charité et de l'apostolat.

Nommer la Charité et l'Apostolat, c'est en dire beau-

coup sur le Droit de colonisation. M. Folliet l'a fait avec une conviction rendue fort communicative par le talent de l'écrivain.

C. A. R.

### *Romantisme et sociologie*

Des deux importants ouvrages que M. Jacques Poisson vient de mettre en librairie (1), le plus court est peut-être le plus suggestif : une « enquête bibliographique sur la philosophie du pouvoir pendant la Restauration et la Monarchie de Juillet ».

Très modestement, l'auteur s'est assigné la tâche de constituer une documentation, à l'usage de ceux qui voudraient après lui, entreprendre l'étude des grands courants du romantisme politique. L'invitation est bien un peu intimidante : nous sommes avertis que dix volumes n'y suffiront pas ! mais déjà les matériaux sont à pied d'œuvre. Et puis au fond, les opinions ont-elles tellement changé ? et n'avons-nous point d'arguments à puiser... ou à rétorquer dans les écrits des romantiques, pour nos modernes controverses sur la souveraineté ? C'est un éternel problème ! et de nos jours comme au vieux temps, « il est possible de classer les réponses en deux groupes principaux : le premier affirme la souveraineté, le second la nie; le premier, constatant la nécessité d'un certain nombre de lois pour régler les rapports des individus ou des collectivités, met sa confiance dans un pouvoir investi du droit d'établir ces lois et de les faire exécuter;... le second groupe, imbu de cette idée que la solidarité humaine est une garantie suffisante de l'ordre politique et du respect qui lui est dû, estime que la *règle de droit* se suffit à elle-même...; c'est dans le premier groupe qu'on pourra placer les théocrates, les ultras, les légitimistes, les

(1) *Le romantisme et la souveraineté*, 1 vol. in-8, 188 p. *Le romantisme social de Lamennais*, 1 vol. in-8, 472 p., Paris, Vrin, 19... (Bibliothèque d'histoire de la philosophie).

nocrates; dans le second, les doctrinaires et les mysti-
es » (p. 9 et s.). Les modernes écoles de Toulouse et de
deaux ont de qui tenir ! eh ! oui, le positivisme de M. Du-
t ne serait-il point un mysticisme qui s'ignore ?
n vérité, ce qui a plutôt changé, c'est la position du pro-
me et la méthode.
adis, on ne discutait que l'attribution de la souveraineté;
ourd'hui, ce qui est en question, c'est sa consistance.
is, on ne doutait pas que la souveraineté fût nécessaire-
nt un pouvoir absolu, inconditionné ; de nos jours, on
fecte du signe de la relativité : notre éminent ami M. Le
r peut compter ce renouveau au nombre des plus sûres
quêtes dont lui est redevable la science politique : du
up la solution est apparue de maintes difficultés qui pa-
ssaient insurmontables au temps du romantisme.
C'est en tout cas le mérite du maître auquel M. Poisson
sacre son deuxième volume, d'avoir bien fait ressortir le
n étroit de la conception de la souveraineté et de la con-
tion de la société : on l'a écrit ici même, il y a quelques
is, la souveraineté est tout simplement l'attribut spécifi-
e de la « société parfaite »... ou des « sociétés parfaites ».
Car il y en a deux. Lamennais l'a aussi bien compris; son
t fut seulement de se les figurer en position d'indépen-
nce et d'ignorance mutuelles; c'est ainsi qu'il tomba dans
rreur libérale : « Il y a, écrit-il dans l'*Essai sur l'indiffé-
ence*, deux sociétés, la société politique ou civile relative au
nps, et la société spirituelle relative à l'éternité; donc il
a deux autorités, et ces deux autorités sont infaillibles,
acune dans son ordre » (cité p. 80); de là « le rêve d'un
cord hypothétique entre l'Église qui ne serait qu'un lien
igieux unissant les âmes et l'État qui ne serait qu'un
n politique unissant les volontés » (p. 14) : « l'ordre spiri-
el doit être en dehors, complètement en dehors de l'ordre
nporel; sans quoi la loi fondamentale (lisez : le maintien
la religion) serait indignement violée dans sa lettre et
ns son esprit » (*L'Avenir*, cité p. 98).
L'illusion est manifeste. Elle fut peut-être la suite d'une
anifeste confusion des genres. Le système social de
mennais n'est point une sociologie, écrit M. Poisson,
st une métaphysique sociale. Le directeur de *L'Avenir*
isait de la sociologie en métaphysicien ou, ce qui re-
ent au même, il ne savait point départager le domaine

des deux disciplines. « Le vrai sociologue commence p
étudier les phénomènes sociaux scientifiquement, c'est
dire par induire d'une observation scrupuleuse de la réal
des lois générales. Lamennais, bien au contraire, est en p
session d'un certain nombre de principes auxquels il tie
par dessus tout, et les faits sociaux n'auront qu'à s'adap
à ce cadre formel, *qu'il a choisi* » (p. 137). Il croyait pouv
imposer les exigences d'une dialectique abstraite aux réa
tés; il construisait sur « table rase ». Or la table est occup
depuis dix-neuf siècles par une Église qui proclame tenir
titres d'En-Haut, et non seulement ses titres à la directi
des âmes, mais ses titres à une organisation extérieu
indispensable à l'exercice de son gouvernement spirituel
La réalité regimba contre la mutilation que Lamennais vo
lait faire subir pour l'aligner aux figures de sa géométr
sociale; l'Église ne pouvait manquer de le condamner;
sociologie positive ne peut manquer de confirmer, du poi
de vue de la méthode, la condamnation prononcée par l
glise, du point de vue de la doctrine.

Quand donc sociologues, juristes et politiques compre
dront-ils que la vie sociale ignore les cloisons étanches et q
les classifications découpées par notre esprit dans la con
nuité du réel doivent, pour le retenir, s' « emmancher »
unes dans les autres! Il faut décomposer pour mettre
l'ordre; mais il faut recomposer pour rester dans le vrai.
théorie des deux sociétés de Lamennais n'était en définit
qu'un jeu d'esprit, comme les cités imaginaires des soc
listes mystiques, ses contemporains.

Mais il y a une autre doctrine des deux sociétés, soli
ment enracinée celle-ci, dans la vieille philosophie; elle
développée dans tous les répertoires de théologie, dans to
les livres de droit naturel ou de science politique qui s'in
pirent de la philosophie chrétienne; de son point de vue r
liste, la sociologie la plus positive peut et doit lui donn
son assentiment.

GEORGES RENARD,
Professeur de Droit public
à l'Université de Nancy.

# LES LETTRES ET LES ARTS

NÉ DUMESNIL. *L'esthétique de Flaubert et sa méthode.*

Romantisme ou réalisme ? Défions-nous des classifications arbitraires. C'est la personnalité tout entière de Flaubert qui s'exprime dans son œuvre, — apparente à travers l'objectivité voulue, — très une dans la diversité des tendances.

NIEL-ROPS. *Lettres étrangères.*

I. U.S.A.
II. La vie de Henry Adams.
III. M. Ludwig Lewisohn, israélite.
IV. Littérature nègre.
V. Nouvelle découverte de l'Amérique.

DRÉ GEORGE. « *Le Monde sans Ame* ».

C'est un livre émouvant. Il s'attache à de tels problèmes que sans doute il peut prêter à discussions et à critiques. Mais son mérite singulier est d'obliger l'homme à la critique de soi-même et de lui faire retrouver, à travers un monde en désarroi, « la voie royale des vérités abandonnées ».

ANCELET-HUSTACHE. *Le témoignage de Céline Lhotte.*

« En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits... »

CQUES MADAULE. *Pour faire connaître Dante.*

. BORDERIE. *Quelques livres.*

P. P. *Deux expositions : Borès — Chana-Orloff.*

# L'esthétique de Flaubert et sa méthode

« Madame Bovary, c'est moi ! » avait coutume de répé
ter Flaubert quand on l'interrogeait sur le modèle qu
avait « posé » son héroïne. Il ne mentait point, mais i
exagérait. Car la définition n'est qu'à demi vraie : dan
toute création de l'art, on retrouve l'artiste ; mais o
retrouve ainsi la nature qu'il a observée. Le mot de Baco
demeure toujours exact : *ars est homo additus naturae.*
l'œuvre d'imagination la plus complètement inventée,
faut bien une assise dans le monde réel. Mais ce qu'il disa
de *Madame Bovary*, Flaubert aurait pu le répéter pou
chacun de ses personnages. Lui, si volontairement « objec
tif », et obstinément « impassible », et qui affirmait
George Sand « que le premier venu est plus intéressan
que Gustave Flaubert », d'où vient donc qu'on le retrouv
si bien dans ses œuvres ? Et d'abord que voulait-il dire e
déclarant que le premier venu était si intéressant ? Ceci
que l'artiste est une créature d'exception, tandis qu
le premier venu étant vraisemblablement un homm
comme il en existe une quantité indéfinie, présent
des caractères dont l'observation et la description pren
nent une valeur universelle. L'art doit créer des symbole
assez larges pour qu'ils intéressent l'humanité tou
entière. Ce n'est que par la beauté de la forme que l'ar
tiste donne à ces symboles une valeur durable. Telle est l
théorie esthétique de l'Art pour l'Art qui dégage l'artist

toute préoccupation morale, sociale, éducatrice, et ne assigne qu'une seule mission : créer de la beauté.
Mais pour atteindre cette perfection de la forme qu'il rsuit, l'artiste ne peut cependant pas dépouiller sa sonnalité. L'artiste n'est rien ; l'œuvre est tout, avait tume de répéter Flaubert. Soit ; mais c'est l'homme crée l'œuvre, et la matière qu'il pétrit, il ne peut s'em-her d'y laisser son empreinte. Par les détails de com-ition, par le choix des épisodes, par le style, enfin, le ancier le plus objectif « signe » son ouvrage tout aussi ement qu'un autre, et c'est cette signature qui lui ne sa valeur : « Oh ! malheureux et noble écrivain, rie M. Paul Bourget, vous croyez que vous pouvez e le prosateur que vous êtes et ne pas vous confesser t entier rien que dans le choix de vos épithètes, la dité de votre langue, votre éloquence, même conte-e? Cela est si vrai que dans cette œuvre de volonté que is avez rêvée impersonnelle et scientifique, c'est votre sonne que nous allons rechercher, que nous décou-ns, que nous plaignons, que nous aimons ! »
Et cette recherche, peut-on ajouter, n'est nullement rilège.
Il se peut que Flaubert, s'il se fût libéré des entraves il s'était imposées, affranchi des tortures que lui infli-ait son esthétique, eût été tout aussi grand et même il eût encore grandi ; mais nous n'en savons rien. Il ait à sa nature et nous n'avons point à discuter pour oir s'il eut raison. Ce qui demeure, en tous cas, c'est il a su créer une œuvre durable, que l'on peut aimer haïr, défendre ou combattre, et que cette œuvre, tout ective qu'elle soit, si parfaitement impersonnelle et erministe qu'en paraisse la conception, porte la marque s visible d'un maître.

*
* *

La vie, nous la voyons tous, puisque tous, bon gré mal gré, nous en sommes à la fois les acteurs et les témoins. Mais il s'en faut que nous sachions tous l'observer. Beaucoup d'entre nous la traversent sans soupçonner l'intérêt du spectacle. Or Flaubert nous dit du romancier (dans sa *Préface aux Dernières Chansons*, de Louis Bouilhet) que « les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, lui apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris son existence, ne semblent pas avoir d'autre utilité ». Retenons la confidence, et voyons maintenant comment il procède pour décrire cette illusion, pour lui donner une forme.

« La forme et l'idée, écrit-il à Mlle Le Royer de Chantepie, le 12 décembre 1857, pour moi, c'est tout un, c'est inséparable et je ne sais pas ce qu'est l'un sans l'autre. Plus une idée est belle, plus la phrase est sonore, soyez-en sûre. La précision de la pensée fait elle-même celle du mot. »

S'il en est ainsi, il est certain que les influences qui se sont exercées sur la formation de ses idées ont également agi sur son style. Nous retrouverons là aussi des apports venant de son hérédité, de son éducation, du milieu où il vécut. Mais ces deux mots qu'il oppose pour les mieux réunir, la forme et l'idée, les prend-il dans leur acception courante ou bien en élargit-il le sens? Par l'*idée* d'une œuvre, ne veut-il pas dire le fond même de cette œuvre, son idée générale, son *substratum* dégagé de tout ce qui est développement et expression, dégagé même du plan du livre? L'idée, c'est pour lui la conception première et encore embryonnaire. La *forme*, c'est tout le reste, depuis le détail des chapitres, le développement particulier de

ıe caractère, jusqu'au style qui en est la manifesta-
a plus extérieure, la plus sensible. Par exemple —
e dit ailleurs, — l'idée d'un roman comme *Madame*
*ry*, c'est de montrer le déséquilibre d'une âme oscil-
de ses rêves à la réalité et tombant de l'adultère au
le. La forme, c'est l'affabulation, la construction du
n, tout ce qui va donner à l'idée son éclat ; c'est le
: et le groupement des mots suggérant les images
ont mission de faire naître dans l'esprit du lecteur
ollant sur l'idée elle-même » pour la mieux traduire.
, le constant souci de Flaubert fut de « rester absent
on œuvre », de ne laisser paraître en nul endroit
n sentiment personnel, de ne marquer ni sympathie
pulsion pour ses personnages, afin de ne pas atténuer
rité de sa peinture et de garder aux faits leur force
érée. Mais nous savons bien que cette objectivité
point possible pour ce qui est de la forme de l'œu-
comme elle l'est pour le fond. Si la pensée, en effet,
rester purement objective avant d'avoir revêtu l'en-
ppe sensible des mots et des phrases, alors qu'elle est
atérielle, n'étant encore à ce moment que concepts
, qu'abstraction non encore traduite à l'aide d'images
rètes, — son objectivité cesse du moment qu'on l'ex-
ıe, car l'expression suppose un choix, une ordonnance
'affirme la personnalité de l'orateur ou de l'écrivain.
t le tempérament de l'auteur, ce sont les influences
s'exercent sur lui, qui décident de ce choix. Et d'ail-
s l'idée *a priori* qui précède tout raisonnement n'est-
pas elle-même subjective?

our atteindre l'objectivité radicale il faudrait n'expri-
les idées que *more geometrico* ; mais cette sécheresse
urait toute espèce d'art. Chacun révèle donc sa per-
nalité par son style, selon le mot de Buffon, et aussi,
i qu'on dise, par l'enchaînement des idées. Les maîtres

du pastiche le savent bien : lorsque Proust imagine de c ter l'affaire Lemoine à la manière de Balzac, de Flaub des Goncourt, il ne se borne pas à l'imitation de le styles, des formes extérieures habituelles à ces autet mais tout autant il s'applique à associer ses idées et à enchaîner comme ses modèles le font d'ordinaire. Car humoriste, devant un fait donné, n'associe pas entre el les mêmes idées qu'un poète élégiaque. Tel qui veut fa rire rapproche des idées qui s'opposent violemment ; qui veut émouvoir nous amène graduellement jusq l'émotion souhaitée.

La manière dont il développe les idées-mères de ouvrages, Flaubert la doit, tout comme ses idées ell mêmes, à ce qu'on appellerait aujourd'hui sa « mentalit scientifique. Dans son enfance, il subit sans contrepoi l'influence du décor romantique où il vit, la tristesse vieil hôpital. La forme de ses premiers écrits déborde lyrisme, si bien qu'une fois adoptée sa méthode, il rougi de ses premiers essais et les condamnera sans appel (m gré l'indéniable valeur de certains). Plus tard, lorsqu sera mieux assuré sur ses bases, le choix et le développ ment des sujets qu'il traitera, tout l'exercice de s métier d'écrivain sera soumis aux mêmes règles, à même méthode.

* * *

Les écrits de jeunesse de Flaubert sont de trois sorte les uns, purement descriptifs — et c'est le petit nombr d'autres, satiriques, d'autres enfin, lyriques ; et si remp de lui-même qu'ils ne sont, à tout prendre, que des fra ments d'autobiographie romancée, de confessions emb lies de rêves. Et encore, même dans les fragments d criptifs et dans les œuvres satiriques, est-ce l'auteur q l'on retrouve à chaque ligne. Si l'on tient, comme Fagu

n Flaubert romantique, c'est là qu'il faut le chercher, e as ailleurs.

Mais ces écrits de l'adolescent et du jeune homme, de prenti, n'oublions jamais quand nous les étudions, ne quand nous les lisons, que nous sommes indiscrets que nous violons le secret où l'auteur entendait les der. Je sais qu'on dit : Alors, pourquoi ne les a-t-il détruits ? S'il tenait tant à les préserver des curieux, il était bien facile de les jeter au feu, comme Bouilhet et Camp lui conseillèrent de brûler la première version *a Tentation de saint Antoine*. Mais cet argument porte lui-même sa réfutation : si la première *Tentation* it été livrée aux flammes, il manquerait un volume, et n des moindres, aux œuvres de Flaubert, car c'est de te ébauche qu'est sortie, après une refonte en 1856, la sion définitive de 1872. Un écrivain n'a-t-il pas le it de puiser dans ses écrits de jeunesse et d'y reprendre, pour les développer et les corriger, des pages entières ? Mais lui seul reste juge de ce qu'il peut livrer au blic et ses héritiers n'ont ni les mêmes raisons ni les mes droits. Est-ce à dire qu'il soit regrettable que les its de jeunesse de Flaubert aient été publiés? Non, ils constituent un des plus précieux témoignages littéraires dont nous disposions. Mais ce témoignage, nous n devons user que judicieusement, en employant nous-mes cette méthode objective qui fut celle de Flaubert, qui nous commande de tenir compte des circonstances, relativités nécessaires, et de ne pas leur conférer une eur que leur auteur, délibérément, leur a refusée. oublions pas que si la mort ne l'avait terrassé par surse, en plein travail, ces pages écrites pendant ses nées d'apprentissage, le maître jaloux de ne rien livrer lui-même les eût certainement anéanties.

De ces œuvres de jeunesse, les unes peuvent être con-

sidérées comme des ébauches de l'*Éducation Sentimental* et les autres comme des premières versions de *la Tent tion*. Enfin, un troisième groupe, mais de moindre impor tance, comprend des pages satiriques où l'on retrouvera l'idée première de *Bouvard et Pécuchet*. Deux pôles, e somme (car le troisième groupe se rattache au premier deux centres d'attraction, vers lesquels convergent tou ses efforts et se cristallisent tous ses projets. Le premie groupe (autobiographique) comprend les *Mémoires d'u Fou*, *Novembre* et la première *Éducation Sentimentale*; l second (si diverses que ces œuvres puissent sembler *Rêves d'Enfer, Smarh* et la première *Tentation*. Ain constatons-nous, dès sa jeunesse, l'étonnante unité qu caractérise l'œuvre de Flaubert.

Il faut noter ici l'enthousiasme de Flaubert pour Go the, et remarquer que, de toutes les influences qu'il subi celle du poète allemand fut la plus profonde et la plu durable. On sait le choc qu'il reçut lorsqu'il lut *Faus* tandis que des cent clochers de Rouen s'envolaient le cloches de Pâques. Il avait douze ans; il en demeur bouleversé. M. Degoumois, dans son étude sur *Flaubert l'école de Gœthe* (1), a bien défini les rapports de *la Tent tion de saint Antoine*, dans ses trois versions, et de *Faus* Passage par passage, M. Degoumois a relevé les analogi et il conclut, parlant de la version définitive : « On n peut faire intervenir ici l'influence de Gœthe que dans mesure où, quand l'arbre devenu grand se couvre d splendides frondaisons, l'on ose parler encore des greffe qui, à l'époque où il était un modeste sauvageon, on transformé son essence et déterminé sa croissance... C'e en tâchant à créer des livres où il fût indépendant d premières influences subies, où son génie lentement

(1) Léon Degoumois, *Flaubert à l'école de Gœthe*, Genève, 1925.

ement acquis se déployât librement, que l'auteur de *entation* a prouvé qu'il avait bien compris la leçon du nd poète. »

'influence d'Edgar Quinet est, tout de même que e de Gœthe, plus visible dans les premières versions dans la dernière. *Ahasvérus* parut en 1833. C'est un e très injustement oublié, qui déborde de lyrisme, et plut au jeune Flaubert, précisément par son caractère nge. *Smarh* est tout entier rempli du souvenir d'*Ahas-s*, et c'est, comme l'ouvrage de Quinet, une sorte opée de la misère humaine. La marche des deux livres parallèle et les analogies se rencontrent à chaque e. Moins nombreuses déjà dans le premier *Saint toine*, elles cessent à peu près d'être perceptibles dans ersion définitive.

'il n'est pas difficile de retrouver Flaubert lui-même s les traits des personnages du premier groupe de ses rages de jeunesse (et que, pour cette raison, je quali-s tout à l'heure d'autobiographiques), il peut sembler s hasardeux de vouloir le reconnaître dans ceux du ond : *Saint Antoine* et *Smarh*. Et pourtant ces regrets, désillusions et ces élans bientôt brisés, ces aspirations ces chutes, toutes ces « tentations » qui assiègent le nt anachorète, ce sont encore des fragments autobio-aphiques à peine transposés. Et vous pouvez suivre, de *arh* à la version définitive de la *Tentation de saint toine*, la marche de ses pensées et l'évolution de son rit.

Tandis que le héros des *Mémoires d'un Fou* se réincarne ns le héros de *Novembre*, puis se divise en deux person-ges jumeaux dans la première *Éducation Sentimentale*, ais reste toujours possédé par la passion qu'a fait naître son cœur d'adolescent la belle jeune femme rencontrée Trouville (Élisa Schlestinger), tandis que Flaubert

déverse en ces confessions amoureuses le trop-plein d son cœur oppressé, il confie aux œuvres du deuxièm groupe ses rêves métaphysiques, ses tourments philoso phiques, et nous les trouvons empreintes de ce même pes simisme d'abord lyrique et désordonné, et qui va s'épu rant, s'allégeant, mais s'assombrissant toujours jusqu'à l page célèbre : « Je voudrais avoir des ailes, une carapace. me diviser partout, être en tout, m'émaner avec le odeurs, me développer comme les plantes, couler comm l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, m blottir sur toutes les formes, pénétrer chaque atome, des cendre jusqu'au fond de la matière — être la matière ! »

Relisez dans les trois versions de la *Tentation* les ébau ches successives de cette page, qui toutes trois aboutissen à ce cri de désespoir, à ce vœu d'anéantissement : être-la matière ! — et vous verrez comment progresse en lu jusqu'au nihilisme final ce sentiment de la solitude moral et de la misère de toutes choses. Le style se dépouille à mesure que s'affermit la pensée et qu'elle se clarifie, à mesure que s'aggrave son désenchantement, à mesure — comme le remarque Paul Bourget — que Flaubert en vient au rêve du vieux Basilide (qui avait été jadis celu de toute l'Inde) : « Un gémissement universel de la nature, un sentiment mélancolique de l'Univers appelle le repos final qui consistera en une inconscience générale des individus au sein de Dieu et dans une extinction absolue de tout désir... »

Mais c'est le même cri de désespoir et de renoncement que vous percevez à travers les épisodes réalistes de l'*Éducation Sentimentale* et les écrits de jeunesse qui préfigurent le chef-d'œuvre. Ouvrez les *Mémoires d'un Fou*, *Novembre*, la première *Éducation*, et vous reconnaîtrez la clameur déchirante de cette voix. Elle a encore, dans les *Mémoires d'un Fou*, son timbre puéril ; son désespoir n'en

ue plus touchant. Ce n'est pas une attitude, le souci
uer un personnage à la Byron qui donne à Flaubert
ccents, c'est le pressentiment de sa destinée, c'est la
tation quotidienne devant le spectacle de la vie. Il
'une sincérité complète.

ici donc découvert le personnage principal de ses
s de jeunesse. Le voile était transparent qui le
ivrait. Quant aux autres caractères, ils sont presque
empruntés à la réalité : le plus important d'entre
c'est Mme Renaud, de la première *Éducation*, et
Élisa Schlesinger, comme sera Mme Arnoux. — Mais
tir du voyage en Amérique, il devient évident que
bert invente complètement au lieu de transposer ses
enirs, et de ce moment la figure de l'héroïne perd
e précision, en même temps que l'intérêt que nous
portons diminue. Ce défaut de composition ne se
ouvera pas dans les œuvres postérieures. Il est curieux
oir que, lui-même, dans une lettre à Louise Colet à
il avait prêté le manuscrit de ce roman, en a signalé
défauts avec une grande clairvoyance. Mais on devine
ison qui le retient de dire l'essentiel et qui eût mis
ause Élisa Schlesinger : « Quelques retouches que l'on
ne à cette œuvre, écrit-il, elle sera toujours défec-
ise. Il y manque trop de choses, et c'est toujours par
sence qu'un livre est faible... les causes sont montrées,
résultats aussi, mais l'enchaînement de la cause à l'ef-
ne l'est point. Voilà le vice du livre et comment il
nt à son titre (1). » Il avait raison de dire aussi dans
e lettre : « Je sais comment il faut faire. Oh ! mon
u ! si j'avais le style dont j'ai l'idée, quel écrivain je
ais ! »

Ce style, il le forge à ce moment même, et quel écri-

(1) Lettre à Louise Colet du 16 janvier 1852.

vain il est déjà, il va le montrer dans *Madame Bova*

D'ailleurs, il se connaît fort bien lui-même. Ne dit pas dans cette même lettre : « Je sais voir, et voir comm voient les myopes jusque dans les pores des choses, par qu'ils se fourrent le nez dessus. Il y a en moi, littérair ment parlant, deux bonshommes distincts : un qui e épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, toutes les sonorités de la phrase, et des sommets de l'idé un autre qui fouille et creuse le vrai tant qu'il peut, q aime à accuser le petit fait aussi puissamment que grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériell ment les choses qu'il reproduit : celui-là aime à rire et plaît dans les animalités de l'homme. *L'Éducation Sent mentale* (la première version, de 1845) a été, à mon ins *un effort de fusion entre ces deux tendances de mon esp* (il eût été plus facile de faire de l'humain dans un livr et du lyrisme dans un autre). J'ai échoué. »

Voici, de la main même de Flaubert un aveu qu'il fa retenir.

Jusqu'au voyage en Orient, jusqu'en 1852, jusqu *Madame Bovary*, les deux pôles d'attraction, le lyrique le réaliste, agissent séparément. Dans cette première *Éd cation*, mais à l'insu de l'auteur, ils agissent simultanémen A partir de l'œuvre suivante, de *Madame Bovary*, il y au collaboration volontaire, étroite et concertée. Et c'e ainsi que nous trouverons dans toutes les œuvres publié de son vivant, dans toutes celles qu'il va lui-même jug dignes d'être livrées au public, la marque de sa personn lité entière (et non point du romantique à l'exclusion réaliste ou du réaliste à l'exclusion du romantique). Il n a point *lutte*, comme l'a prétendu Faguet, mais simpleme prédominance, comme il est naturel selon le sujet ou passage, de l'une ou de l'autre faculté, la lyrique ou la ré liste ; et l'équilibre n'est jamais rompu, comme il l'est, p

mple, chez le Victor Hugo des *Misérables*, dont le sme déborde jusque dans le chapitre des égouts.

Ne soyons pas dupes des mots, et surtout de ces mots *isme*, forgés après coup pour qualifier des écoles ou des ires, et qui, presque toujours trop étroits pour le con- u d'idées que l'on veut leur faire embrasser, ne recou- nt que de vaines apparences. Il n'est sans doute pas de illeur exemple que celui de Flaubert pour montrer l'i- nité de ces classifications arbitraires, pour prouver que lisme et romantisme ne s'opposent point, non plus illeurs que classicisme et réalisme. Il semble impossi- , en tout cas, de les dissocier chez Flaubert, de préten- que *Salammbô*, *Hérodias* et *la Tentation* sont des ivres romantiques, tandis que les romans modernes, *adame Bovary*, *l'Éducation Sentimentale*, *Bouvard et 'uchet*, *un Cœur Simple*, sont purement réalistes et doi- nt être classés dans un compartiment séparé. Dans les *ois Contes*, malgré la diversité des trois sujets traités, algré la variété du ton, n'aperçoit-on pas une extraor- naire unité? Elle tient à la méthode de composition, x procédés de style, au tempérament de l'écrivain, que n retrouve sous ses phrases. Les plus lyriques, les plus mantiques d'entre elles, comme les plus réalistes ou les us classiques, nous livrent le même secret. Et c'est le ême encore que nous découvrons dans la *Correspondance* , sans contrainte, sans souci de cacher sa personnalité, laubert parle en toute franchise.

Le romantisme ou le réalisme de Flaubert ne sont pas on plus une affaire d'influences momentanées, de circon- ances. Son enthousiasme pour Hugo demeure aussi vif à fin de sa vie qu'au commencement de sa carrière littéraire, alors que, tout enfant, il méditait déjà d'écrire des rames historiques. Jusqu'à son dernier jour, il relira hakespeare, Gœthe, Byron et Hugo, et toujours avec la

même ardeur juvénile, il criera son émerveillement. Ma
il lira pareillement Racine et Voltaire, Montaigne et Bo
leau, Rabelais et La Bruyère. Et même il ne marchander
pas à l'honnête Despréaux les éloges les plus vifs. Il l
louera d'avoir si bien fait ce qu'il voulait faire, si bien di
ce qu'il voulait dire. Il appréciera en bon ouvrier l'ouvrag
soigneusement exécuté par l'auteur de l'*Art Poétique* e
du *Lutrin*. Il reconnaîtra l'utilité du magistère exercé pa
le critique qui ose dire ce qu'il pense de ses contempo
rains. Cet éclectisme — ou plutôt cette largeur de vue —
doit-il nous surprendre ? Assurément non. Ce n'est poin
la marque d'une impuissance de choisir ou d'aimer, mai
la preuve d'une rare ouverture d'esprit, d'un besoin d
comprendre et de connaître qui jamais ne se trouvera
satisfait.

Cette concomitance du réalisme et du romantisme chez
Flaubert se manifeste dans toutes ses œuvres, à partir de
*Madame Bovary*. Relisez cette page : « La nuit douce
s'étalait autour d'eux ; des nappes d'ombre emplissaient
les feuillages ; Emma, les yeux à demi clos, aspirait, avec
de grands soupirs, le vent frais qui soufflait... » Ouvrez
l'*Éducation Semtimentale,* et relisez vers la dixième page
la scène qui a pour cadre le bateau conduisant Frédéric à
Nogent, l'épisode du joueur de harpe... Est-ce que ce pas
sage de *Madame Bovary* et cet autre de l'*Éducation* ne
semblent pas transposés de quelque poème de Lamartine
ou de Hugo? Mais replaçons-les dans le contexte, au lieu
de les isoler ; ils s'enchaînent naturellement à ce qui pré
cède et à ce qui suit, et ces variations romantiques ne
font nullement tache au milieu des aventures d'Emma
ou de Frédéric — pas plus que les épisodes si réalistes du
*Défilé de la Hache* ou de la *Bataille du Macar* ne font
tache dans *Salammbô*. Et l'on pourrait multiplier les
exemples à l'infini.

tte diversité dans l'unité a pu donner le change. Nous
ns tant les classifications bien définies, nous éprou-
un besoin si impérieux de simplifier ce qui est com-
e que, ne pouvant réduire Flaubert aux seuls élé-
s romantiques ni aux seuls éléments réalistes, nous
s imaginé d'en faire une sorte de monstre double.
s n'avons pas réfléchi que c'était aussi peu juste
de refuser à Hugo d'avoir été vraiment romancier
certaines pages des *Misérables*... Seulement Flaubert
. poète que dans le moment et dans la mesure néces-
s au sujet et sans les dépasser jamais. Mais je n'aper-
point qu'il y ait nulle part *lutte* du romantique et du
ste, triomphe ou défaite de l'un ou de l'autre de ces
démons prétendûment antagonistes. Je vois, au
raire, à partir du jour où son apprentissage est ter-
é, et où son outil est forgé, du jour que sa méthode
définitive et qu'il l'applique sans plus tâtonner, une
e appropriation du style à son objet.

René Dumesnil.

# NOTES ET RÉFLEXIONS

## *Lettres étrangères*

### I. — U.S.A.

Un illustre auteur nous a proposé de voir, dans la c
lisation américaine, l'image de notre « vie future ». C
bien ainsi que, longtemps, l'a entendu l'Europe,
Europe oublieuse de ses vraies destinées, hantée de s
cis matérialistes, prête à adorer le veau d'or de la pros
rité machinique. Les livres où s'étalait ce culte —
mémoires de M. Henry Ford, par exemple — conn
saient, aux beaux temps de l'après-guerre, un suc
authentique. Puis un autre son de cloche a retenti.
a compris qu'une adoration aussi massive du matérie
de l'utile était, pour l'Esprit, un danger : vue exa
encore que le mot d'Esprit ait été entendu en des s
bien inexacts. La crise économique survenant là-des
le public européen est aujourd'hui tout près de vouer
gémonies une forme de civilisation qui, après avoir en
gné la religion de la réussite pratique, ne se justifie
par cette réussite. Les opinions publiques sont touj
simplistes.

Ce qu'il y a à retenir de cette évolution, c'est que, c
fusément, l'Européen considère l'expérience américa
comme une préfiguration de celle que, tôt ou tard, per
t-il, il aura à entreprendre. Il ne discerne pas toujou
quel point les conditions économiques, historiques, g
graphiques, sont différentes ; il regarde ce monde n

(et non seulement celui-là, mais cet autre encore st l'U.R.S.S.) avec cette naïveté désarmante, acca- te, d'une conscience qui, dédaigneuse de ses propres urs, en quête désespérément d'autres.

os bibliothèques nous prouvent assez quel intérêt le ic européen, et français en particulier, a porté à ces lèmes. Je ne parle pas seulement des innombra- ouvrages de voyages, de souvenirs, d'études écono- ues ou autres, que tant de touristes littéraires ont liés ; quelques-uns surnagent seuls d'un immense as. Mais, parallèlement, un effort a été accompli pour s faire connaître la jeune littérature américaine, dont centaine de livres, pour le moins, ont été traduits. t à quelques-uns des aspects de cette littérature que s nous intéresserons aujourd'hui.

la fin de la période où le président Roosevelt domi- , étoile très éclatante, la constellation américaine, un ain trouble commença à se manifester dans la sensi- é de la grande République, en particulier dans les ses intellectuelles. Ce n'était pas la première fois ne réaction se produisait. Déjà à la fin du XIX^e^ siè- toute une école était apparue qui avait protesté, au n de l'individualisme, contre un système démocrati- dont le péril devenait évident. Ces grands ténors de dividualisme sont les D. H. Thoreau, les Emerson, W. Whitman, les Edgar Poe, les Mark Twain et les ary Adams. Mais, trente ans plus tard, le problème posa sous une forme nouvelle, et le danger apparut ore plus immédiat. Entre temps, la civilisation amé- ine avait pris les aspects que nous lui connaissons ourd'hui. Pour des raisons ethniques (la nécessité d'ab- ber vite les immigrants) et économiques (la produc- n en grande série) elle tendait à supprimer radicale- nt l'individu, à standardiser l'esprit comme tout le te. Un puritanisme affadi s'accordait de plus en plus système de la production, et un certain idéalisme bon

enfant se trouvait, comme par hasard, toujours d'acc
avec les intérêts pratiques. Ces thèses simplistes se ma
festaient dans des ouvrages à très grand succès, com
l'*A.B.C. de l'argent* de Carnegie ou *La vie intense*
Roosevelt. Mais tout le monde ne se contentait pas
cette méthode Coué appliquée à une civilisation t
entière.

C'est alors qu'apparut un groupe d'écrivains qui por
rent sur cette forme de civilisation et sur cette métho
un jugement sévère. Et, très vite, cette nouvelle école c
nut, en Amérique même, un grand succès : ce qui prou
d'une part, qu'il existait une opinion publique dispo
à accueillir de telles protestations, et d'autre part, ce q
nous savions déjà, que le public n'a jamais détesté ce
qui lui infligent le fouet. C'est cette jeune école qui a
connue, chez nous, depuis quatre ou cinq ans, c'est e
qui a triomphé avec le prix Nobel de Sinclair Lew
Tout le monde a lu l'ouvrage essentiel de Sinclair Lew
ce *Babbitt* où vit, minutieusement, fastidieusement,
représentant-type de la civilisation yankee. Mais Sincl
Lewis n'est pas le seul, je ne crois même pas qu'il soit
plus significatif de son groupe : en tout cas, d'autr
noms doivent être cités. Au premier rang H.L. Mencke
le critique, l'auteur de ces *Préjugés*, dont M. Ré
Michaud nous a donné, dans sa collection, des extrai
et qui a eu le mérite de raisonner des griefs qui, po
beaucoup d'autres, demeurent sentimentaux. Puis Thé
dore Dreiser, Ambrose Bierce, Sherwood Anderso
John dos Passos, Ernest Hemingway, et bien d'autres (
Tous s'appliquent à une double tâche : montrer l'Amé
cain installé dans sa vie standardisée, subissant lui-mêm
une standardisation intellectuelle et morale; et d'aut
part proposer quelques moyens de révolte contre c
état de fait, ou d'évasion.

Ce double thème qu'on trouve, par exemple, constan

(1) Dont Ludwig Lewisohn, dont nous allons parler.

nt, chez un Sinclair Lewis, n'est pas sans donner une taine monotonie à l'ensemble de la production roma- que de ces écrivains, — de même que nos naturalistes réalistes, critiquant les mœurs de la bourgeoisie, sont ez monotones. L'intérêt grandit quand on voit ces ivains nous proposer une confrontation des valeurs es américaines et des valeurs européennes. C'est le et du *Sam Dodsworth* de Sinclair Lewis; c'est aussi ui d'un roman assez feuilletonnesque mais amusant, n romancier anglais (hongrois d'origine), Josef Bard, e MM. Dandieu et Kiefé ont traduit sous le titre *Un éricain cherche son âme* (Gallimard, éditeur), et où n voit un pauvre diable de yankee se débattre dans contradictions intérieures avant de repartir, dégoûté, apable de retrouver le sens de la vie, s'enfouir dans la plicité américaine. *Un Américain cherche son âme*, st un sous-titre qu'on pourrait mettre à un grand nom- de livres des écrivains de la jeune école américaine : us verrons qu'il conviendrait à l'œuvre entière de Ludwig Lewisohn, qui est venu lui-même confronter idées aux enseignements de l'Europe.

De cette école, on peut avoir une bonne idée d'ensem- en lisant l'anthologie *Les Romanciers Américains* emment parue dans la collection que dirige M. G. Cha- sol (Denoël et Steele). Évidemment, on n'y trouvera les critiques de l'école, qui sont pourtant, à mon sens, is intéressants que les romanciers; mais le choix, tel 'il est fait par des spécialistes, est d'un grand intérêt. uze auteurs nous sont présentés, chacun par une pré- e d'ordinaire documentée et utile, et par un extrait, uvelle ou fragment de roman. Sur les douze, il n'y a ère que J. B. Cabell, Gertrude Stein et Glenway Wes- t, qui ne soient pas encore familiers au public français; autres : Sherwood Anderson, Louis Bromfield, John s Passos, Theodore Dreiser, Ernest Hemingway, Sin- ir Lewis, Ludwig Lewisohn, Jack London et Upton nclair, sont, par ailleurs, déjà traduits. Mais, tel quel,

un semblable recueil rendra de grands services à ceux qui voudront s'initier rapidement à la jeune littérature américaine : ils liront ce livre en même temps que le sérieux *Panorama de la littérature américaine* de M. Régis Michaud (Kra).

Qu'a apporté en somme cette école de la révolte? Une protestation de l'intelligence contre une forme de civilisation qui, depuis lors, nous a, mieux encore, laissé voir ses dangers. Et, en ce sens, elle a été très utile, comme est utile toute école littéraire qui peint avec parti-pris un certain mode de vie. A-t-elle transformé ce mode de vie? Cela paraît plus douteux ; et il faut bien avouer que la plupart des œuvres de ces écrivains sont très insuffisamment fondées en principes, qu'elles manquent de bases philosophiques et vraiment spirituelles. En face d'une civilisation vouée au culte de la machine, de la production, du progrès matériel, une protestation était nécessaire ; il est bien qu'elle ait été faite. Mais une attitude de refus a quelque chose de facile lorsqu'elle est systématique. Une autre position ne peut-elle être envisagée? C'est ce que nous examinerons tout à l'heure.

## II. — La vie de Henry Adams

Dans la première génération des protestataires, Henry Adams occupe une des premières places. Il est un des rares auteurs, en tout cas, auxquels l'étiquette de « penseur » puisse honorablement convenir. Très peu connu jusqu'ici en France, à peine cité dans les manuels, il vient d'être révélé dans une collection, que j'aurai à indiquer plusieurs fois au cours de cet article, qui ne jouit pas de la notoriété qu'elle mériterait, je veux dire les « Écrivains et penseurs américains », dirigée par M. Régis Michaud (à la Librairie Boivin). *Mon éducation* vient de paraître, sinon en entier, du moins en d'importants fragments, dans la traduction de MM. Régis Michaud et Franck L. Schoell.

enry Adams naquit à Boston, le 16 février 1838. Il
rtenait à une famille illustre, une véritable dynastie.
e dynastie avait fait son entrée dans l'histoire d'Amé-
e avec John Adams, député au Congrès, fondateur
U.S.A. avec Washington, second président de la
ublique. Son fils, John Quincy, est ambassadeur dans
nts pays, avant d'arriver lui aussi à la présidence, en
5. Le fils de celui-là, Charles Francis, est ambassadeur
ondres au temps de la guerre de Sécession, où son fils
ıry l'accompagne comme secrétaire particulier, cepen-
t que son fils ainé, Charles Francis II, se lance dans les
ires, où il réussit brillamment. Une famille, on le voit,
:ressante, mais qui, somme toute, n'avait pas pu
ıeurer en cette première place où son fondateur l'avait
allée. De ce phénomène d'entropie sociale, Henry
ams tirera une conclusion, non contre sa famille, mais
tre les contemporains qui n'ont pas su, ou pas voulu,
naintenir en ce rang éminent.

Dès l'abord, Henry Adams apparaît comme un esprit
n curieux. Observateur lucide et sévère des hommes,
ait à merveille généraliser, passer des faits à des théo-
s. Très cultivé, curieux de tout, il ne cessera jamais de
:rcher des lois universelles. Il est journaliste ; puis pro-
seur de Moyen Age à Harvard, où, fort peu compétent
histoire médiévale, il enseigne tout en apprenant. Un
ups, il dirige la *North American Review* ; court le monde,
ient écouter aux portes de Washington ce qui se dit
se chuchote. Dans la politique, il ne renonce pas à
ouvrir des valeurs humaines, voire des hommes tout
ırt : on sent assez que c'est un idéaliste, malgré toute
ı amertume. Historien, il publie en neuf gros volumes
e étude sur *Les États-Unis de 1801 à 1817* ; romancier,
donne une satire des milieux politiciens, *Démocratie*.
en de cela ne le satisfait et, à partir de 1890 (il a cin-
ante-deux ans) il s'applique à se donner une éducation
ilosophique. Il se pose, loyalement, les grands problè-
es qui, de tout temps, ont hanté nos cerveaux. Il brasse

saint Thomas d'Aquin et Spinoza, Descartes et Pascal bien d'autres. Il veut résoudre cette énigme des rapp de l'individu-homme avec les forces inconnues qui mèn le monde, ces forces qui s'appellent évolution, prog etc... Il ne comprend pas cette désharmonie qui est manifeste dans le monde, et sent la civilisation de s propre pays, déjà, lui fournir d'éclatants exemples. exemple plus éclatant encore lui est bientôt proposé la grande guerre européenne, dont il suit la venue, qu vont éclater, mais dont il ne saura point la fin, car meurt en mai 1918.

*Le livre de mon éducation*, qui est une sorte de somm de toutes ses réflexions philosophiques, publié en 19 après sa mort, et que nous pouvons aujourd'hui abord dans ses aspects essentiels, est une œuvre trop abo dante, où il y a énormément de bavardage, une incapaci presque maladive à serrer la pensée au plus près. Il exist tout au long de ces multiples pages, une sorte de roma tisme intellectuel qui empêche la réflexion de deven certitude. Et c'est une étrange sensation qu'on éprou à lire le témoignage de cette intelligence qui a si cour geusement, si patiemment voulu son unité, et qui fa l'aveu de son incapacité, de sa dispersion. Il y aurait une magnifique étude à poursuivre sur l'inquiétude ses ravages dans un être.

Le grand mérite d'Henry Adams a été de comprend que le problème maître de notre époque est et sera retrouver la cohésion perdue. Nous verrons tout à l'heu un Waldo Frank, un Ludwig Lewisohn se poser de sem blables questions, mais peut-être avec une sûreté diagnostic moins grande. Adams a très bien vu qu Amérique ou Europe, — malgré de grandes différenc d'aspect, — notre monde est un monde qui a perdu so équilibre. Et s'il n'a pas proposé une démonstration de façon dont l'homme moderne est venu à cette incoh rence, il a eu du moins deux intuitions magnifiques.

La première est celle de la dispersion psychologiqu

e débat l'homme d'aujourd'hui. Parlant des découes scientifiques de la fin du XIX^e siècle, il écrit : n enfant né en 1900 devait être né dans un monde veau, *non plus dans le monde de l'unité mais dans du multiple.* » (C'est moi qui souligne cette phrase les jeunes hommes de l'inquiétude et du nouveau du siècle ne liront pas sans émotion.) Et, généralie, cherchant à définir ce monde nouveau, il ajoute : ordre était une relation accidentelle opposée à la ure, une compulsion artificielle imposée au mouvet, contre laquelle tout ce qu'il y avait d'énergie libre s la nature se révoltait et qui, n'étant qu'accidentelle, ésolvait elle-même finalement en anarchie. » Ces ises, écrites en 1903, me paraissent aujourd'hui, trente plus tard, d'une merveilleuse actualité.

'autre intuition, Henry Adams l'a eue en étudiant le yen Age, en visitant nos cathédrales, Amiens, Char-, Caen, et en cultivant le Thomisme. Il est bien eux de voir cet Américain sensible et intelligent ir demander à la Vierge de Chartres, après Huysmans, même temps que le jeune Péguy, ces assertions d'or- et d'équilibre que la science ne lui donnait pas. Il it analysé longuement ce qu'il appelle la Force, et il it compris qu'une valeur restait en dehors de toute lication. « Toute la Force du monde ne pouvait, me la Vierge, bâtir Chartres. » Dans une très curieuse ère à Notre-Dame de Chartres, il la remercie de l'a- r délivré de la Dynamo, incarnation, si l'on peut dire, la Force. Il a admirablement compris à quel point le ips où la cathédrale se dressait, où la *Somme théologi-* s'élaborait dans un cerveau plus qu'humain, était un ips où l'équilibre était atteint, où l'amour et la conssance, la nature et la puissance n'étaient pas enne- s.

l a très bien montré aussi la singulière loi d'inertie qui mené le monde à abandonner cette unité. « Pendant milliers d'années d'histoire, il (lui, Henry Adams) trou-

vait que la force avait été sentie à l'état d'occulte attr
tion, amour de Dieu et appétit de la puissance dans u
vie future. Quand, après 1500, cette attraction commer
à décliner, les philosophes se rabattirent sur une forc
*tergo*, instinct du danger par derrière... » Peut-on mie
caractériser l'introduction de l'explication rationaliste?
une pseudo-logique dont les vides lui apparaissaient, il p
férait la souple rigueur thomiste, qui convenait à s
esprit.

On attendrait ici un aboutissement. Mais il ne suffit p
hélas ! de mesurer dans l'angoisse les vertus d'un systèr
les valeurs supérieures de l'ordre le plus haut ; d'aut
motifs interviennent, dont seul Dieu évalue le poids,
secret des cœurs. Henry Adams eut une mort à laque
celle de Katherine Mansfield fait penser ; comme elle
s'arrêta en chemin. Il mourut en stoïque, non en chréti
membre d'un secte hybride, comme il y en a tant en An
rique et qu'il surnommait avec humour : « la confré
des anarchistes chrétiens conservateurs ».

A cette personnalité si attachante, il a manqué, com
à tant de ses successeurs de la jeune génération, une c
naissance indéfectible des principes sur lesquels repose
critique. Il lui a aussi manqué, ce que ses successeurs
moins trouveront, un certain accent de violence, de réq
sitoire, qui donne au trait toute sa force et donne à l'
périence autobigraphique une portée plus générale, u
valeur d'enseignement plus décisive.

## III. — M. Ludwig Lewisohn, israélite

Parmi les témoins de la civilisation américaine que
littérature de U. S. A. a multipliés, M. Ludwig Lewiso
est un des plus attachants. S'il condamne un mode de v
lui, du moins, sait au nom de quels principes il porte s
jugement ; et, pour le définir, je ne vois pas de meille
mot que celui d'*israélite* qu'il revendique avec un r

ıge. Il n'y a pas très longtemps qu'en France nous aissons M. Lewisohn, bien que sa parfaite pratique otre langue, son installation à Paris, doivent dès rd nous rendre attentifs à son œuvre. En 1929, sous re gœthéen *Vérité et Poésie*, MM. Regis Michaud et ck L. Schoell avaient, les premiers, publié, chez Boi- une anthologie de textes autobiographiques et criti- de M. Lewisohn ; la collection « Feux croisés » (Plon) ıa ensuite *Le cas de Monsieur Crump*, dans la traduc- de M. R. Stanley, et « le Cabinet cosmopolite » (Stock) rsion française de *The Island within* par M. R. Michaud, le titre approximatif de *Israël, où vas-tu?* Tout nment enfin « Judaïsme » (Rieder) nous a fait con- e *Les derniers jours de Shylock*, dans la traduction I. Maxime Pitra. Au total, on a aujourd'hui une idée complète de la pensée de cet auteur. Je n'ose dire ın style, car j'ai l'impression que M. Ludwig Lewisohn desservi par ses traducteurs. Si dans *Vérité et poésie* xte français est en général bon, si dans *Israël, où vas-* il est correct, encore que lourd, dans *Le cas de Mon- Crump* c'est une sorte de galimatias d'où émergent beautés comme celles-ci : « Il avait agonisé d'injures mme... » Quant au *Shylock*, il a été traduit avec une nvolture si grande que les épreuves ne furent pas cor- es et que d'honnêtes passés définis s'étonnent d'être ès d'un accent circonflexe. Mais il faut croire que les us de la traduction importent peu, car le seul de ces tre ouvrages qui ait eu un réel succès est *Le cas de ısieur Crump*.

a plupart des critiques, en veine d'imagination origi- , ont intitulé leurs articles *Le cas de M. Lewisohn* (1). st exact qu'il y a « un cas Lewisohn », et qu'il est indis- sable de le présenter. Peu d'auteurs ont, autant que

(1) Il a même paru en Amérique un essai critique sur lui, *A Jew* k (Harper, 1931), de James Waterman Wise, où cette formule- ıé est employée.

celui-ci, lié leur œuvre à leur vie, et c'est se fermer la p
de ses livres que d'ignorer sa vie. Même quand il s'agi
romans objectifs, *The Island Within* par exemple, l'ex
rience personnelle est comme un filigrane qui comp
le dessin imprimé. Mrs. Regis Michaud, René Lalou
Maxime Pitra nous ont mis au fait de cette existen
Les fragments publiés dans *Vérité et poésie* fournissent
détails.

M. Ludwig Lewisohn, fils d'une famille allemande
éloignée du Sinaï, arrive en Amérique à l'âge de sept
en 1890. Le milieu de la Caroline du Sud, où il vit,
formé de Baptistes et de Méthodistes : l'enfant s'y am
canise, au point d'oublier entièrement sa race, sa relig
ses traditions. Au moment de la guerre, M. Lewiso
professeur de littérature allemande dans une Univer
de l'Ohio (chaire qu'il n'avait pas obtenue sans mal),
tit gronder autour de lui de sourdes colères. Étai
parce qu'il était allemand, ou anti-interventionniste?
même nous assure que, d'abord, on lui en voulait d'
juif. Il se présente expressément à nous comme la
time d'un antisémitisme yankee. Obligé d'abandonne
chaire, il doit constater qu'une certaine vision de l'Am
que, libérale, accueillante à tous les individualismes
laquelle il plaçait sa foi, n'est qu'un leurre. On le
parce que Juif? Il se fera Juif davantage, écartant t
trahison, s'attachant à une fidélité grandissante. Il f
l'Amérique, où la liberté n'est plus qu'une monstrueus
mensongère statue, et, installé en France, poursuiv
route qui le ramènera aux vérités et aux traditions an
trales.

Les œuvres autobiographiques où il nous raconte
aventure, *Up Stream* et *Mid-Channel*, dont nous n'a
en français que des fragments, empruntent au dram
cette existence une incontestable force tragique. Le
pitre sur la vie universitaire aux U. S. A. est en part
lier un témoignage sévère, mais qu'il importe de ret
D'une façon plus générale, tous les livres (ou presque

Lewisohn nous intéressent en tant que réquisitoires re une forme de civilisation dont on ne peut vraiment r qu'en en possédant un long usage. En particulier *as de M. Crump*, où la confession est à peine marquée l'affabulation, étudie avec une puissance dramatique apports de l'homme et de la femme sur la terre de la rté. Le schéma de ce roman est très mince : un être le supporte la pesante tutelle que lui impose une me plus âgée, qui a su mettre de son côté tous les its ; il faudra un crime pour qu'il échappe à ce lent ffement. Ce qui, dans ce roman aux couleurs sombres, 'on respire une atmosphère malodorante et mesquine, ne un certain sens de la grandeur, c'est la conscience , d'un bout à l'autre, M. Crump garde de sa déchéance. uteur, qui excelle dans le détail, et s'apparente aux illeurs de nos réalistes, impose au lecteur une vision espérée, écœurante, du monde conjugal où erre, ombre garde, son pitoyable héros. Il nous montre aussi com- nt le jeu très simple des lois concourt à enfermer Crump dans le cercle infernal, et le crime apparait me une manifestation d'indépendance non seulement tre une tyrannie conjugale, mais contre un état de fait ial.

Moins réussi, littérairement, *Israël, où vas-tu ?* nous ren- gne sans doute bien davantage sur le sens profond de périence de l'auteur. Ici s'allient ses deux thèmes entiels, celui de son refus de la civilisation américaine, ui de sa judaïsation. Ce gros roman est l'histoire d'une ille juive de Vilna, dont les branches essaiment par le nde. Une, installée en Allemagne, renoncera tout à aux traditions d'Israël et son descendant sera tué nme officier dans l'armée allemande. Une autre part ur les États-Unis ; un de ses fils, Arthur, reproduit l'iti- raire spirituel de l'auteur. Après avoir essayé, en con- érant ses titres scientifiques, de devenir membre de la mmunauté américaine, il se sent renaître juif et, quit- t femme et enfant, va soigner ses coreligionnaires en umanie.

Ce thème du retour à un Sinaï spirituel, qui est, crois, la clef décisive de toute l'œuvre de Ludwig Lew sohn, a une authentique grandeur. (On le retrouve au dans le récit où nous voyons Shylock bafoué, privé de fille, condamné à renier sa foi, se refusant à abdiqu subissant un baptême honteux à Saint-Marc, s'enfuya à Stamboul et allant enfin achever ses jours auprès du l de Tibériade.) Ainsi que le dit très bien un de ses pré ciers, l'originalité de M. Lewisohn réside dans son exp rience de « Juif assimilé, retrouvant les raisons profond de son Judaïsme oublié ou ignoré, projetant les résulta de cette expérience en faisceau de lumière, pour montr à ses frères la route qui mène à la dignité de soi-même Et il est absolument certain que lorsqu'il parle de la ter d'Israël, des prophètes, de la grande leçon du peuple él il atteint à une beauté dont l'authenticité est sans contes De même quand il nous peint avec une ironie plus vi lente que celle de Mencken et de Sinclair Lewis les cara tères du « Babbitt », l'homme pour qui la vie spirituelle réduit à l'application du système fordien, sa condamn tion prend un sens d'une importance décisive, car no savons à quelles véritables valeurs spirituelles il se réfè On peut, d'un mot, dire de sa position qu'elle est u *valeur* ; de tous ceux qui ont critiqué, avec des bonheu divers, la vie à l'américaine, il n'est pas sûr qu'on puis dire autant.

Cette valeur, nous la reconnaissons ; et ce qui la don au peuple de Moïse, aujourd'hui disséminé sur la ter peuple sans canons, sans frontières, toujours plus ou moi obsédé par le fameux « complexe d'infériorité » des Fre diens, nous n'avons pas à le répéter ici ; cette valeur e inscrite dans les textes. Allons plus loin ; nous somm absolument d'accord avec M. Ludwig Lewisohn quand critique âprement ceux de ses coreligionnaires qui convertissent par convenances mondaines. « Ils finisse mal, les Juifs qui ont jugulé l'hébraïsme au fond d'eu mêmes. On pourrait écrire sur eux des volumes et d

mes. Il leur arrive d'être fort riches et même honorés
nonde. Mais un je ne sais quoi de grotesque s'attache
ır correction de gentils et ce sont, derrière leur dos,
chuchotements et des murmures... » Assurons-en
Ludwig Lewisohn : les Juifs qui demandent un billet
confession pour franchir le seuil des salons du VII^e
ndissement ne nous intéressent en rien et nous parais-
aussi méprisables qu'à lui. Mais qu'il nous permette
lui dire qu'il existe aussi des conversions qui n'em-
ntent rien aux soucis de mondanité, et que sa condam-
on est trop absolue.

D'ailleurs le défaut essentiel d'une œuvre qui, par
eurs, mérite l'estime et le respect, est le défaut de tous
pamphlétaires : voir l'ennemi non comme il est, mais
ime on voudrait qu'il fût. Anti-chrétien, M. Ludwig
visohn ne discerne dans l'Église que les défauts
nains de ses membres et encore voit-il ces défauts à
vers une documentation de type assez primaire. Il nous
once gravement la faillite du christianisme, avec des
uments du genre de ceux-ci : « Il lutte contre la vérité
ntifique, qui est digne et recommandable, mais coopère
c les briseurs de grève et les fauteurs de guerre; il
ie Darwin à la damnation et prie pour la victoire; il
elle Freud un vilain personnage et ignore Einstein,
is consent au progrès scientifique sous la forme d'aéro-
nes qui jettent des bombes et répandent des gaz
hyxiants. » Dire de ce petit discours qu'il est à la hau-
ır des boniments de réunions électorales est, je pense,
faire encore beaucoup d'honneur. Il est aussi ridicule
ıs sa présomption que dans son ignorance. Il n'y a pas
soin d'être chrétien pour le dire; il suffit d'être histo-
n, et de bonne foi (1).

1) Les opinions que professe M. Lewisohn sur la culture et la
ilisation françaises sont aussi singulières : « On imagine difficile-
nt un Milton français, un Beethoven français, un Tolstoï fran-
s », nous dit-il; mais il ne cite ni Hugo, ni Balzac. « Il manque

Le but auquel tend M. Lewisohn, de son aveu, est u
synthèse de l'Hellénisme et de l'Hébraïsme, de la natu
et de l'esprit. « Le monde occidental a expérimenté l'a
ceptation païenne de l'homme et de la nature ; il a essa
la répudiation chrétienne de l'homme et de la nature ;
y a une troisième voie ouverte, la sanctification, l'hum
nisation de ce qui est naturel. » Est-il besoin d'être thé
logien pour lui répondre que la deuxième de ses propo
tions est, encore, une assertion éculée, et que la troisièm
si elle signifie quelque chose, vaut autant pour le christi
nisme que pour l'hébraïsme? Mais M. Ludwig Lewisoh
qui a découvert sa foi dans l'injustice et la violence, res
violent et, par conséquent, injuste, même retourné à s
fidélités. Souhaitons à sa bonne volonté, qui est granc
cette paix sans laquelle il n'est point de jugemer
droits (1).

## IV. Littérature nègre.

Échapper à une forme de civilisation jugée trop méc
nique, trop anti-naturelle? C'est sans effort qu'y parvie
nent des écrivains d'une catégorie spéciale, je veux di
les écrivains noirs. Plus qu'à d'autres il leur est aisé

à la civilisation française la note d'intense et extrême spiritualité
Car Pascal, sans doute.....

Et ceci encore, qui est savoureux : « Je suis convaincu qu'
Français cultivé, ayant entendu la Neuvième Symphonie est capa
de dire : Comme c'est joli ! » On a envie de renvoyer M. Lewiso
au *Beethoven* de ce « Français moyen » qu'est M. Edouard Herrio

(1) Au moment de donner le bon à tirer de cette chronique,
reçois *Crime Passionnel* de M. Lewisohn, traduit par Antonin Arta
et Bernard Steele C'est un roman sur les problèmes conjugaux
à la gloire du judaïsme. Tandis que deux ménages « américa
100 0/0 » sombrent dans des faillites, un troisième, israélite, vog
en plein bonheur parce qu'il sait trouver l'essentiel. Long, p
cohérent, justifiant mal son titre, je doute que ce roman ajoute be
coup à la gloire de l'auteur. Mais pour un familier de l'œuvre
M. Lewisohn il présente un réel intérêt.

ouver des sources de sensibilité que la vie machinique
. M. Georges Friedmann, qui a préparé la traduction
çaise d'un de leurs livres, montre comment la race
e a gardé la faculté, perdue aujourd'hui pour trop de
ics, d'établir un contact direct avec le réel. Il y a, chez
mme de couleur, une vigoureuse et saine rusticité qui
réserve de bien de nos erreurs. Et le fait est qu'on
rcherait difficilement plus de fraîcheur, plus de force
catrice, plus d'authentique poésie en un mot, que cel-
dont on trouve l'exemple dans les quelques poëmes
res connus aujourd'hui en France par l'*Anthologie de
ouvelle poésie américaine* (Kra).

M. Franck L. Schoell — dont on voit combien son rôle
ıtroducteur des lettres américaines en France est
portant (1) — nous avait, depuis longtemps, donné le
ir de connaître cette littérature négro-américaine. Son
e *U. S. A. du côté des Blancs et du côté des Noirs*
ampion) consacre à ce sujet une attachante étude. Sans
ıte, nous avions entendu parler des nègres américains
des blancs, sympathiques : un O'Neill, un Carl Van
chten. Il y a tout un groupe d'écrivains américains qui
préoccupent du problème nègre, tel cet étonnant Wil-
n B. Scabrook qui, dans l'*Ile magique*, et, tout récem-
nt dans *Secrets de la Jungle* (trad. par Mme Suzanne
our, éd. Haumont), nous a livré les résultats de ses recher-
es pour pénétrer ce qu'il y a de plus étrange dans le
écanisme mental des noirs. Mais une interprétation par
Blancs risque toujours de n'être qu'une interprétation.
nous restait à découvrir les auteurs « colored men » :
an Toomer, l'auteur de *Canne à sucre* (dont il m'a été
nné de lire des fragments, qui sont magnifiques), Wal-
r White, Jessie Fauset, Eric Walrond, Claude Mc Kay.
e ce dernier, un poème, cité par M. Franck L. Schoell,

(1) On sait que ce n'est là encore qu'une partie de son activité ; est également le traducteur des Polonais Ladislas Reymont, Adam ymanski et Boy-Zelenski.

donnait une impression intense de sensibilité simple vive, qui émouvait. Il y évoquait *les Tropiques à New-Yor* « Bananes mûres et vertes, racines de gingembre, cac dans sa gousse et poires d'avocat, mandarines et ma gues, et pamplemousses... » Puis il se souvenait des pa d'où viennent ces richesses paradisiaques, « des arbr chargés de fruits auprès de ruisseaux murmurant, et d aurores trempées de rosée... ». Et, le cœur serré, parcou « par une onde de regrets, affamé de toutes ces vieill choses familières », le poète détournait la tête et pleura Indication caractéristique sur toute une tendance d nègres américains à porter leurs regards vers la viei mère Afrique, à se ressouvenir d'elle.

C'est Claude Mc Kay romancier que viennent de no révéler les éditions Rieder, en publiant, dans la traducti de Mme Ida Treat et de M. Vaillant-Couturier, un gr livre qui tient plus du témoignage que du roman, *Ban* Claude Mc Kay, qui a été tour à tour employé de Pu mann, plongeur de restaurant, matelot, correcteur d'i primerie, connaît à fond la plèbe de couleur qui, da tous les ports d'Europe, forme des groupes aux caractèr très particuliers. Un tel ouvrage, que nos populist devraient tenir pour un modèle du genre, bien plus q tel *Hôtel du Nord* ou tels autres romans, est d'une for d'évocation prenante, et révèle, plus encore que l qualités, d'ailleurs certaines, du conteur, un don intui de la nature humaine qui est de premier ordre. Chac des personnages, Banjo, Malty, L'Oison, Taloula, femme Latnah, Ray (l'*alter ego* de l'auteur), est caractéri avec une netteté qui dessine la silhouette et l'anime pr fondément. Peut-être, à la longue, le constant dynamisn de tous ces personnages, dans ce très gros livre, produit une impression de monotonie ; mais il est hors de dou qu'on est là devant un créateur d'êtres vivants, et de typ qu'on n'oublie guère.

Le cadre est Marseille, ou plutôt ce quartier de Ma seille où le touriste ne s'engage qu'à ses risques et péri

gion ouest du Vieux-Port, non loin de la cathédrale. Kay l'appelle « La Fosse » ; on pense à Kouprine. On endra pas ici un résumé de ses descriptions, c'est là vivent les Frères-du-Port, nègres, autour de Banjo, us animal et le plus beau d'entre eux, grand seigneur misère, poète de la Fosse. Leur vie est faite de peu hoses : rapine dans les docks (le vin qu'on suce par uyau de caoutchouc habilement introduit dans la lle), oisiveté, musique, la musique nègre des *blues* et *charleston* qui donne la nostalgie du pays. Le refrain *elly Roll* scande tout le livre, d'une frénésie animale. de soi qu'un tel sujet comporte des peintures qu'on aurait recommander, et que le roman tout entier est dans une amoralité qui est celle de la bête. Mais si el livre ne nous renseigne que sur un seul aspect de ychologie nègre, il n'en est pas moins un témoignage incontestable intérêt. Jusque dans les pires désordres, iste, chez le noir, une sorte de pureté, enfantine ou ale, que les missionnaires ont bien souvent notée, est un des traits les plus touchants de cette race. Et n songe que les scènes décrites par Claude Mc Kay se ulent dans une de nos plus grandes villes, à l'ombre e église et d'un hôtel de ville, on doit réfléchir, plus ux folies de Banjo et de ses Frères-du-Port, à la res- sabilité qu'encourt, dans cette affaire, notre orgueil- e « civilisation ».

## V. Nouvelle découverte de l'Amérique

ue des Noirs cherchent leur voie sur une route d'éva- , qu'ils refusent toute la civilisation mécanique, soit. 'on peut même admettre, avec M. Friedmann, que la nègre, par le contact sentimental qu'elle a gardé les faits naturels, est moins menacée par l'abrutisse- t machinique que maints hommes blancs, nés, gran-

dis, destinés à mourir dans le seul horizon de la machi
Mais une attitude de refus pur et simple, qui a été c
des grands critiques de la civilisation américaine, n
pas admissible en tant que solution définitive. Quicon
a le sens des valeurs de l'Esprit ne pourra jamais so
crire à une condamnation totale ; la machine, cette ma
festation de l'intelligence supérieure, un des signes t
gibles de son originalité, de sa marque, peut avoir
détournée de son véritable rôle ; on ne saurait, sans tra
son, dire qu'elle est, en elle-même, un signe de décaden
Henry Adams, lui, ne le disait pas.

D'autre part, nous l'avons déjà noté, il est extrêmem
facile, littérairement parlant, de s'en tenir à une attit
critique. Les effets sont commodes, les traits porte
Mais n'est-il pas vain, à la longue, ce jeu ? Quelques-
le pensent, aux États-Unis, et ailleurs ; bien taillé, n
il faut recoudre. C'est la tâche que s'est proposée Wa
Frank qui, après avoir été de l'équipe des « destr
teurs », a adopté une position nouvelle dans *Nouv
découverte de l'Amérique*. La traduction française de
livre (par Mme Ludmila Savitzky, chez Grasset) est
un peu ancienne, mais il ne semble pas qu'on ait acco
à cet ouvrage l'attention qu'il mérite. Il est d'autant
aisé de railler les erreurs du système machinique qu
jourd'hui une crise, dont ce système est en grande pa
responsable, offre des arguments massues. Excelle
occasion pour ne pas se solidariser avec les loups qui
lent en chœur.

Waldo Frank a dit de façon parfaite en quoi l'attit
de ses amis les démolisseurs, le groupe de Mencken e
l'*American Mercury*, après avoir été utile, cessait de l'
Il va plus loin ; une critique péjorative d'une civilisat
si elle ne propose pas des principes de reconstruction,
un danger : il est trop simple de laisser aller, en subiss
dans une résignation masochiste, les coups de fouet. F
ler *Babbitt* est bien, mais c'est aussi conférer à ce t
d'homme une valeur exemplaire. Et, pour les Europé

participent à cette critique purement négative, l'apo-
e de la paille et de la poutre trouve quelquefois à
ployer.

Amérique, aux yeux de Waldo Frank, apparaît
ne « un troupeau qui aspire désespérément à se cons-
r en société authentique. Elle est un plasma vivant,
'out en puissance, qui doit réaliser son intégrité ou
se décomposer ou mourir ». Elle apparaît donc
ard'hui à égale distance de la cohésion et de la décom-
ion, soumise à des forces contradictoires, mais équi-
es. Quelles sont ces puissances? D'une part celles de
ture pure et simple, telles qu'elles existent dans le
même; en second lieu les éléments sentimentaux et
rels que les apports de maints peuples ont déposés en
es dans l'âme de cette civilisation ; en troisième lieu
s que la machine a développées monstrueusement et
es temps derniers, semblaient prédominer. Du con-
le ces trois groupes de forces résulte une sorte de
illonnement dans lequel l'individu se sent déchiré,
qué, incapable de réaliser ce que Waldo Frank appelle
*'alité,* c'est-à-dire une harmonie entre le corps, l'âme
ntelligence, assez analogue à ce qu'Adams nomme

aldo Frank consacre une longue et remarquable
e au problème de la machine. Il montre par quel
ssus elle éloigne l'homme du contact naturel, com-
elle tend, sous un masque de fausse universalité, à
dispersion, comment elle soumet à une servilité
me qui lui demande une apparence de puissance.
il montre aussi comment, de tous ces dangers,
n n'est tel que la destruction de la civilisation doive
sulter. Il propose, au contraire, une conception de
on de l'individu en rapport avec la collectivité, qui
créer une véritable technique de l'esprit et soumet-
machine à son rôle. A partir de ce point nous cesse-
d'être d'accord avec lui, et sa théorie paraît dévier.
mble admettre que la conception chrétienne du

monde, base de la civilisation européenne, repose sur u
séparation absolue entre les activités physiques
l'homme et ses activités métaphysiques, sans distingu
que dans leur finalité elles sont semblables. Pour lui l
venir serait dans un « humanisme » qui transposera
dans l'ordre du divin, les valeurs créées par l'intelligen
et dans lequel la machine deviendrait une sorte de moy
d'atteindre à la réalité. Nous ne pensons pas que
moyen soit le bon (1).

Ce qui est plus intéressant, c'est de voir l'auteur no
proposer l'Amérique comme la terre où cette union
activités physiques et spirituelles pourra se réaliser d
la plus grande harmonie. Il montre ce qui, dans l'Euro
lui paraît voué à une inéluctable perdition ; il nie en
toute possibilité de récohésion, de totalité (ici encore
y a une évidente méconnaissance des points de vue ch
tiens, thomistes en particulier) ; « le tombeau de l'E
rope » serait l'Amérique où les données européen
viendraient mourir, pour renaître, élaborées en une n
velle synthèse.

Il est hors de saison, ici, de critiquer en détail c
théorie. Ce qu'il faut retenir, c'est l'attitude nouvelle
se révèle. Après cette période de pure révolte, où
semblé que toute l'intelligence américaine soit orien
vers une négation qui, à la longue, devenait stérile, allo
nous assister à l'éclosion d'œuvres d'un sens plus or
nal, qui tendront à une reconstruction ? Si le nou
humanisme de Waldo Frank (et de quelques autres)
paraît pas une solution ni bien complète ni bien sati
sante, il n'en demeure pas moins que cette orienta
neuve de la discussion devra être examinée avec la
grande attention. Sur cette orientation, nous ne som
pas encore très bien renseignés. Waldo Frank cite
noms d'un critique, Lewis Mumford, du poète Will

(1) Et Adams, bien qu'il ne donne pas de conclusions form
est plus près de la vérité.

los Williams, qui cherche le sens authentique de américanisme », et de plus jeunes, comme Gorham Munson qui, dit-il, « est à la recherche d'une norme gieuse (alors que Williams se satisfait d'une formule nétique individuelle), d'une méthode de vie intégrale, qu'en lui-même le chaos américain puisse apparaître nsfiguré ». Nous ne pouvons pas encore juger de ces uvelles tendances, trop mal connues ; mais il est sûr elles offriront un champ très vaste, et vierge, à nos exions.

DANIEL-ROPS.

## *Le Monde sans Ame*

Le monde actuel des lettres n'offre pas d'exemple, je is, d'une activité plus vive ni plus heureuse que celle M. Daniel-Rops. Nos lecteurs trouvent ici même sa onique de littérature étrangère. A la *Nouvelle Revue Jeunes*, il donne une critique mensuelle des romans. *Correspondant*, ce sont des articles très personnels, s souples, sur les idées dans leurs rapports avec les res. Mais les autres revues portent souvent aussi sa nature. Et surtout l'essayiste, chez lui, n'est pas le ncipal. Daniel-Rops est l'un des premiers romanciers ujourd'hui, le premier à mon sens de sa génération. l a enfin la volonté d'être un moraliste. Obsédé par le ordre du monde contemporain, il s'est penché sur lui ur discerner mieux le mal, voir les chances de salut et remèdes possibles. Son dernier livre s'appelle, on le t, *Le monde sans âme* (1) ; titre bien significatif, essai s remarquable où nous recueillons le dernier état de

1) 1 vol. in-8° écu, 254 p. ; Plon, 1932 (collection « La Palatine »).

sa pensée, où nous constatons qu'il est assez près d
nous. Le livre connaît un succès plus large qu'on n
pouvait attendre d'une œuvre austère. Ceci montre dé
qu'il n'y a peut-être pas lieu de désespérer du monde, q
que l'auteur proclame aussi d'ailleurs, en ses conclusion
Mais le mal n'est pas moins certain.

Il ne s'agit plus seulement de cette *inquiétude* qu
l'auteur analysait dans son premier essai. Aujourd'hui,
lui dit adieu. Il lui avait surtout dit adieu, je crois, dan
son admirable roman de *L'Ame obscure. Le monde sa
âme* fait allusion au héros du livre, à ce jeune Blaise Orlie
qui se laissait trop aller à « l'ivresse du refus, à la délec
tation du désespoir ». Ce goût des marais, de l'ombr
pestilentielle, cette volonté d'écarter le bonheur proch
c'est une attitude purement négative, c'est le contrair
d'une solution. Le problème de l'inquiétude ne peu
davantage se résoudre à la façon commune, qui est d
jouir sans réfléchir, de repousser toute recherche méta
physique, de renoncer à l'essentiel de l'homme. C'est-à
dire de décider que le problème ne se pose pas.

Contre quoi, aujourd'hui, l'auteur s'insurge. *L'adieu
l'inquiétude* ne veut point dire qu'on fait un pas e
arrière, mais au contraire qu'allant de l'avant on dépass
l'inquiétude. Il faut connaître le tourment du mond
débrider la plaie ; ensuite, voir les éléments de rédem
tion que l'homme porte en soi. Tel est, à peu près, l'ax
de marche de l'auteur, le sens du livre : on voit déjà, p
là même, combien c'est un livre important.

On l'a loué et critiqué, bien entendu. Mais plusieu
critiques, et des plus vives, sont parties du camp spi
tualiste, voire chrétien. Comme j'ai moi-même des rése
ves à faire, je voudrais commencer par elles. Car l'impre
sion que laisse un mélange d'éloges et de critiques dépen
pour beaucoup de leur ordre de succession. Je crois pl
juste, en l'espèce, de laisser sur une note favorable,
c'est pourquoi je conclurai en disant tout le bien q
je trouve au *Monde sans âme*.

***

n a reproché à l'auteur de ne pas aller au bout de sa
ée, et de ne pas donner son adhésion au Christianisme.
: certain que le livre apparaît un peu comme inachevé,
oint de vue des idées. Il a une trop grande « portée
ide » ou, pour emprunter la comparaison à la musi-
et non plus à la résistance des matériaux, la longue
nance qu'il expose ne pourrait se résoudre que sur
ord parfait de la foi. Nous lisons, par exemple, ceci :
ne civilisation vaut, dans la mesure où elle propose
hommes une interprétation de la vie — et pas seule-
t un humanisme — c'est-à-dire où elle répond aux
tions que se pose la conscience touchant la destinée
sens de l'existence. » Mais il est clair que les ques-
s « touchant la destinée et le sens de l'existence », ce
: pas la civilisation, c'est la religion qui leur répond !
e manière d'impropriété des termes enlève à la
onstration quelque chose de sa solidité.
ourtant, je m'en voudrais d'insister. J'imagine que
e objection, l'auteur la sent aussi vivement que nous,
lus douloureusement même. Il arrive que le seuil de
nversion vous retienne longtemps et souvent la logi-
y perd ses droits. Après tout, ce domaine intérieur
trop secret, il appartient trop bien à Dieu seul (et à
: qui le représentent), pour qu'un critique ait l'outre-
ance de se glisser dans le dialogue. D'ailleurs, pour
evenir au livre qui seul relève de nous, j'oserai dire
. gagne en pathétique ce qu'il perd en logique.

a vérité m'oblige à observer que d'autres réserves
posent. Daniel-Rops étudie le problème du machi-
ne. Il est bien trop fin et réfléchi pour charger la
hine de tous les péchés du monde. Mais je me
ande, quoi qu'il en ait, s'il se fait une idée bien
te des rapports de l'homme et de la machine. C'est
ci, avouons-le, une journée dans une usine, une

semaine avec des ouvriers, en apprend davantage que bi
des livres. J'entends mal aussi sa distinction de l'outil et
la machine (p. 68). « Est *outil* tout appareil qui réclame
l'homme une peine directe. » Au contraire, « on devr
réserver le nom de machine à tout appareil qui met
œuvre [...] les forces de la nature [...], en assignant
l'homme un simple rôle de surveillance ». Que de mac
nes encore réclament de la peine !

La machine à écrire serait un outil, la machine à c
culer serait une véritable machine. Mais on se s
aujourd'hui, dans les observatoires astronomiques et da
un certain nombre de laboratoires, des machines à calc
ler. Beaucoup ne sont pas sans réclamer une peine n
négligeable, infiniment moins grande pourtant que le c
cul direct. Elles rentrent tout simplement dans l'*éco
mie de pensée* caractéristique de la science entière sel
Mach. Tout procédé analytique tend à réduire lui-mê
la pensée au mécanisme. Il n'y a pas tellement de dif
rence entre les méthodes d'intégration et la « machine
à calculer, du moins à ce point de vue.

Machines et outils sont les prolongements démesur
des membres de l'Homme, qui récupère ainsi par s
esprit la supériorité sur d'autres animaux plus doués da
le corps. C'est une vue bien connue des philosoph
exprimée particulièrement par M. Le Roy, on le sait.

Comme il y aurait à dire, d'ailleurs, sur cette questi
de la « simple surveillance » ! Car le machinisme trou
en lui-même à cet égard son correctif. *Toute machine p
fectionnée requiert davantage d'habileté humaine et p
souvent l'intervention de l'habile, qu'une machine mo
affinée.* Elle s'enraye plus facilement aussi : une mitra
leuse est autrement « délicate » qu'un mousquet ; u
Bugatti exige un vrai mécanicien lorsqu'une Citroën
contente largement d'un « chauffeur » ; la machinerie
théâtre Pigalle est à la merci d'un incident et demar
bien d'autres soins éclairés qu'une brave scène de p
vince !

crains fort, aussi, que l'auteur ne se fasse une idée
eu lointaine, un peu littéraire et — pour parler franc
ne idée fausse, du *réel*. Il juge que l'homme moderne
onnaît la réalité, précisément parce qu'il interpose des
hines entre le réel et lui. P. 208 : « Ceux-là mêmes
[...] devraient retrouver le plus aisément le sens de la
ire, en sont séparés par cet artifice, la machine, et n'en
plus le contact que par l'intermédiaire du tracteur, de
aise, du four électrique ou du Diesel. » D'abord, il y a
coup d'*outils* parmi ces machines, selon la définition
'auteur. Puis, à ce compte, la charrue elle-même était
« intermédiaire » entre le cultivateur et le sol. Tous
*outils* sont dans ce cas.
e me demande d'ailleurs s'il n'y a pas confusion entre
éel et le simple, ou le *sensible*. A mesure que nous
ançons dans la connaissance de la Nature, il est évident
nous nous éloignons du monde des sens. Dans l'im-
ise échelle des radiations, notre œil humain — presque
ugle — ne perçoit que cette octave qui va du rouge au
et. Au dessous et au dessus, il faut « l'intermédiaire »
utres détecteurs. S'est-on éloigné du réel, le jour où
détecteurs ont été trouvés? *En science il n'y a presque*
*ais de prise directe.*
l est vrai que l'auteur ne prétend pas à être au courant
sciences ; heureusement, car les passages à allusions
ntifiques ne sont pas sans causer quelque malaise...
ssi bien je m'interdis de le critiquer sur ce point. Je
s donc lui donner un exemple littéraire : l'analyse psy-
ologique de Marcel Proust atteint-elle moins le *réel*
celle d'un Bourget, parce qu'elle nous donne une
omposition spectrale hyperfine là où le prédécesseur
Proust ne voyait qu'une bande uniforme?
e crois qu'il y aurait beaucoup à reprendre aussi dans
passages où l'auteur touche à la philosophie. Faire du
rgsonisme une philosophie du discontinu (p. 214, 218)
évidemment une gageure, et proposer (p. 243) comme

excellente formule meyersonienne la fameuse expressi
des « rapports sans supports » (transférée à l'homme, d'a
leurs) est plus qu'audacieux puisque la phrase en questi
est un raccourci du Comtisme, c'est-à-dire du systèr
auquel Émile Meyerson n'a pas cessé de s'attaquer d'
bout à l'autre de ses écrits...

***

Il est certain qu'en un sujet immense où il fallait ta
embrasser, un auteur si jeune ne pouvait qu'imparfait
ment étreindre. Il y aurait beaucoup d'injustice à lui opp
ser des penseurs chargés de plus d'expérience parce qu'
sont plus chargés d'ans. Qu'avec quelque imprécision, u
documentation un peu sommaire et surtout de secon
main, le livre gagne plutôt en flou qu'en solidité çà et là,
n'oserais le nier. Mais je crois essentiel, précisément, qu'
si grand sujet ait été traité par un homme qui vient à pei
d'avoir trente ans. L'ouvrage me semble plus important
plus intéressant encore comme *acte* que comme livre.
flèche indicatrice qu'il inscrit, l'itinéraire spirituel qu
trace, le « mal de Dieu » qu'il crie et la solution qu
implore — tout cela ne peut laisser personne indifférer
et combien nous aurions tort de n'y point prêter u
extrême attention. J'ai tenu à marquer quelques obje
tions de détail. La pire injure qu'on puisse faire à un éc
vain de cette trempe et de cette sincérité, c'est de
croire indigne d'entendre ce qu'on croit être la vérit
Mais je suis d'autant plus à l'aise pour proclamer et lou
la courageuse action de l'auteur.

Attendons — en toute confiance cette fois — son pr
chain roman, dont ne seront point absentes, je le devin
les préoccupations profondes qui rendent *Le Monde sa
âme* si émouvant. Et que l'auteur surtout poursuive inla
sablement son œuvre. Comme ce vieux musicien franç
de la Renaissance, — Costeley, je crois, — auquel
reprochait de ne pas avoir de celui-ci le beau contr

it, ni de celui-là « la pareille harmonie », Daniel-Rops t répondre fièrement :

J'ai quelque chose aussi que les autres n'ont point!

ANDRÉ GEORGE.

### *Le témoignage de Céline Lhotte*

a critique impartiale et objective existe peut-être, s ce n'est pas dans les lignes d'une femme jugeant les es d'une autre femme qu'il faut espérer la trouver. On e ou on n'aime pas les livres de Céline Lhotte, ils ne vent provoquer que des réactions vives, et je suppose certaines consciences se débattent contre eux parce ils sont le plus terrible des réquisitoires : celui des faits s phrases. Mais précisément parce qu'ils apportent un oignage irrécusable, ceux qu'ils troublent dans leur étude voilent leurs jugements de prétextes et l'enve-pent de réticences. C'est déjà beaucoup qu'ils les aient : le grain que jette Céline Lhotte finira bien par lever, rvu que le terrain sur lequel il tombe ne soit pas le her absolument nu.

e suis de ceux qui aiment Céline Lhotte sans réticen- : jugement du cœur, bien sûr, mais que d'excellentes ons viennent étayer. Ne médisons pas de la « littéra-e » envisagée comme le plus noble des jeux, mais enfin, st bien permis de préférer les écrivains qui ont mis r plume au service d'une cause, surtout quand cette se est celle des pauvres du bon Dieu (tous les pauvres sont-ils pas « du bon Dieu », même quand ils l'igno-t?). Sans doute, comme les ouvriers consciencieux, ine Lhotte doit être heureuse de voir son œuvre goû-

tée, mais on sent tellement que, pour elle, cette satisf
tion n'est pas primordiale ! Ses livres sont d'abord un p
longement de son activité professionnelle. Les chréti
dignes de ce nom font dans leur vie une part à la cha
active, certes, mais en ce domaine, nous restons tous, p
ou moins, des amateurs. Céline Lhotte, elle, a consacré
vie aux miséreux. Avec quelle avidité n'accueillerait
pas les mémoires d'une Sœur de Saint-Vincent-de-Paul
est des mots que les religieuses ne peuvent pas pronon
mais Céline Lhotte, c'est comme une Sœur de Saint-V
cent-de-Paul qui aurait le droit et considérerait com
un devoir de parler.

Infirmière sociale, elle a obtenu, en 1929, le prix Nor
cliffe pour son livre *Sur les fortifs du Paradis*, et l'
née dernière, le prix Anne Murray Dike décerné pou
première fois par l'Association des travailleuses soci
au mémoire de l'une d'elles, dont l'anonymat ne
dévoilé qu'après l'attribution du prix. Aujourd'hui,
nous donne *La Petite Bismuth* (1), dont les éléments
ont été fournis, comme la matière de ses précéde
volumes, par les milieux dans lesquels sa vocation l'obl
à vivre.

La « petite Bismuth », c'est une pauvre petite Thér
qu'on a affublée de ce surnom à cause des piqûres qu
médecin lui fait. Elle appartient au peuple des rues p
vres : le père est un ivrogne, la mère se met à boire,
aussi, et à déserter le foyer. Le foyer? Hélas, le mot
convient guère, et le mal initial est là :

Bien des stations ont marqué ce calvaire. Ce n'est pas en un j
ni même en plusieurs mois, qu'un brave homme, qu'une hon
femme, roulent dans cet abîme d'abjection.

... Cet ouvrier, fatigué, surmené, rentre chez lui. Il aurait bes
jusqu'au lendemain, de détente, de calme, de sourires...

Chez lui?

C'est un « meublé » sans air et sans lumière, où les enfants gr

(1) Albin Michel.

et pleurent, où la femme s'étiole, s'aigrit et ne sait, le soir .., que se lamenter sans mesure...

e résultat, c'est qu'à dix ans, voici la pauvre gamine : sa charge d'âmes — je veux dire de becs à nourrir : ut soigner les petits frères, faire les commissions et la ine, alors qu'on reçoit plus de coups que d'argent. our d'elle, les personnages louches évoluent : enfants s, voisines sinistres, commères braillardes, maritornes plaisantes. De ce taudis où les poumons cherchent en l'air et l'âme une joie, quel être humain ne cherche- à s'évader? Thérèse y réussit une première fois dans blancheurs de sa Première Communion. Ce jour-là, lutte contre sa famille « pour protéger le plus long- ps possible le Surhumain qui est en elle ». Mais elle se mettre à l'unisson : une gifle paternelle la convie z vite à rire et à boire avec les autres.

. Et puis une autre fois quand, plus grande, elle ren- tre, au détour d'une rue, Louis, le petit épicier ide. Idylle brève dans le cadre des ruelles infectes : il t partir pour faire son service militaire au Maroc. La , si rapidement venue, a fui plus vite encore.

Alors, naturellement, l'inévitable arrive : la tentation rôde-t-elle pas partout, « sur les affiches du cinéma, à alage du libraire, dans le feuilleton du journal »?

lle fuit une attirance, mais l'attirance existe. Elle tremble, mais ne déteste pas assez de trembler.

. Dans ce quartier, on ne fréquente guère l'église, à l'exception quelques vieilles Bretonnes, de moins en moins nombreuses. uis sa Première Communion, Thérèse ne prie plus.

ait-elle que, plus qu'une protection humaine, un appui lui vien- it d'ailleurs si elle songeait à le demander? Elle ne demande , et ce n'est guère sa faute. Elle est, à l'avance, résignée, parce il n'y a nulle raison qu'il en soit pour elle autrement que pour compagnes.

Quand la vérité est reconnue, le séducteur l'aban- nne, naturellement, et le père, s'érigeant en justicier,

la chasse de la maison. La voici bonne à tout faire. A
moment de la délivrance, l'hôpital l'accueille. Mais av
de telles hérédités, son enfant ne peut pas vivre : de
mésaventure, il ne restera à Thérèse qu'un plus gra
dégoût.

La voisine de lit est une tuberculeuse fiancée à
brave garçon. Mais la mère du jeune homme ne veut p
de ce mariage déraisonnable et fait des avances à Th
rèse. Alors la malade, comprenant que son état la retra
che de la vie pour longtemps, peut-être pour toujou
rend spontanément sa parole au fiancé qu'elle aime. C'
Thérèse qui, sans doute, la remplacera : elle va donc p
tir pour une vie plus normale. Mais comme si Céli
Lhotte craignait de se laisser aller à un optimisme que
existences dont elle est témoin ne justifie pas, cette pa
vre joie naissante n'est faite, elle aussi, que de déchi
ments : « La vie, vous savez, ça n'est pas comme dans
romans... »

Rien de plus éloquent que les œuvres de Céline Lho
pour défendre la cause des miséreux ; justement pa
qu'elles n'ont jamais l'air d'un prêche ou d'un plaidoy
elles s'implantent en nous comme un remords. Je
réjouis que, dans *La Petite Bismuth*, tout en demeura
très près de la vie, elle ait eu le soin de ne pas introdu
des scènes trop crues : il sera ainsi accessible à un p
grand nombre.

Je suis sûre d'aller dans le sens des vœux de l'aute
en souhaitant que ces scènes affreuses, sur lesquelles
monde tire un rideau qu'elle a le courage de lever, ar
chent à leur torpeur beaucoup d'heureux selon le siècl
« Voilà ce qui existe, et vous mangez, vous dormez pa
blement ! »

Pour favoriser la méditation, je tire encore du li
cette anecdote authentique :

... La grande église sombre...
Toute cette marmaille transporte dans le lieu saint son atmosph

de de troupeau mal lavé, ses préoccupations coutumières, son
gage.

Aimes-tu mieux aller au Ciel ou en enfer? demande imprudem-
nt la demoiselle du catéchisme.

une gamine de répondre :

- J'veux aller là où qu'on bouffe le mieux!

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit d'a-
d de pain. Dieu sait que Céline Lhotte n'est pas maté-
iste, mais pour toutes les petites Bismuth, nous
onçons à la primauté du spirituel, sûres que Maritain
même ne nous contredira pas. Que j'ai donc aimé ce
t du Cardinal Verdier ouvrant des chantiers pour don-
aux chômeurs « du travail et le bon Dieu ». Du tra-
l, c'est-à-dire du pain, d'abord. Car, à moins qu'il ne
gisse d'un saint, ventre affamé n'a pas d'oreilles, même
ır les choses d'en haut. Ce royaume de Dieu et sa jus-
e, n'est-ce pas aussi (et peut-être avant tout?) que les
ites Bismuth habitent un vrai logement et ne soient
s hantées par l'évocation des choses qu'elles *pourraient*
nger?

Comme tout serait plus facile, après!

JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

## *Pour faire connaître Dante*

Sous le titre *Dante et la Divine Comédie*, M. F. Palhoriès a
blié l'an dernier sur Dante un livre de fort grand format,
ıstré d'assez belles reproduction de Gustave Doré (1). Il s'a-

1) *Dante et la Divine Comédie*, par M. F. Palhoriès, 1 vol. in-4°,
is, Lanore, 1931.

git essentiellement d'une biographie du poëte, d'ailleurs assez bonne, suivie par une analyse abondante de la *Divine Comédie*, où l'on trouve de nombreuses et longues citations. M. F. Palhoriès n'a pas cherché l'originalité et je suppose que dans sa pensée, ce livre est surtout une introduction à l'œuvre de Dante. A ce titre, il peut rendre certains services. Cependant il faut souhaiter que les Français cultivés se familiarisent davantage avec le « poëme sacré » lui-même. Nous en avons aujourd'hui des traductions fort honorables, entre autres celles d'André Pératé et de Jean Longnon. De plus, il est possible de recourir au texte lui-même, dont le Toscan est encore si proche du Latin. Je ne dissimule pas que la poésie de Dante est quelquefois difficile. Mais si l'on n'accepte un effort, quel est le grand poëte que l'on osera vraiment lire? Souhaitons que le livre de M. F. Palhoriès invite quelques-uns de nos compatriotes à cet effort nécessaire, et dont ils seront amplement récompensés. On nous permettra de regretter, néanmoins, que le sixième centenaire de la mort du poëte, déjà passé depuis onze ans, n'ait pas provoqué en France l'apparition d'un de ces grands livres qui, de temps à autre, fixent sur une œuvre immortelle le point de vue d'une époque. Ce fut le principal mérite littéraire d'Ozanam que d'avoir intégré dans la renaissance catholique du siècle dernier la pensée de l'Alighieri. Quelle que soit la valeur de ce livre inoubliable, il semble qu'aujourd'hui nous avons autre chose à dire sur ce poëte vraiment œcuménique, hanté par la passion de l'universel. Qui mettra, dans une synthèse claire, à la disposition du public français, les résultats de l'immense travail qui se poursuit depuis un siècle au-delà des Alpes? Ce serait la meilleure façon de rapprocher intellectuellement la France et l'Italie, car il ne faut pas oublier que pour nos voisins, Dante n'est pas seulement un poëte, mais encore un conducteur de peuples. Toutes les grandes villes d'Italie possèdent une chaire de Dante, où l'on explique devant le peuple, chaque année, quelques chants de la *Divine Comédie*. Je ne crois pas, en dehors de la vénération des anciens Grecs pour Homère, qu'il y ait au monde d'autre exemple d'un culte semblable rendu à un poëte. Le livre de M. F. Palhoriès, ce n'est pas mal, mais il s'en faut de beaucoup que ce soit assez.

JACQUES MADAULE.

## *Quelques livres*

*La fiancée*, par MARGUERITE AUDOUX.

n ne peut pas avoir oublié Marie-Claire simple et drue, e douce et mystérieuse dans sa verte jeunesse. En vieillis-, elle bêtifie. Dommage !

*L'Éducation des filles*, par PIERRE LIÈVRE (N.R.F.).

père, la mère, la grand'mère, Robert, Laurent, Serge, nand, puis Rita, qui se fiance successivement avec trois garçons sans enlever au quatrième tout espoir de l'épou- un jour. Le premier fiancé se console en « voyageant » la grand'mère. Est-ce sérieux? alors c'est sinistre. Vau- lle? triste, triste ! La plus triste encore c'est qu'il y a pro- lement des deux : une peinture des mœurs : *cum grano* s (!!!).

*Un royaume près de la mer*, par GUY MAZELINE (N.R.F.).

oyaume où l'on étouffe : là vivent de pauvres humains en ie à leurs passions : Manuel, assez fort pour se déchirer uttes et de souvenirs, pas assez pour se vaincre. Clotilde, lévouement pour lequel un être à sauver, à défendre, est adversaire. Mamita, douce et secrète. Le jeune fils de nuel : juste le sot qu'il fallait pour approcher, sans pren- parti, le secret de chacun. Les Pleneur, mari et femme, oyables et odieux.

e talent, c'est qu'il n'y ait là rien de forcé, rien de déme- é, rien de pénible, pourrait-on dire. Une atmosphère ressante de mystère, de bassesse, de ruse, de violence et n d'autre que des êtres humains sans envergure, sans toire, passionnés et secrets.

*A la poursuite du vent*, par ROBERT de TRAZ (Grasset).

Des personnages inexistants et qui semblent d'abord s'in- iéter de cette terrible et commune inexistence. Et puis, n, les voilà qui changent d'avis : ils ne s'en inquiètent

plus du tout. Ils ne s'analysent jamais et ils ne s'explique rien. L'auteur, lui, nous les explique, avec abondance mêr et une justesse toute en généralités. De ces personnag incohérents naît une intrigue qui ne l'est pas moins. Si l' pouvait penser que Robert de Traz invente à mesure, deviendrait tout à fait intéressant ! D'autant qu'il invente délicieux Vincent Russell, qui a tout à fait l'air de s'être éva d'*Opéra de Quat'sous*. Quel dommage que le roman ne co mence pas à la dernière page avec le seul Vincent Russel « Et comme il s'approche, l'inconnu se retourne vers lui.

*Essai de critique indirecte*, par Jean Cocteau (Grasset).

Serait-il possible que Jean Cocteau n'eût pas un seul am J'entends un ami véritable, capable de lutter avec lui jusqu ce que cet esprit original soit définitivement exorcisé du pl santin à cabrioles qui l'habite trop souvent.

Ce jour-là l'*Essai de critique indirecte* sera retiré de la ci culation et nous aimerons un Jean Cocteau échappé à s contorsions, jailli de ses oripeaux, tout droit et tout net, que sa cour d'aujourd'hui ne reconnaîtra plus.

*Auvergne*, par Jean Ajalbert (Albin Michel).

Tant de choses, en un volume, que l'on s'y perd un pe On évoque les vieux almanachs aux textes encadrés de fleu des champs, aux illustrations en chromos, aux histoi fraîches et violentes — et qu'on disait naïves quand le so venir de Jean-Jacques attendrissait les premières lectu campagnardes. On imagine un vieux guide, découvert a archives municipales d'Ambert ou de Riom, œuvre érudite quelque notable grand marcheur et plus grand liseur. Et *Tour de France par deux enfants* où notre enfance s'est pa sionnée... un peu ennuyée aussi : souvenirs d'histoire, ape çus géographiques, les grands hommes, les monuments ; la vie bien sûr, mais comme dans un herbier : un peu sèch jolie encore, encore embaumée.

Tant de choses en un volume !

Quand on aime l'Auvergne et qu'on a lu Henri Pourrat, devient bien difficile à satisfaire !

M. Borderie.

## *Deux Expositions*

(Borès — Chana-Orloff)

voudrais attirer l'attention des lecteurs de *La Vie Intellec-* sur deux expositions — une de peinture et l'autre de ture — qui ont lieu actuellement à Paris et qui ne ent pas moins d'être vues que celles de James Ensor ou elle de Picasso — ou même que celle de Manet.

première est l'exposition *Borès* qui se tient à la galerie -Raspail. Borès n'est pas un peintre que l'on aime à ière vue, mais on ne l'aime que mieux à la seconde ou roisième, et comme M. de la Palisse estimait qu'il n'est ossible de voir quelque chose pour la seconde fois sans r vu préalablement une fois, j'engage vivement les eurs de peinture à aller regarder longuement les toiles rès et à y revenir quelques jours après, quelque étrange uisse être l'impression que leur aura produite leur pre- contact avec ce peintre.

rès est un jeune artiste catalan, installé à Paris, dont on quelques tableaux depuis trois ou quatre ans dans les oits où on aime la peinture. Il est loin d'être un inconnu epuis la belle exposition organisée par Berger chez Geor- Bernheim il y a deux ans, on le cite couramment, avec é Beaudin, comme un des meilleurs peintres de la génération, artiste d'avenir, étoile montante, etc. Tout ue je voudrais dire après avoir été à la galerie Vavin- ail c'est que le peintre « d'avenir » est un peintre du nt, que l'étoile montante est à son zénith et qu'elle est elle grandeur. Dès aujourd'hui Borès (quel âge a-t-il it? je n'en sais rien) donne toute sa mesure, et c'est un ement!

st difficile de caractériser en paroles cette peinture si et si savante, mais si déroutante pour ceux qui essaient comprendre » la peinture. Par certains côtés on peut cher Borès à Henri Matisse. C'est de la peinture pour einture, de la couleur pour la couleur, les littérateurs comprendront goutte (ni les professeurs d'histoire de qui ne manqueront pas de dire que ce n'est pas iné, comme ils le disaient il y a vingt-cinq ans d'Henri sse). Mais quelle joie pour l'œil! Que de trouvailles! le palette merveilleuse! Il y a quelque part un pantalon e qui fait penser à La Fresnaye. Je ne veux pas dire que s soit aujourd'hui artiste aussi harmonieux, aussi sûr

de lui, aussi classique, que Matisse et La Fresnaye. En
il n'est pas français, bien qu'il semble avoir parfois (co
dans ce tableau au pantalon rouge) une palette franç
Mais je veux dire que c'est un peintre d'une verve et
foisonnement, d'un tempérament incomparable. Borès
fait toucher du doigt le miracle de toute vraie peinture
peintre seul pourrait essayer de nous l'expliquer (et je ne
pas sûr qu'il y réussirait). Un pauvre amateur ne peut
que son plaisir, son saisissement.

L'autre exposition, magnifique également, est cell
*Chana-Orloff* — dans son atelier, 7 bis, Cité Seurat (101
de la Tombe-Issoire). Une grande partie de son œuvre
est immense, y est réunie (dans trois salles) et on peut m
rer aujourd'hui l'envergure de cette grande artiste qu
semble être sans conteste — avec Maillol, le Maillol du
tre de la femme assise dont la pierre des Tuileries
qu'une fade copie de praticien — le meilleur sculp
actuellement vivant. Rien de plus solide, de plus probe
plus intelligent. Rien qui au premier abord révèle qu'il
gisse de la sculpture d'une femme, si ce n'est peut-êt
goût exquis avec lequel l'artiste sait tirer un parti plast
des vêtements modernes que jusqu'ici personne, sauf p
être La Fresnaye, n'avait réussi à intégrer dans son art. C
Orloff aborde tous les sujets et travaille dans toutes
matières (bois, plâtre, pierre directe). Rien de sculptura
lui est étranger. Nus, maternités, animaux, scènes de ge
portraits surtout, admirables portraits, Chana Orloff tri
phe dans tous les genres. De chaque sujet elle extrai
forme essentielle, elle dégage, elle décante les physiono
avec un art entièrement original qui ouvre à la sculp
des voies nouvelles. Rien de plus moderne, si l'on veut,
la sculpture de Chana-Orloff, mais aussi rien de plus cl
que dans le vrai sens du mot. Je connais peu de choses a
émouvantes et aussi belles que les deux portraits (en pi
du fils de l'artiste. Comme la Bacchante ou le Buste
Deux Mains de Joseph Bernard, de tels morceaux peu
tenir leur place à côté des chefs-d'œuvre de la statuaire
verselle. Tel est du moins, cher lecteur, mon avis.

P. P.

*Avec la permission des Supérieurs.*
**Imprimatur** : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vien